MT. ST. MICHAELS
LIBRARY
SPOKANE, WASH.

LA VIE SPIRITUELLE

★

M. WINOWSKA . Le fou de Notre Dame.
H. MOGENET . . Pauvreté évangélique.
L.-M. GAUTHERON . Valeur apostolique de la vie contemplative.
L. ANTIN. . . Saint Jérôme et l'argent.
I. DALMAIS. Saint Maxime le Confesseur.

ÉDITIONS DU CERF

OCTOBRE 1948

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de
A. Plé et A.-M. Henry, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de
janvier, avril, juillet et octobre

	Vie Spirituelle seule	Avec supplément trim.	Supplément seul.
Abonnement de soutien.	700 fr.		
Un an	500 fr.	850 fr.	400 fr.
Six mois.	300 fr.		
Étranger	550 fr.	1000 fr.	500 fr.

LE N° : 50 FR.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

Publicité Lecomte, 37, rue de l'Échiquier, Paris-Xe
tél. : TAItbout 61-17, 52-39.

30e année — N° 333. T. LXXIX — octobre 1948

LA VIE SPIRITUELLE
N° 333 Octobre 1948

SOMMAIRE

■

LE PÈRE MAXIMILIEN KOLBE

MARIA WINOWSKA. Le fou de Notre Dame..... 227

NOTRE SANCTIFICATION

A un récent congrès des religieuses hospitalières, le P. Mogenet abordait la difficile question de la pauvreté religieuse dans les temps actuels. C'est sa belle conférence que nous publions.

H. MOGENET, S. J. Difficultés financières et pauvreté évangélique 254

S'il est vrai que tout apôtre digne de ce nom doit mener la vie contemplative et se sanctifier par elle (cf. notre numéro de mai 1948), il est également vrai que toute vie contemplative a une valeur apostolique éminemment précieuse.

L.-M. G. Valeur apostolique de la vie contemplative.... 271

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

Terrible infortune des riches qui, par le malheur des temps, ont perdu tout leur avoir; scandale de ceux qui profitent de la misère générale; « bruit d'argent autour de l'autel »... tout cela n'est pas seulement d'aujourd'hui.

PAUL ANTIN, O. S. B. Saint Jérôme et l'argent..... 285

Un texte magnifique d'un auteur trop oublié :

SAINT MAXIME LE CONFESSEUR, docteur de la charité. 294

CHRONIQUES

Une recension des derniers ouvrages de M. l'abbé Combes.

PIERRE BLANCHARD, prêtre. La signification de la souffrance thérésienne 304

A TRAVERS LES REVUES

Une Semaine dans le Monde. — La Semaine Religieuse de Paris. — L'Ami du Clergé. — Revue d'Ascétique et de Mystique 317

LES LIVRES

Spiritualita Cateriana, p. 321. — E. Peterson, Les témoins de la vérité, p. 322. — R. P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Les oraisons des débutants, p. 322. — A. Gélin, Les idées maîtresses de l'Ancien Testament, p. 323. — Les plus belles homélies de saint Augustin sur les Psaumes, p. 324. — R. Thibault, L'idée maîtresse de la doctrine de Dom Marmion, p. 325. — G. Lefebvre, Les magnificences du Précieux Sang, p. 325. — Ch. Journet, Introduction à la théologie, p. 325. — H. Barbeau, Efficacité chrétienne, p. 326. — M.-E. Vaucelle, Ozanam, p. 326. — D. Gorce, Pour comprendre la théologie, p. 326. — P. Chanson, L'œuvre de chair, p. 326. — Collection « Le Témoignage chrétien », p. 326. — Mgr Garrone, Invitation à la prière, p. 326. — A. Valensin, Autour de ma foi, dialogues avec moi-même, p. 326. — A. Goubely, Mon vrai missel, p. 326. — M. Dufraisse, Première formation morale et religieuse de l'enfant, p. 327.

P. Glorieux, Un homme providentiel : l'abbé Godin, p. 327. — Mgr de Llobet, Monseigneur Gerbet, p. 329. — L. Cristiani, Jeanne de Matel, p. 329. — R. Barroux, Saint Remi et la Mission de Reims, p. 329. — H. Condou, Saint Michel Garicoïts, p. 329. — A. David, Saint Louis-Marie de Montfort, p. 329.

Mgr Beaupin, Votre séminaire, p. 331. — F.-X. Ronsin, Pour mieux gouverner, p. 331.

G. Grandmesnil, Action catholique et S.T.O., p. 332. — M.-Th. Le Moigre-Klippfel, Les Filles de la Sagesse, p. 332. — H. Laisné, Sonnets platoniciens et chrétiens, p. 333. — P. Bayart, Que savez-vous du marxisme ? p. 333. — J. Dervallière, Trois enfants au pays merveilleux, p. 333. — R. Foatelli, Les danses religieuses dans le christianisme, p. 333. — R. Gobillot, Chartres, p. 333. — Dan Wickendene, Les errants, p. 334. — J. Dervallière, Les mémoires de l'Oiseau bleu, p. 334. — Y. Beker, Puisque voici la joie, p. 334.

Viennent d'arriver à la revue, p. 334.

Le Fou de Notre Dame

Son histoire rappelle les plus belles pages de la Légende dorée; et, comme l'histoire de tant de saints, elle n'est nullement « vraisemblable ». L'homme moderne, rompu aux méthodes psychologiques et autres, peut même la trouver choquante : ne dirait-on pas un défi lancé à la raison humaine? Où finit le merveilleux? Où commence l'absurde? Décidément, nous préférons les histoires que nous pouvons bien mesurer avec notre courte toise.

Or, Dieu n'est pas logique. Il n'est même pas (sainte Thérèse nous le dit) raisonnable. Et le saint, chaque saint, c'est toujours de l'inédit. Une espèce de scandale ambulant, un défi lancé à la « raison », une gageure. L'imagination du Créateur dépasse infiniment celle de ses « singes » les plus habiles, les romanciers et les poètes. Et l'invraisemblable est le climat habituel de ses chefs-d'œuvre, je veux dire : *les saints*. C'est pour cela qu'ils nous déroutent et qu'ils nous empoignent : ne prouvent-ils pas, d'une façon tangible, que l'homme est fait pour se dépasser et que la vraie sainteté se moque des clichés?

Raimond Kolbe était fils d'artisan, des environs de Lodz. Son père était tisserand. Sa mère sage-femme. Elle voulait entrer au couvent lorsque son futur mari la demanda en mariage. Elle réfléchit, puis dit « oui », à condition « que nous vivions toujours selon la loi de Dieu ». Les débuts furent durs, les bébés se sui-

vaient à bref intervalle. Raimond naquit en 1894. Il avait quatre frères.

A la maison, derrière l'armoire, il y avait une petite chapelle, comme c'est l'habitude en Pologne, dans les familles ouvrières. Notre-Dame de Czestochowa présidait l'autel, arrangé avec beaucoup d'amour et sans beaucoup de goût : c'était la mode des fleurs en papiers. Le petit Raimond allait souvent « derrière l'armoire » et y passait de longs moments. Il priait — et il pleurait. Cela attira l'attention de la maman. Elle l'interrogea : « Maman, c'est un secret. » Alors elle lui expliqua qu'un petit garçon sage n'avait jamais de secrets pour sa maman. Il fallut bien s'exécuter : Raimond avoua qu'un jour la Sainte Vierge lui avait apparu en lui tendant deux couronnes : une blanche et une rouge : « Les veux-tu toutes les deux ? » Et le petit de répondre : « Oui, je veux les deux. » En pensant à cet incident, il ne pouvait pas s'empêcher de pleurer.

Certes, ce n'était pas un rêveur, ni un nigaud. Très adroit de ses mains, très doué, violent, têtu et prime-sautier, il ne semblait pas du tout destiné à la prêtrise, comme son frère François, si doux de caractère. Il fut convenu qu'il prendrait la suite de son père. Ses parents avaient réussi à monter une petite boutique, et bientôt on se rendit compte que le petit, excellent calculateur, était doué pour le commerce. Donc, François devait entrer au séminaire. Raimond abandonna ses études, aidait ses parents et ne disait rien.

Heureusement, le pharmacien du lieu s'intéressa à lui et lui donna des leçons. Raimond passa avec succès les examens de la troisième à l'école de commerce. Il y eut alors une mission dans la ville, prêchée par les Pères Franciscains de Lwow. Les parents de Raimond étaient du Tiers-Ordre. Lorsqu'ils surent que les Pères recevaient des élèves au petit séminaire, ils décidèrent de leur confier François. Raimond priait, ne disait rien. La maman, si droite, devina-t-elle son rêve secret ? Le fait est qu'au dernier moment ses parents lui permirent d'accompagner François. Et ce fut de leur part un gros sacrifice.

En ce temps-là, Raimond n'était pas encore un saint. La vie au couvent lui parut dure. Lorsqu'il fallut décider de l'avenir, de sa vocation, il hésita. Le vœu d'obéissance, tel que l'envisage

saint François, effrayait sa nature, affamée d'indépendance. La pauvreté non plus ne lui disait rien... Quant à la chasteté, depuis longtemps il l'avait promise à la « Dame de son cœur », la Sainte Vierge. Mais ne pouvait-il pas la servir dans le monde ? Il était décidé à quitter le couvent lorsqu'on l'appela au parloir.

C'était sa mère qui venait lui annoncer une grande nouvelle. Voilà : son troisième fils (deux étaient morts) venait d'entrer au couvent. Fini son métier de maman! Ses rêves de jeune fille s'étaient réveillés. Après mûre réflexion, tous les deux, avec son mari, avaient décidé de consacrer à Dieu le restant de leurs jours. Ils venaient de liquider la boutique. Elle voulait entrer chez les Sœurs bénédictines, lui chez les Franciscains de Cracovie. Elle venait faire ses adieux à son fils préféré.

Ce fut un coup de foudre. Sans le savoir, la maman de Raimond venait de sauver sa vocation. « Mes yeux se dessillèrent et je compris », avoua-t-il plus tard. Au lieu d'annoncer son départ, il alla demander au Père Provincial son admission. Et il reçut en religion le nom de « Maximilien ».

Deux ans après, les supérieurs envoyèrent à Rome ce novice doué. Au Gregorianum, il passa brillamment son doctorat en philosophie, puis en théologie. Mais c'est la vie spirituelle qui l'intéressait par-dessus tout. Il lut avec enthousiasme la vie de la « petite » sainte Thérèse, pas encore canonisée, et celle du Bienheureux Cottolengo. Ce furent ses deux maîtres. Thérèse lui enseigna sa « petite voie », toute de confiance et d'abandon en « l'Amour miséricordieux », Joseph Cottolengo lui inspira sa sainte audace dans les entreprises impossibles. Mais la Sainte Vierge passait avant tous les saints. Elle était sa bien-aimée, sa reine et sa maîtresse. Il lui voua à jamais son cœur affamé d'amour. Et comme, depuis toujours, aimer c'est servir, Frère Maximilien se demanda comment il pourrait *prouver* à sa Dame les sentiments passionnés qui inondaient son cœur.

Frère Maximilien avait un génie pratique, qui allait droit au but. Ses ambitions étaient démesurées, car son amour était sans mesure. Il décida ni plus ni moins que de « rendre » l'univers à « l'Immaculée », Médiatrice universelle et Ouvrière toute-puissante de la Royauté du Christ. Pour qu'Il règne, il faut qu'Elle

règne : conquérons le monde pour le mettre à ses pieds; c'est la guerre sainte : en avant !

Fils d'un peuple guerrier, Maximilien use spontanément d'un vocabulaire militaire. Il est de la race des conquérants. Bientôt il nous dira : « Nous avons trois fronts à conquérir. D'abord, en nous-mêmes, *le plus important*. Nous devons nous prendre d'assaut, devenir le trophée de l'Immaculée. Sans cette première victoire, ne rêvons même pas à d'autres. Mais, devenus maîtres du premier front, nous devons faire face aux deux autres : notre entourage, l'univers entier; toutes les nations et toutes les races, *toutes*, sans aucune exception. » Et il insiste : « Nous n'aurons de cesse jusqu'à ce que nous n'ayons mis le monde entier aux pieds de notre Reine. »

Pour combattre il faut des armes. Mais quelles armes? Nous sommes en pleine guerre mondiale, l'Europe est noyée de sang. Frère Maximilien est à Rome, exempté du service militaire, car il est tuberculeux ! Il ne se soigne pas, du reste. A l'âge de vingt ans il n'a qu'un poumon. Rongé de fièvre, toujours épuisé, il va de l'avant. Aucune maladie ne saura venir à bout de cette nature indomptable. Il est à Rome, au cœur du monde, il prie. Et sa Reine lui révèle avec quelles armes il ira de victoire en victoire. « Napoléon — dira-t-il — déclara un jour que pour gagner une guerre il fallait trois choses : de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent. Or, pour gagner la sainteté, le ciel et la terre, il faut trois choses : prier, prier, et encore prier. *Tout dépend de la qualité de notre prière.* »

Or, selon le P. Kolbe, c'est le sacrifice qui confère à la prière sa qualité. Le sacrifice et la pénitence.

Sitôt dit, sitôt fait. Le P. Maximilien, qui vient d'être ordonné prêtre, « mobilise » six autres « fous comme lui », deux Polonais et quatre Italiens, et fonde avec eux « la Milice de l'Immaculée », qui, à l'encontre de toute prévision raisonnable, sera bientôt approuvée par l'Église.

Dès la fin de la guerre, le P. Maximilien rentra à Cracovie. Son état semblait désespéré. De fréquentes hémorragies présageaient un dénouement fatal. Les spécialistes déclarèrent qu'il ne s'en tirerait pas. On l'envoya à Zakopane, dans un sana, où il passait

ses journées sur une chaise longue et avait beaucoup de temps pour prier.

Un beau jour, à l'improviste, le mourant reparut à Cracovie et déclara à ses supérieurs qu'il était disposé à publier une revue. Il y eut un tolle général. On fut unanime à déclarer que le P. Kolbe était fou. Ce furent de rudes persécutions. Le Père n'aimait pas à en parler. Mais il mettait souvent en garde ses collaborateurs, en évoquant l'exemple de Grignion de Montfort. « Il suffit, disait-il, de se vouer à Marie pour que tout l'enfer vous tombe sur le dos. Voyez le B[x] Grignion de Monfort (il n'était pas « saint » de ce temps) : son propre évêque l'a chassé de son diocèse; son frère, un brave Dominicain, ne voulait même pas lui parler, et ce sont ses proches qui le persécutèrent le plus. Le diable se sert souvent de braves gens pour nous éprouver! Je connais quelqu'un à qui on en a fait voir de toutes les couleurs. On disait : « Tu exagères », « Tu compromets la cause de Dieu », « Tu es fou », que sais-je encore ! Tout cela, soi-disant, pour défendre Dieu! C'est normal lorsque l'œuvre est de Dieu, *il faut* qu'elle soit persécutée, même par les bons : ne vous scandalisez jamais! »

Pour rien au monde, le P. Maximilien n'aurait fait quoi que ce soit contre la sainte obéissance. A son corps défendant, en rechignant, on ne sait pourquoi, de guerre lasse, son supérieur lui permit de publier « sa » revue, mais à condition qu'il se tirât tout seul d'affaire.

Alors, le P. Maximilien se mit à mendier.

Cela lui coûta énormément, avoua-t-il. Trois fois il rebroussa chemin avant de frapper à la première porte. Mais il se surmonta. Rouge de honte, il demanda de l'argent pour la revue — qui devait naître. Tout dépendait de cette première humiliation. Ainsi, dans la vie des saints, il y a certains obstacles imperceptibles qui doivent être « pris » (comme aux courses) pour aller de l'avant. Et les vies qui piétinent sur place ont presque toujours, à leur passif, quelque lâcheté...

La nouvelle revue devait avoir un titre sonore : *Le Chevalier de l'Immaculée*. Le pauvre Père n'avait pas de collaborateurs. Lui-même n'était pas un écrivain remarquable. Il dut remplir le premier numéro presque tout seul. Et lorsqu'il fallut payer l'imprimerie, il n'avait pas un sou.

Le Père Provincial haussa les épaules : il l'avait bien prévu! On en arrive là, avec des idées saugrenues. « Voilà ce que c'est, mon enfant, que d'aller avec une bêche à l'assaut de la lune (dicton polonais). Et maintenant c'est à vous de vous tirer d'affaire, sans compromettre le couvent! »

Le pauvre Père, aux abois, alla se plaindre à sa Reine. Et voici que, après la messe, il trouva tout simplement sur l'autel une enveloppe avec juste l'argent qu'il fallait pour payer l'imprimerie et ces paroles écrites d'une main maladroite : « Pour ma chère petite Mère, l'Immaculée. » Il porta l'enveloppe au Père Provincial. On convoqua le Chapitre. Et il fut décidé, vu les circonstances exceptionnelles du don, que le P. Maximilien pouvait en disposer.

Sur ces entrefaites éclata à Cracovie la grève des imprimeurs. Le P. Maximilien reçut l'autorisation, on ne sait comment, d'aller publier sa revue à l'autre bout de la Pologne, à Grodno. Mais là non plus les choses n'allaient pas toutes seules. L'imprimerie coûtait beaucoup, la revue ne rapportait presque rien. Et le P. Maximilien décida d'acheter une machine à imprimer.

L'opposition fut tenace. On flairait le scandale. Et que faites-vous, s'il vous plaît, de la sainte pauvreté? Ce n'est pas le métier d'un religieux de « s'amuser » (textuellement) à fabriquer des revues. Lorsqu'on est sans le sou on ne vise pas si haut. Passe encore une feuille de chou, mais à condition, mon Père, que vous ne manquiez pas au confessional, ni aux travaux de la maison, ni aux heures de l'office. Vous n'avez pas le droit de perdre votre temps.

Lorsque éclatait un orage, le P. Kolbe courbait la tête et le laissait passer. Il avait la patience des violents, durement acquise et à toute épreuve. Et il demeurait absolument calme. « C'est pour elle, se disait-il, et elle peut tout. Si l'œuvre croule, c'est qu'elle ne l'aura pas voulue. Si elle la veut, on tiendra malgré tout. Donc, Madame, c'est à vous de vous débrouiller : moi, je dois obéir. »

Et au dernier moment, vraiment *in extremis*, les autorisations arrivaient toujours.

Elles étaient précédées de « signes » qui finissaient par convaincre les supérieurs. Ainsi à l'improviste lui arriva un chèque

de cent dollars (somme immense en ce temps-là), et Sœur Faustine, l'apôtre ardente de la Miséricorde Infinie, lui procura une vieille machine à imprimer.

On se mit à l'œuvre. Il fallait faire marcher la machine à tours de bras. Soixante mille tours pour imprimer cinq mille exemplaires de la revue. Tout le « comité de rédaction », composé de trois personnes, suait du matin au soir. Ils remplissaient toutes les corvées : il n'y avait pas d'autre personnel ni pour l'administration, ni pour l'emballage, ni pour l'expédition. On travaillait à longueur de journées, mais souvent les nuits y passaient. Et voici que les lecteurs se mirent à réclamer un plus grand tirage. Que faire? Le P. Kolbe n'était pas un homme à expédients ni à demi-mesures. Il décida d'acheter une linotype dernier cri.

Nouvelle preuve de la « folie » du bon Père! Et de son orgueil. Et de son manque d'esprit de pauvreté. Les critiques pleuvaient, mais on le laissa faire. On ne sait plus au juste d'où le P. Kolbe tira l'argent. Naturellement le couvent ne donna pas un liard. Peu après l'orage, des caisses mystérieuses parurent à la gare de Grodno : c'étaient les fameuses machines importées de l'étranger, qui tout de suite firent sensation; de mémoire d'homme on n'avait rien vu de semblable, de si parfait et de si compliqué! On ne savait trop comment s'y prendre. Et le « hasard » voulut qu'à ce moment précisément se présenta un jeune mécanicien, spécialiste dans l'affaire, et demanda l'admission dans la petite communauté.

Ces « frères-ouvriers » valurent au pauvre P. Maximilien beaucoup de peines et beaucoup de larmes! Il n'admettait pas que l'on servît la Sainte Vierge pour de l'argent. Il fallait une vocation, et une vraie : un don total, absolu, entre les mains de l'Immaculée.

Or ce n'étaient pas ces vocations qui manquaient, au contraire. Mais elles faisaient craquer les cadres du couvent, risquaient de provoquer une « crise économique », que sais-je! La prudence demandait une certaine proportion entre « Pères » et « Frères convers ». Et puis, chacun à sa place! A-t-on jamais vu un Frère chef d'atelier? comptable responsable? rédacteur d'une revue? Mais c'est le monde à l'envers! Et puis c'est très beau de les admettre : mais après? « Et si vous faites faillite, mon cher Père? Qu'en ferons-nous lorsqu'ils seront vieux et incapables

de travailler? Et toutes ces messes que nous serons obligés de dire quand ils commenceront à mourir? (textuel). Ne vaudrait-il pas mieux embaucher de simples ouvriers? »

Le P. Maximilien courbait l'échine — et tenait bon. Il ne faisait que suivre l'exemple de son fondateur, saint François d'Assise, « le petit frère »! C'est très beau de travailler, lui non plus ne pouvait pas souffrir « les frères mouches » qui vivent de la sueur des autres, mais lorsqu'on travaille pour l'Immaculée, il faut être *consacré*. Nul ne veillait plus jalousement sur la primauté du spirituel que ce géant de rendement : c'était le secret de ses triomphes incroyables. Sa revue n'était pas une entreprise commerciale. Vouée exclusivement à la gloire de Dieu, par l'entremise de l'Immaculée, elle ne pouvait se servir que de moyens surnaturels, d'instruments sanctifiés. Ce qui n'empêchait nullement la plus haute compétence technique.

De la sainte pauvreté, le P. Maximilien avait une idée bien déterminée. Elle pouvait se résumer en ce mot d'ordre : *rien* pour nous, *tout* pour l'Immaculée. Pour nous le dénuement, la nourriture grossière, de misérables baraques, des vêtements rapiécés. Pour elle les ateliers modèles, les machines les plus perfectionnées, tous les produits de la technique moderne, les plus rapides moyens de transport. Le P. Maximilien aurait voulu offrir à sa « Dame » toutes les prémices du génie humain. Encore quelques années et de tous les coins de la Pologne on ira admirer chez lui les plus puissantes rotatives.

Pour le moment on n'est qu'aux débuts. Mais les tirages montent en flèche : en 1924 : 12.000 exemplaires; en 1925 : 30.000; en 1926 : 45.000; en 1929 : 142.000; en 1939 : 1.000.000.

Nous sommes en 1927. Les relations avec le couvent se font de plus en plus délicates. Il est vrai que le P. Kolbe paie scrupuleusement et généreusement pour l'entretien de tous ses frères, mais c'est leur nombre qui effare. On ne comprend pas son idée vraiment géniale de vouloir insuffler une âme et un idéal ardent au travail le plus technique, de sanctifier l'atelier, la machine, la besogne la plus humble et la plus compliquée, d'insérer les outils dans un cantique de gloire. Personne, à mon avis, n'a su comme lui apprécier et sanctifier les découvertes du génie humain; il parlait de sa « sœur » la rotative et de son « frère » le moteur

avec les mêmes accents que saint François des oiseaux et des fleurs. Sujets moins poétiques, me direz-vous. Le P. Maximilien ne voulait nullement faire de la poésie et il ne se doutait pas que sa vie était le plus beau des poèmes.

Il fallut bien essaimer. On lui mit tous les bâtons dans les roues. L'importance de la revue exigeait un rapprochement de la capitale. Grodno est situé à l'écart, la diffusion de la revue et les contacts avec les lecteurs étaient difficiles. Au moment le plus délicat, le Père eut une grave rechute et ses supérieurs l'envoyèrent pour quelques mois à Zakopane avec interdiction formelle de penser à la revue pendant ce temps-là.

Le P. Maximilien obéit à la lettre. Il ne pensa pas à la revue, mais il multiplia ses pourparlers avec la Dame de son cœur. Lorsqu'il revint, les choses allèrent « toutes seules ».

D'abord quelqu'un lui offrit non loin de Varsovie un lopin de terre en échange de messes grégoriennes. L'aubaine était inouïe, mais le couvent, interpellé, refusa. Heureusement le Père avait su à tel point séduire le propriétaire du terrain qu'il le lui offrit, finalement, pour rien. Il y eut plusieurs dons mystérieux qui facilitèrent le transfert. Les supérieurs, abasourdis par cette série de hasards heureux, n'opposèrent aucune résistance. Et le couvent respira en voyant partir cette équipe de fous.

Immédiatement on construisit sur le terrain de méchantes baraques et de beaux ateliers. Le P. Maximilien, fidèle en ceci à la pensée de saint François, ne voulait pas pour ses petits frères de « belles bâtisses » ni de « couvent ». « Mieux vaut acheter avec cet argent une belle rotative de plus. Quant à nous, ce qui nous convient, c'est la simplicité et le sacrifice, pour que jamais nous ne puissions oublier que nous ne sommes, ici-bas, que des *advenae et peregrini.* » Et il ajoutait, comme inspiré par un esprit prophétique : « D'ailleurs, viendra un moment où nous nous féliciterons d'être si pauvres, car nos baraques sont trop peu confortables pour qu'on les réquisitionne... »

Il y avait un temps où les « petits frères » s'en allaient, deux par deux, annoncer au monde la bonne nouvelle. Aujourd'hui ils profitent des services de « notre sœur la machine » pour la lancer aux quatre vents en d'innombrables textes imprimés. A chaque époque ses méthodes! Le P. Maximilien accueillait avec joie

toutes les découvertes et s'en emparait aussitôt. Il rêvait à un avion « comme transport habituel ». Il établit à Niepokalanow un poste d'émission qui fonctionnait fort bien au début de la guerre. Et il voulait mobiliser les meilleurs acteurs pour des films catholiques...

Cette œuvre et ces immenses projets auraient dû lui suffire. Mais non, ils ne lui suffisaient pas. Ce ne serait rien comprendre au P. Maximilien que de croire qu'il avait oublié son vœu de jeune novice ardent : « rendre au Christ le monde entier, par l'entremise de l'Immaculée ». Mais il rêvait aussi à autre chose : à la couronne rouge qui, un jour, lui avait été promise. Pas de chance, pour le moment, de la trouver en Europe. Et le P. Maximilien, comme jadis saint François, se tourna vers l'Orient dans sa soif de martyre.

Un beau jour les supérieurs consternés apprirent une nouvelle stupéfiante : le P. Maximilien voulait partir au Japon pour y fonder un *Chevalier de l'Immaculée* japonais! « Avez-vous de l'argent ? — Non. — Savez-vous le japonais ? — Non. — Du moins, avez-vous des amis là-bas, quelque appui ? — Pas encore, mais j'en trouverai, par la grâce de Notre-Dame. »

Le fait est qu'un beau jour, en rentrant de Zakopane, le P. Kolbe avait rencontré dans le train des étudiants japonais. Ils se mirent à causer, le Père leur offrit la médaille miraculeuse (c'était ses « mitrailleuses »), en échange ils lui donnèrent de petits éléphants en bois qui leur servaient de fétiches. Depuis il ne cessait de penser à la grande pitié de ces âmes sans Dieu.

Comme toujours, de guerre lasse, les supérieurs lui donnèrent les autorisations voulues. Comment résister à ses arguments? Au bout d'une heure de discussion, il avait toujours gain de cause. Ainsi nos cœurs avares et ankylosés s'épanouissent tout d'un coup au contact d'un saint : ce qu'il nous dit, nous le savions depuis toujours, mais comment cela se fait-il que nous ne l'ayons pas compris?

En plein hiver de 1930, cinq religieux partirent pour le Japon. Le P. Kolbe n'avait pas oublié ce jésuite du XVII[e] siècle, Adalbert Mecinski, contemporain de saint André Bobola, qui s'en alla au Japon avec le désir ardent de mourir pour la foi et obtint

la palme! Comme ce frère lointain, nos cinq missionnaires devaient débarquer à Nagasaki.

Ils traversèrent la France, allèrent à Lourdes et à Lisieux. Très réservé, le P. Kolbe ne nous laissa guère de détails sur son séjour à Lourdes. Nous aimons l'imaginer à la Grotte : « L'Immaculée y est palpable », écrit-il. Ses lettres sont prime-sautières, enjouées. Visiblement, il veut amuser ses « petits frères ». « Je viens de voir les échecs de sainte Thérèse de Lisieux, ceci pour consoler nos joueurs impénitents. » Parfois la note devient plus grave : « Rien ne me fait autant souffrir que la médiocrité des âmes vouées à la Sainte Vierge. Bien volontiers je donnerais ma vie pour les sanctifier. » Ou bien : « Nous sommes la propriété de la Sainte Vierge, sa chose. Elle a sur nous tous les droits. Nous sommes ses chevaliers, prêts à aller où elle nous dira, à faire ce qu'elle nous dira... »

Ils s'embarquèrent à Marseille. Sur le bateau et pendant les escales, le P. Maximilien fit de nombreuses conquêtes : son charme était irrésistible. A Saïgon il eut le temps de se mettre en rapports avec le clergé annamite et d'obtenir leur consentement et la promesse d'aide efficace à la publication d'un *Chevalier de l'Immaculée* local. A Shanghaï, le milliardaire catholique Lo-Pang-Hong se met immédiatement à sa disposition, lui offre tout ce qu'il faut pour publier une revue chinoise. Malheureusement le plan échoue, car des missionnaires s'y opposent. « La ville se divise — écrit-il tristement — en sphères d'influence. Nous ne pourrions agir que dans la zone franciscaine. Les païens veulent bien nous aider, toutes les difficultés nous viennent du côté des chrétiens. »

Il fallut bien abandonner la Chine. Nos missionnaires arrivèrent à Nagasaki le 24 avril 1930. En entrant dans le port, le bateau côtoya les îles où pendant trois siècles s'étaient maintenus des vestiges de christianisme, malgré les persécutions les plus cruelles. Dans les huttes en bambou, on gardait encore des statuettes de la Sainte Vierge, « Seibo », parfois trop semblables à celles de la déesse Kwanom. En 1930, il y avait à Nagasaki plus de soixante mille catholiques, le tiers des convertis du Japon. Très bon observateur, le P. Maximilien enregistra vite et bien tout ce qu'il voulait savoir. En traversant les rues pittoresques et grouillantes de

la ville, il regardait souvent vers le « mont des martyrs », où d'innombrables chrétiens étaient morts pour leur foi au milieu de tortures raffinées.

Mgr Hayasaka, évêque de Nagasaki, sourit en apprenant les intentions de missionnaires arrivés du « Porando » lointain. Le plan de publier une revue lui sembla parfaitement irréel. Mais lorsqu'il apprit que le P. Kolbe était docteur en philosophie, il lui demanda d'enseigner dans son séminaire et promit en revanche de ne point s'opposer à la publication, à condition que les frères se débrouillent tout seuls.

Ils étaient arrivés le 24 avril.

Le 24 mai, le P. Maximilien envoyait une dépêche à Niepokalanow : « Expédions aujourd'hui premier numéro. Avons imprimerie. Gloire à l'Immaculée! Maximilien. » Après avoir lu et relu ce message, les « petits frères » se regardèrent, ahuris. Car, jusqu'à ce jour, ils n'y croyaient guère...

Les débuts japonais furent naturellement difficiles. Il fallait apprendre la langue. « J'ai la tête dure et peu de temps pour étudier », écrit le Père. On eut du mal à traduire le titre de la revue. Un équivalent exact à « Immaculée » n'existant pas, il fallut mettre « sans péché » : *Mugenzai no Seibo no Kishi.* Il fallait faire soi-même tout le travail technique. « La machine est vieille et rouillée. On la fait marcher à tours de bras. A force de plier nous avons les mains toutes en sang. » Le P. Kolbe écrit presque tous les articles en italien. Des prêtres japonais les traduisent tant bien que mal.

Ils vivent dans une baraque infâme, au toit troué. « Cette nuit nous avons eu une tempête de neige. Il neigeait sur nos têtes, nous devions bien nous couvrir pour nous abriter. Le matin le dortoir était tout blanc... »

Le P. Maximilien est à bout. De violents maux de tête l'épuisent, la fièvre ne le quitte pas. Il a de pauvres yeux rougis par l'insomnie. Mais il tient bon et va de l'avant ! De cette époque date une lettre où il esquisse le projet d'autres « invasions » : « Dès que notre fondation sera bien établie au Japon, je m'en irai fonder aux Indes et après à Beyrouth pour les Arabes. Je compte éditer la revue en turc, en persan, en arabe et en hébreu. Ainsi

l'action de la Milice atteindrait plus d'un milliard, « la moitié des habitants du globe ». Il voit grand!

Pour le moment le tirage est de dix mille exemplaires. Des colporteurs bénévoles circulent à travers le pays, « accrochent » de futurs abonnés. L'accueil est sympathique, parfois enthousiaste. C'est que le Japon se meurt du vide spirituel que lui a laissé l'abandon de la foi ancestrale au profit d'un nationalisme effréné, d'importation étrangère. Surtout dans les milieux intellectuels, le malaise grandit. Avec sa perspicacité habituelle, le P. Maximilien a touché tout de suite le point névralgique. Le vide de ces âmes demande à être comblé, le malaise de ces cœurs appelle un médecin. C'est l'heure des missionnaires. « Quelle moisson abondante nous attend, s'écrie-t-il, pourvu que, chrétiens, nous le soyons vraiment! Ce qui arrête ces malheureux au seuil de l'Église, c'est que trop parmi nous ne vivent pas leur foi et au lieu de servir le Christ le trahissent! »

Les contacts s'établissent, on ne sait trop comment. Nous avons devant les yeux une photo avec la légende : « Le Père Maximilien au milieu des bonzes. » Sa figure émaciée et souriante se détache au milieu du groupe aux traits impénétrables. Était-ce de la curiosité qui les avait amenés, ou bien l'attrait irrésistible de la sainteté? Les documents nous manquent pour rétablir ce beau chapitre de la Légende dorée. Ce qui est certain, c'est que le Père passait de longues heures avec ses « chers païens ».

Brusquement on le convoque au Chapitre général qui doit avoir lieu à Lwow. Obéissant comme toujours, il part, la mort dans l'âme. C'est que personne en son absence n'est capable de maintenir l'œuvre gigantesque. A son retour, trois mois après, il constate les ravages. On est au bord de la faillite. Le dernier numéro de la revue a paru il y a un mois...

Sa présence sauve tout. Et c'est un nouvel essor! Il vient d'obtenir au Chapitre général l'autorisation de fonder une succursale de Niepokalanow et d'ouvrir un noviciat pour les indigènes. Il s'agit donc au plus vite de construire une maison.

Le P. Maximilien achète un terrain aux environs de Nagasaki, sur une pente assez raide qui dévale d'une longue crête, dans un sens opposé à la ville. Tout le monde le critique. A-t-on jamais

vu construire en de telles conditions? Pourquoi tourner le dos à la ville ? Le Père sourit et s'entête.

Après le cataclysme de la bombe atomique « Mugenzai-no-Sono », le « Niepokalanow » japonais[1] demeura presque intact, parce qu'abrité par la crête. Seules les vitres sautèrent. Personne ne périt dans l'enceinte du couvent.

Naturellement, il fallut tout construire soi-même. Ce fut une étape difficile. Malheureusement le P. Kolbe n'avait guère de collaborateurs de sa taille et de son enthousiasme. Beaucoup se découragent. Beaucoup souffrent du mal du pays, demandent à rentrer. Beaucoup voudraient bien être missionnaires, mais ailleurs. Il faut le dire : le P. Maximilien fit des merveilles, mais rien ne lui vint facilement et chaque jour de sa vie fut pour sa foi un dur creuset : ne fallait-il pas presque tout le temps « croire contre toute espérance » ? Il faut lire la correspondance déchirante de ces années où le Père, sans une ombre d'amertume, raconte les reniements, les trahisons, les lâchetés des Frères infidèles.

Heureusement il y en avait bien d'autres. Les œuvres de Dieu produisent d'admirables sélections. Pour un qui fuyait, découragé, se présentaient deux autres. A tant de lâcheté s'opposait le silencieux barrage du plus pur héroïsme. Envers et contre tout la maison se construit, fonctionne. Ah! s'il n'y avait que les « Frères infidèles »! Mais ce sont les missionnaires des autres « zones », c'est le clergé qui opposent la plus triste résistance, qui manifestent la plus totale incompréhension, pour se rendre, enfin, devant un succès manifeste! L'évêque du lieu les accuse de relâchement, le nonce de fonder sans autorisation. Ils font concurrence, c'est clair. Il faut se disculper, expliquer, user d'une patience infinie. Le P. Maximilien a toujours gain de cause, mais Dieu seul sait ce que ces démarches lui coûtent.

N'empêche qu'en 1932, deux ans après la fondation au Japon, le P. Maximilien s'embarque pour fonder aux Indes. Il est plus malade que jamais, depuis quelque temps il souffre de douloureux abcès sur la nuque. « Je crois, écrit-il durant la traversée, que la Sainte Vierge donne à chacun de nous autant de grâces et

1. Textuellement : « Le Jardin de l'Immaculée. »

d'aussi grandes qu'il en faut pour réaliser ses plans. Par conséquent... mais il ne faut pas que ma plume m'emporte. Ce que je crois, c'est que dans chaque pays il devrait se former un « Niepokalanow » local d'où l'Immaculée puisse rayonner sur toute la région, en disposant de tous les produits de la technique moderne, car c'est elle en premier lieu que devraient servir les plus belles découvertes. »

Faisant escale à Singapour, le P. Kolbe reprend le projet d'une revue malaise. Arrivé à Ceylan il se rend à Ernaculam, où réside l'archevêque catholique.

L'accueil est froid et méfiant. Que nous veut cet étranger? Le Père se met à prier. Il interpelle sa petite sainte. N'avait-il pas convenu avec elle, autrefois, à Rome, que chaque jour il prierait pour sa canonisation, mais qu'en revanche elle serait la patronne de ses œuvres? Debout devant la statue de Thérèse, dans un corridor de l'archevêché, le Père lui dit : « Voyons si tu te souviens. » « A ce moment, ajoute-t-il, une fleur me tomba aux pieds, semblable à une rose. Tout simplement elle s'était détachée d'un vase de fleurs, au pied de la statue. Cela me fit une certaine impression. Je me dis : « On verra ce que cela signifie. »

Toute la correspondance du P. Maximilien est de cette simplicité transparente. Et il parlait comme il écrivait, allant droit au but, disant toute sa pensée, très exactement. Cela lui valait des ennemis et beaucoup d'incompréhension. Il avait une âme d'enfant, inaccessible à toute rancune, à toute amertume. Le surnaturel était à tel point son climat habituel qu'il déroutait. On n'arrivait pas à s'habituer à sa manière de parler des saints, de la Sainte Vierge. Il les traitait comme des vivants, comme des présents, de plain-pied. Ce grand réaliste n'était pas de cette terre et c'est cela peut-être qui lui donnait une admirable maîtrise sur les êtres et sur les choses. Il les dominait de haut tout en les traitant de « frères ». Saint François d'Assise n'aurait pas désavoué ses louanges du « frère moteur ». « Que dois-je lui souhaiter, écrivait-il, sinon de servir fidèlement notre Reine et Maîtresse? Aujourd'hui on le bénit et c'est sa prise d'habit. Puis on se mettra à l'ajuster, ce sera son noviciat, et lorsqu'on le mettra en marche il fera profession. Que lui souhaiterai-je encore? Qu'il travaille longtemps? Qu'il ait beaucoup de compagnons? Qu'il soit effi-

cace ? Eh bien! non, je ne lui souhaite rien de plus. Quoi qu'il fasse, une seule chose importe : c'est qu'il suive aveuglément les désirs de Notre-Dame. Un bon religieux n'est pas « bon » parce qu'il fait beaucoup, mais parce qu'il obéit. Ainsi frère moteur sera un bon religieux s'il fait tout ce que, par l'entremise du frère mécanicien, la Sainte Vierge lui demandera. Si elle le veut, qu'il se détraque dès demain; si elle le veut, qu'il travaille cent ans et plus et gagne de quoi nous procurer d'autres frères moteurs... »

N'est-ce pas le langage des *Fioretti* ?

Le P. Maximilien disait encore : « Nous devons être dans les mains de Notre-Dame un instrument docile, comme une plume dans la main de l'écrivain, comme un pinceau dans la main du peintre, comme le ciseau dans la main du sculpteur, pour qu'elle fasse de nous tout ce qu'elle voudra. Et ceci sans aucune restriction. Que l'on nous dise aujourd'hui de partir à pied à Madrid ou à Moscou, tant mieux! Le moindre « mais » serait de trop. Si la Sainte Vierge voulait que toute notre œuvre croule et tombe en poussière, nous ne devrions pas lever un doigt pour la soutenir. »

Cet esprit surnaturel est la clef de tous les triomphes invraisemblables du P. Maximilien. Il allait de l'avant et laissait faire. Il faisait tout ce qu'il pouvait, le reste était l'affaire de sa « Dame ». Dans ces conditions, pourquoi s'inquiéter ? La foi ne soulève-t-elle pas les montagnes ?

La petite sainte Thérèse tint le contrat. Toutes les difficultés avec les autorités locales de Ceylan peu à peu s'aplanirent. Mais alors surgit une autre complication : les bonnes volontés manquaient. Le pauvre Père n'avait pas assez de collaborateurs qualifiés. Il décida de rentrer au Japon et de préparer l'expédition.

En 1933 nous le retrouvons à Rome. On veut le nommer évêque, mais ses supérieurs s'y opposent. En 1934 il construit une belle église à Mugenzai-no-Sono et la revue atteint le tirage de soixante-cinq mille. Tout cela lui vaut quelques graves hémorragies et de fréquents crachements de sang. En 1936, il part pour la Pologne avec une santé complètement délabrée et au Chapitre général il est élu gardien de Niepokalanow.

Finis les beaux rêves de martyre! Finies les missions! Il semble folie de quitter des œuvres à peine fondées, en plein essor, et qui ont besoin de lui! Mais n'est-ce pas le moment de l'obéissance héroïque? Et n'y a-t-il pas beaucoup à faire sur place? Le temps qui reste, ce temps précieux doit être exploité à fond. Les trois années qui précèdent la guerre marquent un essor vertigineux. Le Père se dépasse, il est pressé. Nous retrouvons chez lui une note inconnue : le pressentiment de la catastrophe qui approche — et de sa propre fin. Comme un avare, il rachète chaque minute.

Le tirage de l'hebdomadaire atteint un million d'exemplaires. En même temps, le P. Kolbe commence la publication en latin du *Miles Immaculatae*, qui ralliera le clergé de toutes les races et de toutes les langues. « C'est notre agence de presse mondiale », disait-il.

En même temps *Le Petit Journal*, lancé depuis peu, devient le journal le plus populaire en Pologne. Très bien rédigé, très bon marché, de format modeste, aux couleurs de la Sainte Vierge (bleu et blanc), il se mit d'emblée au premier rang de la grande presse polonaise. On ne saurait imaginer la fureur de ces messieurs les administrateurs qui voyaient fondre à vue d'œil leurs chiffres d'affaires. Les « entreprises commerciales » ne tenaient pas le coup devant la concurrence de cet humble journal qui savait aller droit au cœur du peuple. La propagande et la réclame n'y jouaient pas grand rôle et je me demande jusqu'à ce jour comment il a su s'imposer. Seuls les colporteurs bénévoles pouvaient réclamer une large part du triomphe; ne criaient-ils pas à tue-tête, dans tous les carrefours, pour vendre leur journal aux passants? Et au prix ridicule de 5 « gros » (environ 15 centimes d'avant guerre, prix record, les autres journaux coûtant 10 à 25 gros). « Ils ont beau jeu, criaient avec rage des rédacteurs éminents, puisqu'ils ont la main-d'œuvre pour rien. » Et le P. Kolbe de riposter, en souriant : « Mais pourquoi ne faites-vous donc pas comme nous? »

Le Petit Journal assainissait les mœurs, combattait la pornographie, déclarait une guerre sans merci à toutes les formes d'abus. C'était le journal des petites gens, des paysans, des ouvriers. Ils s'y reconnaissaient, ils se sentaient compris, défendus. Et

puis il y avait la Sainte Vierge, la patronne de l'entreprise, que chaque Polonais aime d'un amour ardent et fidèle. « Vraiment, me disait un jour quelqu'un plein de fiel, le P. Kolbe a trouvé un bon truc de propagande en s'affichant avec la Vierge. — Mais oui, lui répondis-je, les services du ciel valent bien ceux de la terre et les saints sont des experts de cette haute diplomatie. » En suivant tout simplement son appel, le P. Maximilien avait visé juste : Notre-Dame était son « passe-partout ».

En 1938 *Le Petit Journal* atteint le tirage de trois cent vingt mille exemplaires : chiffre énorme pour la Pologne.

Le merveilleux essor de toutes ces œuvres ne s'explique que par le « capital surnaturel » mis à la base. Admirable réalisateur, homme d'affaires hors ligne, le P. Maximilien ne s'est jamais laissé prendre au piège de l'activisme, ce fléau des œuvres catholiques, et c'est bien là le secret de son rayonnement irrésistible. Cet homme qui ne s'accordait pas une minute de répit défendait jalousement la primauté de la vie intérieure, de la prière et la pureté de l'intention. Tout pour Elle, tout par Elle, tout en Elle, pour la gloire de Dieu et le règne du Christ-Roi : tel était son mot d'ordre. Par conséquent toute sa doctrine spirituelle se réduisait à quelques règles très simples. « C'est Elle, disait-il à ses petits frères, c'est Elle qui doit nous former, nous élever, nous sanctifier. Tout notre rôle c'est de nous laisser faire, c'est d'obéir aveuglément à son bon plaisir. Toute la philosophie de Niepokalanow est là. » Et encore : « Ce n'est pas notre but de nous faire connaître, de faire écrire ou d'écrire à notre sujet. Même Niepokalanow ne saurait être notre fin. Ce qui compte uniquement, c'est notre vie intérieure : nous devons chaque jour davantage devenir la propriété de la Sainte Vierge, ses chevaliers servants. N'oubliez jamais que notre activité extérieure ne peut être qu'un surcroît de ce que nous avons au dedans, un trop-plein qui déborde. »

Le P. Maximilien était un éducateur incomparable. Son génie fit craquer les cadres un peu sclérosés de la vie conventuelle. Le Frère convers fut promu à un rôle de premier plan, réservé jusqu'à ce jour aux « Pères », et que lui valait sa profession et cette donation totale et sans restriction à l'Immaculée qui était une condition *sine qua non* de l'admission à Niepokalanow. En ce

faisant, le P. Maximilien remontait aux sources et faisait valoir la volonté expresse du fondateur dont les idées « démocratiques » avaient fait révolution en leur temps. Plus d'un trait, d'ailleurs, le rapprochait du Poverello : son amour de la sainte pauvreté, l'obéissance aveugle, le désir du martyre et surtout son immense, sa débordante charité. C'est elle qui lui gagnait tous les cœurs. Comme il savait aimer ses « petits enfants », les frères de Niepokalanow! Nous avons sous les yeux plusieurs photos le représentant avec tout un groupe : ils écoutent, buvant littéralement chacune de ses paroles, ils se pressent tout contre lui, comme des petits poussins autour d'une mère poule! Il avait pour eux des délicatesses exquises. Lui, toujours débordé, savait écrire à un scrupuleux presque tous les jours de longues lettres de six pages. On pouvait toujours frapper à sa porte, même la nuit. Avec quel amour n'accueillait-il pas ses « petites brebis égarées », ses fils prodigues! Quoi d'étonnant si les vocations se faisaient nombreuses? Il n'admettait pas, au service de l'Immaculée, de « simples mains-d'œuvre », mais la question ne se posait même pas, car, à mesure que grandissait l'œuvre, ses « chevaliers » affluaient.

Nous sommes en 1939. De lourds nuages s'amoncellent sur l'Europe. Tous ceux qui l'ont connu assurent que le P. Maximilien savait bien plus qu'il ne voulait dire. Parfois, dans ses conférences, il lui échappait certaines paroles révélatrices. On voyait bien que, tout doucement, il voulait préparer son petit monde... au martyre. Un Frère a pris des notes pendant une de ses conférences en mars 1938. Il disait textuellement : « Un conflit atroce se prépare. Nous ne savons pas encore quels seront ses étapes. Chez nous, en Pologne, il faut s'attendre au pire. Pendant les trois premiers siècles l'Église était persécutée : le sang des martyrs faisait germer des chrétiens. Plus tard, quand les persécutions cessèrent, un Père de l'Église déplorait la médiocrité des chrétiens. Et il se réjouit lorsque les persécutions reprirent. De même, nous autres, nous devons nous réjouir de ce qui arrivera, car au milieu des difficultés notre zèle augmentera et nous comprendrons davantage la nécessité de la prière et de la pénitence. D'ailleurs, ne sommes-nous pas dans les mains de la Sainte Vierge? Pendant notre dernière causerie nous nous sommes bien dit, entre frères, que notre idéal le plus ardemment désiré c'est

de donner notre vie pour l'Immaculée. On vit une fois, on meurt une fois : pourvu que ce soit selon son bon plaisir. »

En septembre 1939 la guerre-éclair s'abat sur la Pologne. Des escadrilles de Junkers sillonnent le ciel comme d'immenses rapaces. Les bombardements se succèdent nuit et jour, sans répit. Chaque nouveau communiqué annonce l'avance de l'ennemi. Bientôt le front passe tout près de Niepokalanow. Des sept cents frères évacués, il ne reste que cinquante, chargés de l'infirmerie. A leur tête, imperturbable, souriant, le P. Kolbe. Les blessés affluent. Il faut tout improviser. Lui, il suffit à tout. Jamais comme en ces jours terribles il n'avait donné sa pleine mesure de père et de chef. Sa présence seule était un baume.

Le 19 septembre paraissent, en motocyclettes, les premiers Allemands. L'un d'eux glapit : *Alle raus !* Aux religieux réunis, ordre est donné de vider immédiatement les lieux; sauf deux, qui peuvent rester à l'infirmerie : le Frère infirmier... et l'autre ? « Restez, Père! », s'écrie une voix suppliante. « Non, mon petit enfant, dit doucement le P. Kolbe, le Frère Cyriaque sera bien plus utile. » Et il part avec le groupe.

On les entasse dans des camions. Le 21 septembre ils débarquent au camp de Amfitz.

Il ne faut plus insister, hélas! sur ce que furent les camps allemands. Mauvais traitements, brimades de toutes sortes, promiscuité douloureuse, la faim et le froid. Très vite les « petits frères » se demandent comment ils tiendront le coup. Et le P. Kolbe, malade, bien plus exténué que tous les autres, les remonte, les invite à prier, leur dit de se réjouir puisque « gratis » la Sainte Vierge les a envoyés en mission en Allemagne : « Pensez donc, quelle aubaine! » Et il se met à distribuer, même aux Allemands, la médaille miraculeuse dont il a toujours les poches pleines.

Ses compagnons n'en reviennent pas. Quel est le secret de cette sérénité, de cette joie ? Le Père se trahit, un jour, lorsqu'on lui présente des vœux : « Je me suis demandé : que vous donnerai-je pour ma fête? Voilà : je vous souhaite d'appartenir à la Sainte Vierge encore plus à fond, chaque jour davantage. Lorsque la souffrance est loin, nous sommes prêts à tout. Mais maintenant, lorsque nous avons l'occasion de souffrir, profitons-en pour

gagner des âmes. Tâchons, oh! tâchons de gagner à la cause de l'Immaculée le plus d'âmes possible! »

Son heure n'était pas encore venue. L'ordre de libération arrive le jour même de la fête de l'Immaculée Conception. Les petits frères, qui ne rêvaient peut-être pas au martyre, l'accueillent avec une joie débordante. Seul le P. Maximilien est pensif, presque triste. Cette fois-ci encore, « Elle » n'a pas voulu de son sacrifice. Et pourtant Dieu sait avec quelle joie il lui offrait sa vie. Il se sent usé, « bon à rien » : aurait-il la peine de mourir tranquillement, bourgeoisement, « comme tout le monde » ? N'aurait-il pas le droit d'offrir ce suprême sacrifice ?

Père, soyez tranquille! Des hommes comme vous ne meurent pas dans leur lit.

Le petit groupe retourne à Niepokalanow, dévasté mais non réquisitionné. Les Allemands avaient méprisé ces viles baraques. Le P. Kolbe se fait encore des illusions. Il croit que, peut-être, tout de même, les Allemands lui permettront de publier sa revue. Miracle! Il reçoit l'autorisation pour un numéro. Nous y lisons, dans un article écrit de sa main : « Personne au monde ne saurait changer la vérité. Tout ce que nous pouvons faire, c'est la chercher, la trouver et la reconnaître, en y adaptant notre vie... » Évidemment, ce ton devait déplaire aux maîtres de l'heure. L'autorisation pour le second numéro ne fut plus donnée.

Le P. Kolbe attend. Il sait bien qu'il ne survivra pas à cette guerre. Avant la libération, au camp de Amfitz, il dit un jour à l'un de ses camarades : « Faisons avec l'Immaculée un contrat. Disons-lui : Mère très douce, par amour je me remets à toi pour rester dans ce camp désagréable, bien que d'autres rentrent chez eux. Je resterai ici pour souffrir, oublié, méprisé, seul. Je me donne à toi pour mourir sur ce grabat misérable, entouré de cœurs complètement insensibles et froids... »

La Sainte Vierge exauça son fidèle chevalier. Le 17 février 1941 une auto noire stoppa devant la porte du couvent. « On demande le P. Kolbe », annonce le portier.

Prévenu, il alla à leur rencontre. Les voici face à face : ce frêle religieux au corps ravagé par la maladie et le travail surhumain et trois Allemands rubiconds. Il leur dit, selon la coutume polonaise : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ! » Ils ricanent :

« Êtes-vous Maximilien Kolbe? Alors... en avant, marche. » Il sourit, heureux. C'est vrai, maintenant, c'est pour de bon!

On le transporte tout d'abord à la prison de Pawiak. C'est l'époque la plus dure. Les Allemands, avant l'invasion de la Russie, liquident sur l'arrière toute opposition. Tous les jours des milliers de Polonais sont passés par les armes.

Le P. Maximilien se trouve dans la cellule 103. Il ne lui a pas fallu une heure pour conquérir tous les cœurs. Il écoute les confidences de ses compagnons, dont plusieurs condamnés à mort, les confesse, prie avec eux, les traite « comme une mère ses enfants ». Un beau jour, le Scharführer S.S. entra dans la cellule. A la vue d'un habit religieux, il est saisi de rage. Les yeux injectés de sang, de l'écume sur les lèvres, il empoigne le P. Maximilien par son chapelet, le tire violemment :

— Imbécile, crétin, poltron, sale curé, dis-moi si tu crois en Jésus-Christ?

— Oui, je crois, s'écrie joyeusement le Père.

Une gifle magistrale. Le Père se plie en deux. Il sent dans la bouche le goût salé du sang.

— Eh bien! crois-tu encore?

— Oh! oui, je crois!

Autre coup. Puis un autre. Accompagnés de jurons. La figure du pauvre Père devient blanche, puis violette. Après chaque coup il se redresse difficilement. Mais il continue à faire face.

— Et maintenant me diras-tu que tu crois?

— Oui, je crois!

La fureur du sbire n'a plus de limites. Il frappe de toutes ses forces, les poings fermés. Le Père s'écroule, alors il le roue de coups de bottes. Sa figure hagarde n'a plus rien d'humain. Finalement, voyant que sa victime ne bouge plus, il s'enfuie en claquant la porte.

A peine a-t-il repris connaissance, le P. Maximilien fait tout ce qu'il peut pour calmer ses compagnons. Son visage est horriblement enflé, il parle avec peine : « Mes amis, vous devriez vous réjouir avec moi : c'est pour les âmes, pour l'Immaculée. »

Le 28 mai des wagons plombés s'arrêtent à la gare d'Oswiecim, plus connu sous le nom d'Auschwitz, imposé par les Allemands.

Camp d'extermination où plus d'un million de condamnés trouvèrent la mort au milieu d'atroces tortures. Il y eut dans le nombre des malheureux qui mouraient dans la révolte et dans la haine. Il y eut des martyrs involontaires, ouvriers de la dernière heure soudain grandis par l'acceptation du sacrifice. Et il y eut aussi ceux qui rachetaient, ceux qui payaient, ceux qui gagnaient sur ce marché de sang en offrant le leur, goutte par goutte, en holocauste pleinement conscient. Le P. Kolbe était du nombre.

On a beaucoup écrit sur les camps de concentration allemands, mais il reste des pages qui ne s'écriront pas sur cette terre. Certes, bien loin d'être des écoles de sainteté, ces bagnes atroces déchaînaient les pires instincts, même chez des êtres qui se croyaient bons. Ne résistait pas qui voulait à cette suprême épreuve qui exigeait, pour lui faire face, le noviciat de toute une vie. Je crois que c'est bien dans les camps de concentration allemands qu'a sombré définitivement la foi en la bonté naturelle de l'homme. Et nous avons assisté à des effondrements lamentables, à des déchéances que jamais, en temps « normal », on n'aurait cru possibles. Dans ce creuset les âmes étaient mises à nu. Les monstres, les criminels, l'immense majorité des médiocres, mais aussi les saints. Des êtres, hommes, femmes, qui consciemment, librement (par cet acte de liberté suprême qui épouse le bon plaisir divin), se livraient en holocauste, continuaient la Croix, achevaient la Rédemption, payaient, comme des avares, sang pour sang. Le P. Maximilien en était.

La faim. Une faim continuelle, féroce, qui empêche de dormir. Le froid qui fait trembler jour et nuit. De continuelles brimades, l'avilissement méthodique : les crimes de lèse-majesté humaine ne se comptent plus, font partie d'un programme savamment élaboré. Parmi ces parias, les prêtres forment la dernière catégorie. On les traite couramment de « schweinerische Paffen » (curés-cochons). Ils sont chargés des plus dures corvées qu'accompagnent, couramment, des coups de cravache. Humiliés, réduits en loques, traqués comme des bêtes par une haine hystérique, *la haine du prêtre*, sans le vouloir et même, parfois, sans le savoir, *ils témoignent*, et leur pauvres visages tuméfiés, méconnaissables, évoquent la Face couverte de crachats.

Le P. Maximilien *veut*. Le P. Maximilien *sait*. Dans cet enfer

il est l'un des rares qui soient souverainement libres, car, entre sa volonté et celle de Dieu, depuis longtemps il n'y a plus de fissure. Comme saint André, comme le Pauvre d'Assise, il salue la Croix telle une belle fiancée. Et il se prépare au banquet de noces.

Il fait partie de la compagnie « Babice », la plus atroce, qui a pour chef Krott « le sanglant ». Ce monstre voue au P. Kolbe une haine sans merci. Avec ses camarades le malheureux doit transporter, au pas de course (Laufschritt!), de gros troncs d'arbre, et chaque fois qu'il tombe sous le poids, n'en pouvant plus, les coups pleuvent sur son dos décharné. Un jour il a beau faire, il ne peut plus se relever. Alors Krott le roue de coups de bottes, le pousse dans l'ornière et le laisse pour mort. Le soir les camarades le ramènent, loque sanglante. A l'hôpital, qui ressemble à un enfer et où les malades meurent comme des mouches, à trois, à quatre sur le même grabat, sans soins médicaux, sans personne pour leur tendre un verre d'eau, le P. Kolbe choisit la plus mauvaise place, tout près de l'entrée : « Ainsi je vois les morts qu'on emporte et je prie pour eux. » Malgré l'interdiction et la menace de représailles, le Père confesse à longueur de nuits. Il cède à d'autres ses maigres rations : « Ils ont plus faim que moi. » Dans cet enfer il est toujours égal d'humeur, toujours gai et plein d'entrain, ranimant les courages affaiblis, rabrouant les « dégonflés ». « Mes petits enfants, il *faut* tenir. Vous *devez* survivre. Confiez-vous à la Sainte Vierge : elle vous aidera, elle vous sauvera. »

De temps en temps il risque le coup et prononce de vrais sermons devant un auditoire de squelettes et de moribonds. Les rescapés de son groupe se rappellent tel dimanche où il a parlé « des relations de Mère Immaculée avec les trois Personnes de la sainte Trinité » avec tant de feu, avec un enthousiasme si prenant que ces profanes en ont été transportés. C'est que, en outre de ses deux doctorats, le bon P. Maximilien avait recueilli pas mal de diplômes à l'Université du Saint-Esprit, là seule où s'acquiert « la science des saints ».

C'est le 30 juillet 1941. Dans le bloc 14, celui du P. Kolbe, manque un prisonnier. Une nouvelle évasion! Et les bagnards se souviennent avec épouvante de la menace du chef de camp que

pour chaque évadé vingt hommes de son bloc seraient condamnés à mourir de faim.

Cette nuit personne ne dort dans la baraque. Une peur mortelle envahit ces malheureux, rompus aux tortures les plus raffinées et qui souvent désiraient la mort comme une délivrance. Mourir sous les balles du peloton d'exécution, soit : mais la mort par la faim est de toutes la plus atroce. On raconte à ce sujet, dans le camp, des choses qui glacent le sang dans les veines. On entendait parfois les hurlements de fauves venant de la casemate à supplice. Le P. Kolbe console et confesse. A un jeune garçon qui tremble à côté de lui, il dit à mi-voix : « Tu as peur, mon petit ? Mais non, la mort n'est pas effrayante. »

Le lendemain matin, à l'appel, le chef du camp annonce que le fugitif n'a pas été retrouvé. Il donne ordre de rompre les rangs à tous les blocs, sauf au bloc 14. Les heures passent, midi approche, puis le soir les hommes reviennent du travail : le bloc 14 est toujours là, au garde à vous, et attend la sentence.

Le Lagerführer Fritsch s'arrête devant les rangs. Sa tête ressemble à celle d'un bouledogue. Il savoure visiblement la terreur de ses victimes. Enfin il se met à crier (on dirait qu'il aboie) : « L'évadé n'a pas été retrouvé. Dix parmi vous mourront pour lui, dans le bunker de faim. La prochaine fois il y aura vingt condamnés. »

Il passe devant le premier rang, il regarde chacun bien en face, semble réfléchir, puis choisit : celui-ci.

L'homme sort du rang. Dans le silence, les respirations sifflantes ressemblent à un gémissement.

Celui-ci. Et celui-ci. Celui-là encore.

Ils sont dix. Dix condamnés à mort. L'un d'eux s'écrie d'une voix étouffée : « Ma pauvre femme, mes pauvres enfants! » Ceux qui sont restés dans les rangs respirent.

Tout d'un coup il se produit quelque chose d'inattendu. Un bagnard sort du rang, il ose! Sa tête est légèrement penchée de côté, ses grands yeux regardent bien en face Fritsch interdit.

Le Lagerführer saisit son revolver, recule d'un pas, glapit :

— Arrête! Que veut ce cochon ?

Le P. Maximilien est debout devant lui. Il parle si bas que ses camarades du premier rang l'entendent à peine :

— Me permettez-vous d'aller à la mort pour l'un des condamnés ?

Fritsch le regarde, abasourdi. Il se tait un long moment. Puis il demande :

— Qui es-tu ?

— Un prêtre catholique.

— De qui veux-tu prendre la place ?

— De celui-ci.

Le P. Kolbe désigne l'homme qui vient de se plaindre.

— Et pourquoi ?

— Parce que je suis vieux et bon à rien. Ma vie ne servira plus à grand'chose. Tandis que lui il a une famille.

Le Lagerführer réfléchit un instant, puis fait un geste avec la main : c'est oui. Le P. Maximilien se joint aux condamnés.

Un bref moment de silence solennel. Personne ne comprend bien ce qui vient de se passer. Le P. Maximilien est calme et rayonnant.

Dans le bloc de mort, conservé jusqu'à ce jour, il y a une casemate où l'on enferme les condamnés, nus. A partir de ce moment on ne leur donne plus rien à manger et, ce qui est bien plus atroce encore, *rien à boire*. Ils resteront là, enfermés, jusqu'à la mort.

Le martyre de la faim n'est rien à côté du martyre de la soif. En se condamnant à mourir de faim, pendant ses fameuses grèves, un Gandhi cessait de manger, mais il continuait à boire. La soif dessèche les entrailles, remplit les veines de feu, mène à la folie. Jusqu'à ce jour le bunker de faim (enfer en miniature) retentissait de hurlements de damnés.

Mais cette fois-ci il y a quelque chose de changé. Les S. S. n'en reviennent pas. Dans cet enfer les condamnés prient et chantent! Leurs voix deviennent chaque jour plus faibles, on entend leurs gémissements, mais ce ne sont pas des cris de désespoir. Que se passe-t-il ?

Le 14 août, deux semaines après la reclusion, le P. Maximilien était le seul survivant. Le garde-chiourme l'acheva avec une piqûre de carbol. L'équipe chargée du « nettoyage » le trouva assis par terre, la tête appuyée contre le mur, « le corps net et le visage rayonnant ». « A le voir, continue le témoin, on se ren-

dait bien compte que c'était un saint. On aurait dit qu'il répandait de la lumière. Les autres cadavres étaient sales, avec des figures ravagées, étendus sur le sol. Lui semblait dormir... »

Comme tous les autres, comme tant d'autres, son corps fut brûlé dans le four crématoire. Et déjà ses cendres, dispersées aux quatre vents de l'esprit, lèvent en semence de gloire.

L'œuvre de Niepokalanow continue [2].

MARIA WINOWSKA.

---

2. Au moment de mettre sous presse, nous recevons, dans une lettre de l'auteur, la note suivante :

« Le procès informatif pour la béatification du P. Kolbe a commencé à Padoue le 24 mai, la situation en Pologne interdisant là-bas une enquête libre. Il paraît que les sessions se déroulent avec une facilité surprenante. De nombreuses revues italiennes ont publié récemment de longs articles sur le P. Kolbe (*Osservatore Romano, Ecclesia, L'avvenire d'Italia, Rabarbaro, Il Gazzetino, Il Cavaliere dell Immacolata*, etc.); en Espagne, il y a eu un bel article dans *Cristiandad*. Les miracles abondent : chose significative et que je n'ai pas mentionnée dans mon article, le sacrifice du P. Kolbe pour un père de famille semble viser tout particulièrement la régénération de la famille chrétienne, plus que jamais menacée en Pologne. Tous les témoignages convergent dans ce sens. » (N.D.L.R.)

DIFFICULTÉS FINANCIÈRES ET PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE *

Aujourd'hui, bien des communautés qui veulent vivre dans la pauvreté évangélique sont plus ou moins menacées par la misère. Elles réussissent difficilement à trouver les ressources nécessaires à leur entretien et à leur apostolat.

Le problème est grave. Pas un chrétien ne peut s'en désintéresser, s'il comprend le rôle des communautés religieuses dans l'Église.

Après avoir examiné ces difficultés, nous verrons comment elles pourraient nuire à la profession de pauvreté et comment elles doivent la favoriser. Nous serons, pour cela, amenés à préciser quelques caractères de toute pauvreté évangélique.

Le retour des fidèles et des théologiens à l'Écriture nous ramène à une conception moins exclusivement ascétique de la pauvreté. Cette doctrine plus fidèlement évangélique ne semble-t-elle pas nous être rendue par Dieu pour que les difficultés économiques présentes favorisent une merveilleuse renaissance de la vie religieuse ?

---

* Le Centre social catholique et *La Vie Spirituelle* se sont mis d'accord pour publier ensemble cette conférence, donnée, en juin dernier, aux Journées d'études des Religieuses hospitalières. On peut se procurer le texte de toutes les conférences de ces journées en s'adressant au Centre social catholique, 175, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA MISÈRE CONTRE LA PAUVRETÉ

Si la misère, héroïquement supportée, peut être la vocation de tel ou tel, elle ne peut être trop longtemps le partage de toute une communauté. L'Église est une mère et tous ses enfants ne sont pas des héros. Elle désire que les conditions de sanctification soient adaptées à la faiblesse du plus grand nombre. Or, saint Thomas et Péguy s'accordent pour le reconnaître, la misère, pour le commun des hommes, gêne le développement de la vie morale et spirituelle. La charité de l'Église travaille à la chasser de la terre. Autant qu'elles le peuvent, dans les temps normaux qui ne sont pas ceux d'une misère généralisée, les communautés doivent rechercher la pauvreté, non la misère. Les religieux, certes, ont souvent rencontré la misère en ces années de guerre et de famine, comme leurs frères et leurs sœurs du monde, mais ils ne peuvent s'étonner d'avoir eu leur part de l'universelle détresse. Aujourd'hui où les conditions de la vie économique deviennent moins anormales, beaucoup de communautés religieuses paraissent condamnées à la misère, si elles ne découvrent pas de nouveaux moyens de subsistance matérielle. Comment en serait-il autrement? Selon la législation actuelle de l'Église, l'entretien des religieuses, et très particulièrement des moniales, devrait être assuré, au moins pour une part, par les revenus de la dot. Or, en 1948, une pension journalière de 100 francs — et qui peut vivre avec 100 francs par jour? — supposerait une dot de 1.200.000 francs placés à 3 %. Le revenu quotidien d'une dot de 100.000 francs (c'était déjà une dot considérable il y a vingt ans) ne suffirait pas à payer le petit déjeuner de chaque matin.

La plupart des maisons de formation ont longtemps vécu de la charité des fidèles : souvent elles étaient arrivées à se constituer des capitaux dont les revenus assuraient la vie des noviciats, des juvénats, des séminaires ou scolasticats, même quand ils ne suffisaient pas à toutes les dépenses. Mais que sont devenus ces titres, ces valeurs? Quand ils ne sont pas perdus ou stériles, que rapportent-ils? Un capital d'un million ne suffit pas aujourd'hui pour constituer une bourse complète d'étudiant.

Sollicitera-t-on de nouvelles aumônes? Certes, la générosité des

fidèles n'a pas baissé; mais la bourgeoisie catholique, qui depuis un siècle a été la grande bienfaitrice du clergé et des religieux, sort de la guerre considérablement appauvrie (ce n'est pas elle qui a bénéficié du marché noir!). Sans doute restent encore de grandes fortunes généreuses et beaucoup de chrétiens aisés savent donner de leur médiocre superflu et même de leur nécessaire. Les religieux peuvent encore compter sur des aumônes; mais, ils en font l'expérience, les quêtes n'assurent plus les ressources nécessaires. Aussi plusieurs communautés recherchent-elles un travail lucratif.

Déjà les Pères du désert vivaient du travail de leurs mains : les anachorètes s'adonnaient surtout à la sparterie et à la culture, et dans la clôture des premiers monastères il y eut bientôt des tailleurs, des forgerons, des foulons, des tanneurs, etc. Les moines d'Égypte allaient dans les villes pour y vendre leur blé, leurs nattes, leurs corbeilles et leurs paniers. Quelques-uns s'embauchaient même comme ouvriers pour le temps de la moisson : ils gagnaient ainsi le blé nécessaire à leur entretien et à leurs aumônes. Jusqu'à nos jours, Cisterciens et Chartreux vivent habituellement du travail de leur monastère (culture, élevage, ciergerie, distillerie, etc.). Certaines congrégations modernes, missionnaires, enseignantes ou hospitalières, dirigent des cliniques dont les bénéfices entretiennent leurs maisons de formation religieuse et des œuvres charitables. On pourrait citer d'autres initiatives du même genre. Pourquoi ces exemples ne seraient-ils pas suivis?

La législation canonique ne s'y oppose pas. En cette matière, le Code (canons 142 et 582) n'interdit aux clercs et aux religieux que le commerce proprement dit. *Prohibentur... per se vel per alios negotiationem aut mercaturem exercere sive in propriam sive in aliorum utilitatem.* Le P. Creusen expose bien l'interprétation commune de ce canon quand il écrit : « Il y a deux opérations commerciales bien définies interdites aux clercs : la première consiste à acheter des objets (ou valeurs) avec l'*intention* de les revendre *non transformés*, à un *prix plus élevé*; la seconde consiste à acheter des matières premières qui, manufacturées par des *étrangers salariés*, sont ensuite revendues avec profit. Mais les religieux, comme les autres hommes, peuvent vivre du fruit de leur travail ou des produits de leurs biens. »

Certains ne sont-ils pas tentés de conclure : « Que les religieux gagnent donc leur vie, comme la plupart des hommes, comme les pauvres, par leur travail ! Ils édifieront plus sûrement par ce labeur que par des quêtes ! »

Séduisante par ses apparences évangéliques, cette solution paraît d'un bon sens trop simpliste.

Certes, personne ne songe à louer l'oisiveté et la paresse, même et surtout chez un religieux. Nous pensons aussi qu'une communauté contemplative peut, plus facilement que toute autre, vivre de son travail. Mais est-il normal que des religieux qui se dévouent à des tâches d'Église, dans l'apostolat, au service des pauvres, ne puissent compter ordinairement pour leur entretien et pour leurs œuvres sur la charité des fidèles ? Les vrais chrétiens comprennent spontanément ce devoir. Ils ne leur demandent pas de gagner leur pain. Dans la mesure de leurs ressources disponibles, ils s'en chargent volontiers, s'ils les voient donnés sans réserve à leur vocation.

Il reste vrai, pourtant, que dans la crise économique où nous vivons, l'appauvrissement causé par la guerre, les développements de la législation sociale et des charges fiscales diminuent la plupart des fortunes privées, aussi bien celles de leurs bienfaiteurs que celles des communautés. Dans bien des cas, les religieux semblent ne pouvoir vivre et s'acquitter de leur mission propre qu'en demandant à un travail lucratif l'argent indispensable.

Des communautés qui refuseraient de reconnaître cette nécessité et qui par fidélité littérale à leurs constitutions préféreraient s'imposer, par de nouvelles restrictions, un régime de misère, compromettraient non seulement la santé physique de leurs membres, mais souvent aussi leur esprit religieux.

Ce suicide lent n'attire guère, et c'est heureux, les divers instituts religieux. Ils veulent vivre : développant des initiatives déjà anciennes, les communautés acceptent des travaux de lingerie, de couture, de reliure, de dessin, etc., installent des basses-cours, des porcheries, des étables, tirent meilleur profit de leurs jardins et de leurs vergers. Plus audacieux, des Supérieurs envoient certains de leurs sujets dans des usines ou des ateliers.

Toutes ces initiatives sont excellentes : mais elles posent aux

Supérieurs bien des problèmes qui parfois engagent l'avenir des communautés.

La formation ne risque-t-elle pas d'être abrégée, faute de ressources financières suffisantes? Des besognes matérielles excessives ne vont-elles pas nuire au recueillement des noviciats et au travail des maisons d'études? Quel travail choisir qui soit productif et s'adapte aux forces et aux loisirs de la communauté? Certains couvents perdent beaucoup de temps à peindre des images médiocres. Ailleurs, on confie le travail à quelques religieuses mieux douées ou plus vigoureuses, en leur accordant de larges dispenses pour le saint office, la lecture, les récréations. Ces « travailleuses » sont bien vite en marge de la communauté qui suit paisiblement le règlement ordinaire : « Veut-on que je perde ma vocation pour assurer la paix et la tranquillité de mes sœurs? » murmurait l'une d'elles, dans un moment d'épuisement et d'amertume.

Dans bien des cas, l'accroissement du travail manuel exige plus que des dispenses passagères. Certains horaires, des chapitres du Coutumier, très sagement ordonnés pour des époques plus faciles, deviennent parfois insupportables et dangereux quand les récréations, les *temps libres* et, parfois, des heures fixées pour le sommeil sont envahis par le travail manuel. Des adaptations du règlement s'imposent pour prévenir des fatigues excessives. Mais quels exercices supprimer? Diminuera-t-on le temps de la prière ou celui de l'étude?

Surtout cette lutte contre la misère risque, si elle est menée avec une prudence charnelle, d'atteindre la pauvreté évangélique elle-même.

C'est dans un esprit de pauvreté, et non pas seulement avec l'habileté d'un homme d'affaires, que les communautés religieuses doivent aujourd'hui surmonter leurs difficultés économiques. Aussi est-il indispensable de nous rappeler à quel saint dépouillement le Christ a daigné nous inviter.

Cette doctrine évangélique ne résoudra pas les difficiles problèmes qui nous sont posés, mais elle écartera certaines solutions païennes qui pourraient nous séduire; elle montrera aussi comment, selon le dessein de Dieu, les difficultés présentes peuvent nous rapprocher de notre idéal évangélique.

LA PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE

Être pauvre selon l'Évangile, c'est renoncer à toute fortune personnelle pour suivre l'appel du Christ Sauveur et pour se consacrer totalement avec Lui à l'instauration du Royaume de Dieu.

Le premier, Jésus a laissé tous ses biens pour annoncer la Bonne Nouvelle. Pour son ministère public, il a quitté Nazareth, ses outils de charpentier, son patrimoine.

A travers la Galilée et la Judée, où il va prêchant et guérissant les malades, le Fils de l'Homme n'a rien qui soit à lui, pas même une pierre où reposer sa tête. A sa mort, ses bourreaux n'ont à se partager que ses vêtements et son corps est déposé dans le tombeau d'un autre. Le jeune charpentier qui passait pour le fils de Joseph n'était sans doute pas très riche; mais il s'est fait pauvre pour entreprendre son œuvre messianique.

A ceux qu'il associe à sa tâche de salut, Jésus demande le même dépouillement. On ne devient son apôtre qu'en laissant tout son avoir. Les pêcheurs du Lac pour suivre le Pêcheur d'hommes ont dû quitter leurs barques et leurs filets; et quand Pierre, préoccupé d'une récompense, déclarera : « Nous avons tout laissé », Jésus ne lui reprochera aucune exagération. Au scribe qui voudrait se mettre à sa suite, au jeune riche soucieux de perfection, Jésus dit clairement que, pour s'engager sur les chemins de l'Évangile, il faut s'alléger de toute richesse terrestre.

Tel est bien le caractère le plus apparent de la pauvreté évangélique. Elle n'est pas d'abord une précaution prise contre la cupidité et l'avarice, un dépouillement ascétique, un moyen de libération spirituelle. Elle est une condition posée par le Christ à qui veut le suivre et consacrer sa vie au ministère du Royaume. *Nudus nudum Jesum sequi.*

Antoine, le père des moines, s'est décidé à donner tout ce qu'il tenait de ses parents, ses meubles et trois cents aroures de bonne terre, parce qu'il a entendu, comme s'il lui était personnellement adressé, l'appel de Jésus : « Si tu veux être parfait, va vendre tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et viens, suis-moi... » De même, comme le remarquait naguère un excellent

interprète de la pensée franciscaine, François d'Assise s'est fait pauvre pour se consacrer totalement à Jésus pauvre : « Il a aimé le Christ, il a désiré se rendre semblable à lui. Il a vu le Christ pauvre, enseignant la pauvreté d'exemples et de paroles; il s'est voulu lui-même pauvre, il a vécu en pauvre, il a exhorté sa race à vivre dans la pauvreté et de la pauvreté[1]. » De même quand dans la nuit du 24 mars 1522 Ignace de Loyola fait devant la Vierge de Monserrat sa veillée d'armes de chevalier du Christ, il s'est préparé à cette définitive consécration en laissant ses biens, son épée, en abandonnant son habit à un pauvre ; pour s'offrir au Christ, il n'a que le sac qui le couvre, il a quitté Loyola — comme Jésus, Nazareth — pour n'avoir plus sur terre une demeure qui lui appartienne.

Cette renonciation radicale à toute propriété personnelle à la suite du Christ trouve sa forme juridique la plus parfaite dans la profession solennelle des trois Ordres mendiants où les religieux, selon leur législation primitive, non seulement renoncent à toute propriété individuelle, mais encore vivent dans des maisons sans revenus.

Quand on connaît un peu l'histoire de la vie religieuse, on comprend quelle sagesse a inspiré à l'Église de reconnaître aux maisons des Congrégations et de la plupart des Ordres le droit d'avoir des revenus; on ne s'étonne pas que le Saint-Siège n'ait pas permis aux instituts modernes d'émettre des vœux solennels; mais ne peut-on pas souhaiter que des circonstances plus favorables et une meilleure intelligence de la pauvreté évangélique permettent à des religieux de plus en plus nombreux de renoncer complètement à leurs biens pour vivre pauvres dans des communautés pauvres? Ce souhait ne voudrait pas exagérer l'imperfection du vœu simple de pauvreté qui laisse au profès la propriété de ses biens et un certain pouvoir d'en acquérir d'autres. En effet, si la législation canonique est bien observée, en particulier pour l'administration des biens, la disposition des revenus, le testament, ce vœu simple constitue un authentique dépouillement. *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus Te.*

---

1. V.-M. Breton, O.F.M., *La Pauvreté, vertu fondamentale de la Piété franciscaine*, Paris, 1943, p. 11.

Mais pourquoi le Christ a-t-il ainsi quitté tous ses biens pour annoncer et instaurer le Royaume? Pourquoi impose-t-il ce dépouillement à ses disciples? Sans doute peut-on répondre qu'en renonçant aux soucis d'une fortune personnelle, l'apôtre se libère pour un service de Dieu total et désintéressé. Exacte, cette explication me paraît très insuffisante et presque superficielle. Par son dépouillement des richesses terrestres, l'apôtre ne fait pas que se préparer à sa mission. Déjà il l'accomplit, car il manifeste le Royaume de Dieu.

Par sa pauvreté, en effet, l'apôtre révèle la valeur transcendante du Royaume de Dieu.

Quel prix gardent les biens que rongent la rouille et les mites pour qui a découvert la Perle précieuse, le Trésor caché de la divine sagesse?

« Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ : l'homme qui l'a trouvé l'a caché. Et, dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il a et il achète ce champ-là.

« Le Royaume des Cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Quand il eut trouvé une perle précieuse, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta » (Matth., 13, 44-46).

Auprès de la sagesse, « tout l'or du monde n'est qu'un peu de sable et l'argent comme de la boue » (Sap., 7, 9). Les biens d'ici-bas ne sont pas impurs. L'argent n'est pas diabolique. Toutes les possessions terrestres ne sont pas coupables. Mais que sont tous les trésors de la terre pour qui a découvert le Royaume de Dieu?

Que faiblisse dans l'Église le témoignage de la Pauvreté évangélique, bien vite s'obscurcit la transcendance du Royaume de Dieu. On réduit la pauvreté du Christ à un bon usage des richesses et le Royaume de Dieu à un ordre social plus équitable.

Par sa pauvreté, l'apôtre manifeste la valeur incomparable du Royaume de Dieu. Il fait plus. *Il révèle la réalité la plus intime du Royaume : la souveraineté absolue et paternelle de Dieu.*

Au nom de ses droits d'héritier, le fils prodigue réclamait sa part du patrimoine. Le religieux, par une décision contraire, ne reconnaît qu'*un seul maître de toutes choses*, son Père des Cieux. Il ne veut rien avoir à soi. Il rentre dans l'indivision familiale où

le père seul possède et où les enfants attendent tout de son amour. Dans son monastère, le moine n'a rien qui soit à lui, il ne peut rien réclamer comme un dû. Il n'y a plus ni mien, ni tien. Chez les cénobites d'Égypte, selon Cassien (*Instit.*, 4, 13), personne n'ose dire qu'une chose est à lui. Ce serait un grand crime que sortît de la bouche d'un religieux : *mon* livre, *mes* tablettes, *ma* plume, *ma* tunique.

Pour user d'un objet du monastère, le religieux doit en obtenir l'autorisation de l'Abbé, du *Père* qui tient la place de Dieu : au long du jour, il redit le « donnez-nous notre pain » du *Pater*, en confessant avec une confiance d'enfant qu'il n'a rien, que tout est à son Père.

Prendre sans permission ou gaspiller une chose quelconque serait un sacrilège. « Qu'il considère les meubles du monastère et tous ses biens comme les vases sacrés de l'autel », prescrit saint Benoît dans sa Règle (cap. 31), et déjà les Pères du désert « non seulement ne se regardaient pas eux-mêmes comme étant à eux, mais ils croyaient aussi que tout ce qui leur appartenait était entièrement consacré à Dieu. C'est pourquoi dès qu'une chose était une fois entrée dans le monastère, ils voulaient qu'on la traitât avec toute sorte de respect, comme une chose sainte » (Cassien, *Instit.*, 4, 20). Le religieux ne laisse pas ses biens personnels pour une propriété collective. Le couvent n'est pas un phalanstère ou un kolkhoze chrétien : il veut être, au sens strict du mot, une *Maison-Dieu* où disparaissent les illusions d'un domaine profane ou d'une propriété absolue de l'homme.

Tout appartient à Dieu et c'est de Dieu seul que le disciple pauvre du Christ attend son pain et son vêtement. Son Maître lui demande cette confiance.

> C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, en s'inquiétant ainsi, peut ajouter à la longueur de sa vie une seule coudée ?
>
> Et quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous ? Voyez les

lis des champs comme ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, Dieu la vêtit ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi !

Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont toutes choses que les païens recherchent; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît (Matth., 6, 25-33).

Quand il envoie les douze en mission, il leur enjoint de partir dans une parfaite pauvreté et de compter sur la Providence pour leur entretien.

Ne possédez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures : ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussure, ni bâton; car l'ouvrier mérite sa nourriture (Matth., 10, 9-10).

Notons-le. Jésus ne promet pas à ses disciples que, mendiants, ils seront toujours bien accueillis et qu'ils ne manqueront jamais de rien. Des passereaux meurent de faim ou de froid et, à côté, les lis des champs, mieux vêtus que Salomon dans sa gloire, combien ne s'en trouve-t-il pas qui avant d'avoir fleuri ont été piétinés ou se sont desséchés? Le disciple pauvre du Christ n'a, dans sa confiance, qu'une certitude : s'il a faim, s'il a froid au service du Royaume, ce n'est pas que son Père du Ciel l'oublie ou cesse de l'aimer ou soit impuissant à le secourir. Dans la misère comme dans l'abondance, il adore la toute-puissante et très mystérieuse bonté du Père Céleste : avec l'apôtre Paul, il sait vivre dans le dénuement et il sait vivre dans l'abondance : « En tout et par tout, j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la détresse » (Phil., 4, 12). Il s'appuie sur la Parole du Christ qui au service du Royaume l'a voulu pauvre et tout abandonné, pour son entretien, à la Providence du Père. Jamais il n'acceptera des sécurités terrestres, les provisions personnelles, le pécule, qui seraient une assurance contre des nécessités imprévues, contre la Providence. Il sait que sa faim la

plus profonde appelle une autre nourriture que le pain de froment que cuisent les hommes, la Volonté du Père qui est dans les Cieux.

Cette insécurité terrestre où l'a mis le dépouillement de son départ, l'apôtre achève ainsi de lui donner sa signification évangélique. Il ne recherche pas le dénuement douloureux, la faim, la soif, les morsures ou les frissons du froid. Il suit Jésus qui parfois restait jusqu'au soir sans manger, au service de ses auditeur et des malades, et qui, à d'autres jours, s'asseyait simplement à des tables bien servies, au risque de donner prétexte à ses ennemis de blâmer son manque d'ascétisme : « C'est un mangeur et un buveur », c'est un ami des bons dîners. *Scio esurire et abundare.*

Le 16 avril 1207, François Bernardone comparaît devant l'évêque d'Assise dans la salle d'audience du palais épiscopal. Son père l'y a fait convoquer pour répondre de sa conduite, de ses prodigalités, de ses « folies » : que Francesco renonce à cette vie étrange ou à son patrimoine! François n'hésite pas : il dépose aux pieds de son père tout ce qu'il tient de lui, jusqu'à ses vêtements : « Jusqu'ici, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père, s'écrie-t-il, en se déshabillant devant les assistants stupéfaits; aujourd'hui, je me démets de tous ses biens. Dorénavant, je ne dirai plus : « Mon père Pierre Bernardone », mais : « Mon Père qui êtes aux Cieux. » Francesco sera le héraut du grand Roi : de lui seul, il attendra le pain de chaque jour. *Deus meus et omnia.*

Celui qui laisse tout pour suivre le Christ professe sa foi en la souveraineté absolue et paternelle de Dieu.

Mais si le dépouillement volontaire du disciple du Christ pauvre s'explique ainsi par une confiance filiale envers Dieu, il est impossible qu'il n'ait au même moment une signification fraternelle, puisque nous ne pouvons aimer Dieu hors de l'amour du prochain. Le Royaume de Dieu, qu'a pour mission d'annoncer la pauvreté évangélique, ne sera pas seulement, dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, la reconnaissance du Dieu tout-puissant et paternel : il réunira dans la charité tous les frères du Christ, tous les enfants du Père.

Travailler au Règne de Dieu dans la pauvreté, c'est reconnaître les pauvres comme ses frères, et même comme ses frères préfé-

rés, car ils sont les préférés du Christ, les enfants préférés du Père.

L'amour va spontanément aux plus malheureux. La mère a une prédilection pour son petit malade; Dieu, pour ses enfants qui souffrent.

> On fait peu de cas des malheureux. Chacun s'empresse... auprès des fortunés de la terre; les pauvres cependant sont délaissés, leur présence même donne du chagrin et il n'y a que Dieu seul à qui leurs plaintes ne soient point à charge. Puisque tout le monde les lui abondonne, il était de sa bonté de les recevoir sous ses ailes et de prendre en main leur défense. Aussi Dieu s'est-il déclaré leur protecteur [2].

Solennellement, dès l'Ancien Testament, Dieu se déclare solidaire des pauvres : « Ne dépouille pas le pauvre parce qu'il est pauvre et n'opprime pas le malheureux à la porte (au tribunal); car Yahvé défendra leur cause et il ôtera la vie à ceux qui les auront dépouillés » (Prov., 22, 22).

« Celui qui se moque du pauvre outrage celui qui l'a fait » (Prov., 17, 5).

« Qui a pitié du pauvre prête à Yahvé qui récompensera sa bonne œuvre » (Prov., 19, 17).

C'est aux pauvres que Dieu envoie d'abord son Fils : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, car Yahvé m'a oint pour porter de bonnes nouvelles aux malheureux » (Is., 61, 1). Se référant à cette prophétie d'Isaïe, Jésus donnera comme signe de sa vocation messianique, quand Jean-Baptiste l'interrogera ou quand il voudra vaincre l'incrédulité de ses compatriotes de Nazareth, sa prédilection pour les pauvres. Il est né et il a grandi chez les pauvres. C'est pour eux qu'il fait habituellement ses miracles et ils sont ses auditeurs préférés. De même qu'il a dit aux apôtres : « Quiconque vous écoute m'écoute; quiconque vous méprise me méprise » (Luc, 10, 16), il déclare équivalemment dans son dis-

---

2. Bossuet, *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église*, Éd. Lebarq, Urbain et Levesque, p. 120.

cours sur le jugement dernier : « Quiconque secourt les pauvres me secourt et se sauve; quiconque néglige les pauvres me néglige et se damne » (Matth., 25, 33-46).

En laissant tous ses biens, le disciple se range à la suite de Jésus parmi les pauvres, dans une « pauvreté réelle », c'est-à-dire dans une « pauvreté vrayement pauvre », « une pauvreté loüée, caressée, estimée, secourue et assistée, elle tient de la richesse, elle n'est pour le moins pas du tout pauvre (pas entièrement pauvre); mais une pauvreté mesprisée, rejetée, reprochée et abandonnée, elle est vrayement pauvre[3] ». S'il sait vivre dans l'abondance et vivre dans la détresse, comme le veut la Providence qui le nourrit, le disciple de Jésus n'oublie jamais les pauvres : il tend à limiter ses besoins personnels pour partager plus largement avec les pauvres les biens qu'on lui donne. Charles de Foucauld, dans son monastère, souffre quand Léon XIII permet aux Trappistes l'usage du beurre et de l'huile. Il confie à sa cousine, Mme de Bondy :

> Il faut que je vous dise une chose qui me fait de la peine : un Bref du Saint-Père approuvant la réunion de nos congrégations en un Ordre... contenait un petit article... ainsi conçu : « Le beurre et l'huile sont autorisés comme assaisonnement »; de sorte que maintenant, depuis quelques semaines, nous n'avons plus notre chère cuisine au sel et à l'eau, on nous met je ne sais quoi de gras dans notre nourriture... Vous comprenez que je le regrette... Un peu moins de mortification, c'est un peu moins donné au bon Dieu : *un peu plus de dépense, c'est un peu moins donné aux pauvres.*

---

3. Je n'ose pas citer la suite du texte de saint François de Sales (*Œuvres complètes*, éd. d'Annecy, introd., III, p. 193) :

« Or telle est pour l'ordinaire la pauvreté des séculiers, car parce qu'ils ne sont pas pauvres par leur élection, mais par nécessité, on n'en tient pas grand compte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que celle-cy d'ailleurs ait une excellence fort grande et trop plus recommandable à rayson du vœu et de l'intention pour laquelle elle a été choisie. » Saint François est indulgent, il ne veut pas blâmer les religieux. Mais comment accepter que la pauvreté évangélique ne soit pas, comme celle de Jésus, une pauvreté *réelle, vraiment pauvre* ?

C'est une même intelligence de la pauvreté évangélique qui faisait écrire au P. Chevrier :

> *Le vrai pauvre de Jésus-Christ va toujours en retranchant, en diminuant...* Celui qui a l'esprit de pauvreté se dit à lui-même : j'ai bien encore plus qu'il ne faut, il y a tant de pauvres qui n'ont pas tant que moi, qui souffrent et qui manquent du nécessaire.

Le disciple du Christ en vient ainsi à considérer comme une vocation privilégiée d'être appelé à soigner les pauvres, à évangéliser les pauvres. S'il doit s'occuper de gens aisés ou de riches, il n'oublie pas les pauvres, il ne cache pas son amour pour eux, il cherche à le communiquer, persuadé qu'un chrétien ne connaît pas le Christ ou le trahit, s'il est indifférent aux pauvres.

Cet amour évangélique des pauvres n'est pas seulement compassion pour les plus malheureux. Il est aussi vénération du Christ qui s'est mystérieusement identifié au pauvre. C'est une image vivante de Jésus que respectaient dans *Nosseigneurs les pauvres* les chrétiens du Moyen-Age, un saint Louis, une sainte Élisabeth de Hongrie.

Les pauvres sont aussi les hommes les mieux disposés au Royaume de Dieu. C'est parmi eux que Jésus a choisi ses disciples et, dans sa première Béatitude, il pense d'abord aux pauvres gens qu'il a devant lui, pêcheurs du lac, humbles paysans de Galilée, et à ceux qui à travers la planète et l'histoire leur ressemblent : « Vous avez de la chance, vous les pauvres, vous dont le cœur est ouvert à l'espérance du Royaume, vous qui acceptez d'avoir besoin des autres et de rendre service : le Royaume des Cieux est à vous. » En Grèce, à Rome, dans les Gaules, dans l'Inde du XVI[e] siècle comme dans les zones païennes de France, ce sont les pauvres qui les premiers entendent l'Évangile; ils ont constitué la masse des premières communautés et quand ils ne sont plus chez eux dans une église, dans une paroisse, dans un couvent, on peut dire que le Christ lui-même n'y est plus chez lui.

Un religieux qui n'est pas l'ami des pauvres ne pèche pas con-

tre son vœu de pauvreté, mais il n'en comprend pas toute la signification; il suit mal le Christ pauvre.

DE LA MISÈRE A LA PAUVRETÉ

Voulant caractériser la pauvreté et en exprimer la signification, il nous a semblé que l'Évangile la présente :

— comme une abdication de toute fortune personnelle pour suivre l'appel et l'exemple du Sauveur, pour se consacrer totalement avec lui à l'instauration du Royaume;

— comme un dépouillement et un abandon à la Providence qui manifestent le Royaume : car le pauvre professe sa foi en la valeur transcendante du Royaume, en la souveraineté absolue et paternelle de Dieu;

— comme une reconnaissance respectueuse et compatissante de l'éminente dignité des pauvres dans le Royaume de Dieu.

Si imparfaite que soit cette analyse, elle nous indique comment les difficultés économiques présentes pourraient nous détourner de notre idéal évangélique et comment elles doivent nous en rapprocher.

Puisque la pauvreté nous dépouille pour nous consacrer à l'instauration du Royaume de Dieu, nous nous écarterions de la pauvreté si, pour surmonter les difficultés économiques présentes, nous délaissions les tâches apostoliques (prédication, administration des sacrements, soin des pauvres, etc.) pour des travaux lucratifs. Que pour être entendu d'un milieu qui, sans cela, resterait fermé à l'Évangile, un apôtre gagne sa vie dans un atelier ou une usine ou dans une ferme, son travail est une forme d'apostolat : il n'y cherche pas la solution d'un embarras financier, mais une voie d'évangélisation. Mais le cas, semblable en apparence, serait tout autre si, pour assurer sa vie matérielle, l'apôtre négligeait un service apostolique qui s'impose à lui.

Parfois, d'ailleurs, le religieux n'a pas à choisir entre l'accomplissement de sa mission et un travail rémunéré. Qu'il se réjouisse alors de pouvoir imiter saint Paul, en servant l'Église, sans être à charge à personne. S'il abandonne à la communauté et aux

indigents tout le revenu de son travail, il sera bien le pauvre du Christ que nourrit le Père céleste et le témoignage de sa pauvreté évangélique sera sans doute mieux compris des hommes qui peinent pour gagner leur pain.

Les difficultés économiques présentes nous écarteraient aussi de notre idéal de pauvreté, si nous en venions à choisir nos occupations apostoliques selon les rétributions qu'elles assurent ou selon les aumônes qu'elles promettent. Nous irions aux riches en délaissant les pauvres. Nous délaisserions les préférés du Christ dont la pauvreté évangélique veut nous rapprocher; nous rechercherions la sécurité des richesses à laquelle nous renonçons par notre profession de pauvreté qui est profession de confiance en Dieu.

Les difficultés économiques nous détourneraient encore de notre idéal de pauvreté si elles paralysaient les saintes audaces apostoliques, au nom d'une prudence qui refuse de compter sur Dieu : « C'est vrai, cette œuvre s'imposerait; mais où trouver l'argent nécessaire? » Qu'auraient fait nos saints fondateurs, s'ils avaient accepté cette sagesse païenne? Certes, il ne suffit pas qu'un rêve soit généreux pour qu'on puisse chercher follement à le réaliser, en attendant un miracle; mais quand il apparaît que Dieu veut une œuvre, ce serait manquer à l'esprit évangélique de pauvreté que de renoncer à l'entreprendre, faute d'argent.

On s'accorde à reconnaître que la politique d'un pays souffre toujours quand elle est totalement soumise aux exigences d'un ministre des finances. Le dommage est-il moindre pour le Royaume de Dieu quand une communauté religieuse subit la dictature d'un économe, avant tout préoccupé, selon certains devoirs de sa charge, de trouver des ressources et, plus encore, de limiter les dépenses?

Bref, les difficultés économiques nous détourneraient de notre idéal de pauvreté si elles nous rendaient pusillanimes et intéressés dans notre apostolat.

Mais les difficultés économiques peuvent et doivent nous rapprocher de cet idéal de pauvreté et favoriser ainsi un magnifique renouveau de vie religieuse.

Ne peut-il pas être bienfaisant que certaines communautés religieuses perdent un peu de cette sécurité bourgeoise qu'elles

offraient à leurs membres et que pouvaient leur envier bien des gens du monde? Serait-elle vraiment pauvre, une communauté qui compterait seulement sur la Providence pour protéger ses propriétés et ses capitaux?

Si la diminution de nos ressources nous oblige à restreindre certaines dépenses personnelles, à ne pas nous soigner, quand nous sommes malades, comme des riches, à nous vêtir plus pauvrement, si elle nous prive de certains services, ne serons-nous pas plus proches du Christ?

La richesse, souvent plus apparente que réelle, de certaines communautés a fait croire aux gens du monde que les religieux sont riches, qu'ils font un vœu de pauvreté qui les établit dans une certaine dépendance mortifiante et aussi dans une confortable aisance bourgeoise. Cette réputation, plus ou moins justifiée ou plus ou moins injuste, a parfois écarté de nous les pauvres : plus souvent elle a voilé de magnifiques témoignages de pauvreté évangélique. Bienheureuses donc les difficultés économiques actuelles, si elles tuent la légende de nos fabuleuses richesses, si elles nous ramènent, au besoin, parmi les pauvres, avec le Christ, à notre place, dans une vie de joyeuse confiance filiale !

Lyon-Fourvière.

Henri Mogenet, S. J.

VALEUR APOSTOLIQUE DE LA VIE CONTEMPLATIVE

La vie contemplative est par nature une vie cachée.

Pour cette raison, et parce que, bien souvent, les contemplatifs se tiennent matériellement éloignés du monde, nous dirons que cet éloignement a pour but de leur assurer une « présence » plus réelle à Dieu et à leurs frères.

Dans leur solitude, ils ne leur sont pas seulement présents, ils entendent travailler à les élever, à les faire monter vers Dieu.

C'est ce que nous voudrions rappeler tout d'abord.

Mais avec quelle arme le contemplatif devra-t-il combattre et remporter cette victoire ? Il n'en a qu'une : la prière, l'oraison, qui résume toute sa vie.

La montrer faite toute entière de foi et d'amour, de pureté, de confiance et d'humilité, fera mieux comprendre le secret de sa fécondité apostolique, dont l'Église témoigne, et dont la Très Sainte Vierge, reine tout ensemble des apôtres et des contemplatifs, demeure le parfait et vivant modèle.

LE CONTEMPLATIF EST PRÉSENT AU MONDE ET A DIEU

On reproche souvent à la vie contemplative d'entraîner un éloignement du monde, non seulement matériel, mais plus encore spirituel.

Qu'il y ait opposition entre le monde du péché, que le contemplatif a quitté, et celui de la grâce où il entend vivre, la chose est certaine.

Mais l'opposition entre ceux qui vivent dans l'amitié de Dieu et ceux qui en sont séparés ne signifie pas rupture entre eux, bien au contraire.

Il est vrai, sous peine d'être les plus inutiles des hommes, que les contemplatifs doivent être étroitement unis à Dieu; mais, comme tout cœur humain, et bien plus profondément sans doute, leur cœur n'ignore pas la faiblesse, la misère et le péché. Il n'ignore pas davantage les redoutables compromis entre la lumière et l'ombre, l'égoïsme et l'amour : bref, cette dualité qui faisait gémir saint Paul : « Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux... charnel, je suis vendu au péché [1]. »

Le contemplatif sait d'expérience que l'âme de grâce est aussi l'âme de péché, qu'elle adhère à l'une et l'autre communion, tant par les cruelles affinités qu'elle ne cesse d'entretenir avec le monde de ténèbres que par les intimes relations qu'elle nourrit avec le monde de lumière.

Il est comme nous, planté au plus profond de la terre. Mais, en même temps, et là est le secret de son action fraternelle et féconde, il s'enracine plus avant que nous dans les cieux.

Dès lors, la grande solidarité d'humaine faiblesse qui nous unit tous, non seulement le fait communier à la misère du monde, en l'identifiant comme homme et comme pécheur à l'ensemble et à chacun des pécheurs ses frères, mais lui fait en même temps trouver le moyen d'y porter efficacement remède, par sa présence et son union à Dieu, son intimité avec Lui. L'âme du contemplatif devient le lieu de rencontre entre le mond et Dieu. Qu'il prie ou chante l'office, sa louange porte la voix du peuple; qu'il souffre ou se sacrifie : ce sont les prémices de l'humanité tout entière. Elle est présente en tous ses actes comme en tous ses anéantissements, avec toutes ses souffrances, ses obscurités, son laborieux « devenir » qui prend tout son sens quand il est tendu vers Dieu, pour en recevoir accomplissement.

Mais également, dans son âme, où habite sans cesse la divine présence, la Vie vient s'enfouir, se cacher, tel le germe en un sein fécond, pour y grandir, et aussi pour se communiquer.

Ailleurs, d'autres pourront bien cueillir les fruits de lumière, boire le vin répandu... Le rôle du contemplatif est d'être le rendez-vous et le lieu de rencontre de l'humanité avec son Dieu. En lui le Christ touche encore la misère des foules, redit son *Misereor*, prie et sauve comme aux jours de sa vie terrestre.

---

1. Rom., 7, 19.

LE CONTEMPLATIF ÉLÈVE LE MONDE VERS DIEU

Ce ne serait pas assez pour lui d'être le lieu de rencontre entre le monde et Dieu, il aspire à davantage encore : faire monter ce monde vers Dieu.

Il sait que le péché est ici-bas le grand motif de captivité et de division, et que l'humanité, soit au niveau de la technique, soit dans l'ordre intellectuel, aspire à une libération, dont elle ignore ou refuse le secret. Mais le contemplatif, qui vit, lui, de la vie de l'esprit et s'est peu à peu affranchi de tout ce qui passe et meurt, connaît cette libération, il en goûte les fruits. Il ne voudrait pas répondre à l'appel angoissé de ce monde par une promesse seulement, un « demain » qui endort et déçoit, mais par une réalité dès « maintenant » possédée.

C'est « maintenant » qu'il entend travailler à la libération de l'humanité, et par là à son unité, en lui communiquant le Christ qui vit en lui en plénitude.

Cette plénitude, voilà en effet ce que l'on attend de lui, et ce qu'exige sa mission, sous peine de trahir. Et cela laisse entendre que le contemplatif ne saurait en aucune manière choisir la clôture pour déserter le combat de la vie. Tout au contraire; et il ne sera digne de son titre, il ne répondra à l'attente de ses frères que si, à l'avant-garde, il mène courageusement le combat pour leur liberté.

Sans doute, il se rencontre aussi bien dans le monde que dans le cloître des âmes vivant de la plénitude de Dieu. L'état de vie est secondaire, quand le but est atteint, qui seul importe. Mais, précisément, la vie contemplative, par l'isolement et la solitude où elle place le contemplatif, par les combats qu'elle lui demande de soutenir dans une existence toute suspendue à Dieu, et qui élimine tout moyen humain de « servir », cette vie lui permet re remplir sa mission et de travailler très efficacement à cet apostolat par excellence : Faire monter le monde vers Dieu.

En effet, si le devoir de tout homme est de travailler à l'édification de la cité terrestre, le chrétien a, de plus, le souci de la cité de Dieu dont tout homme est appelé à devenir une pierre vivante. Or, cette cité ne se constitue ni en dehors ni à côté de Dieu, mais dans sa lumière et dans son amour. Il faut donc des ouvriers dont le rôle soit uniquement d'orienter la cité des hommes vers son but dernier : l'union à Dieu. Et cela, en façonnant jour après jour son matériau d'immortalité : la sainteté dans l'amour et la foi.

Ainsi se trouvera réalisée dès aujourd'hui cette cohésion de l'universel que le monde cherche en aveugle, sans se rendre compte que déjà, par une brèche invisible, constamment et toujours de nouveau ouverte, l'humanité s'achemine vers sa fin, dans un seul mouvement ascensionnel, parti du plus profond et du plus caché, du meilleur d'elle-même.

A ce travail, éminemment apostolique, but ultime de son action auprès de ses frères, le contemplatif, cet homme de l'unité, se consacre tout entier par un moyen particulièrement adapté : l'oraison.

En même temps qu'elle est son acte d'adoration et d'amour, son *opus Dei*, l'oraison est la grande arme du contemplatif pour toucher le cœur de Dieu et lui gagner ses frères.

Nous ne comprendrons la raison de son efficacité, sa valeur et sa puissance apostoliques, que si nous prenons conscience de ce qui la constitue. Les lignes qui suivent nous montreront qu'elle est faite de foi et d'amour, de pureté de conscience, de confiance et d'humilité. Alors il apparaîtra qu'elle est communion réelle au mystère de Dieu et à notre drame humain, véritablement capable par là d'imprégner ce monde de vie divine.

L'ORAISON, ARME APOSTOLIQUE DU CONTEMPLATIF, EST FAITE :

1° *De foi.*

C'est à chaque page que le Nouveau comme l'Ancien Testament attestent que la foi, non seulement nous fait accéder au mystère de Dieu, mais comporte une valeur de salut. Salut individuel : « Va, ta foi t'a sauvée[2] », dit le Christ à Madeleine; salut collectif : la foi de Noé préserve l'humanité de périr tout entière; la foi d'Abraham permet qu'entre elle et Dieu l'Alliance soit conclue.

Le Christ nous affirme, que « si nous croyons en lui, nous ferons les mêmes œuvres que lui, et de plus grandes encore... car tout ce que nous demanderons en son nom nous sera accordé[3] ». Faudrait-il conclure que nous tous qui faisons profession de foi, sans que nos

2. Lc., 7, 50.
3. Jn., 14, 12.

œuvres soient éclatantes, ayons été trompés ? Puissions-nous dire plutôt, avec l'homme de l'Évangile : « Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi [4]. »

La foi, en effet, n'est pas représentation imaginative ou intellectuelle, idée si haute soit-elle, d'un monde invisible. La foi, c'est la vérité baignant nos âmes, ouvrant nos intelligences et nos cœurs à sa lumière toute spirituelle.

Mais si la lumière luit dans les ténèbres, qui se soucie aujourd'hui de la beauté, de la sainteté, de l'absolu de Dieu ? Dès lors, comment le cœur des hommes s'enflammerait-il de ce qu'ils ne connaissent pas ? Et comment ces hommes pourraient-ils convaincre leurs frères de ce qu'ils ignorent ?... Jadis le prophète se plaignait qu'il n'y eût plus de connaissance... Après dix-neuf cents ans de prédication chrétienne, la majorité des hommes croit n'avoir plus de loisir à lui consacrer. Or, « la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ [5] ».

C'est ici que la foi du contemplatif, en répondant à un besoin de l'humanité, nous paraît être pour elle un instrument de salut. Elle ne cherche pas, certes, à percer les ténèbres (« nous ne voyons ici-bas que dans un miroir »), mais cependant, dans l'obscurité, à voir Dieu « tel qu'il est [6] ». Car Dieu se laisse connaître (depuis le commencement du monde, il n'a fait que se révéler), et connaître, non pas d'une connaissance limitée à nos seules facultés intellectuelles, mais par une pénétration profonde, intime, de tout l'homme, dépouillé des vaines théories de son esprit, des impuretés de son cœur, présent à son Dieu.

C'est ainsi que le contemplatif s'offre à lui, comme une pierre nue, balayée par l'ascèse et la grâce divine. Mais à la foi vive en l'Amour répondent ses dons, et le jour vient où l'âme est désaltérée d'eau vive, « épousée dans la foi [7] », par son Dieu.

Pouvons-nous douter qu'il y ait alors une connaissance qui l'emporte infiniment sur les définitions que nous pouvons formuler; connaissance qui vient du dedans, et ouvre notre esprit au sens des vérités éternelles; connaissance enfin qui participe de cette fécondité de la foi qui fit d'Abraham le Père des croyants...

Dans le roc frappé par Moïse, saint Paul voit la figure du Christ et sa grâce s'écoulant. Il semble bien qu'à l'appel fervent des contem-

4. Mc., 9, 24.
5. Jn., 17, 7.
6. Jn., 3, 2.
7. Os., 2, 20.

platifs, du roc compact et ténébreux de la foi, l'eau de la connaissance intérieure vienne encore abreuver notre terre. Mais, parce que, nous l'avons dit, cette foi engage inséparablement le cœur et l'esprit, il nous faut lier l'amour à la foi.

2° *D'amour.*

« Si vous demeurez en moi... demandez ce que vous voudrez et vous l'obtiendrez [8]. » Ici encore, à la prière, si elle est aimante, le secours est assuré. Or, on parle beaucoup d'amour (plus que de foi, qui effraie un peu), mais combien demeurent dans l'amour, vivent l'amour de Dieu, qui seul est, et seul fructifie ? Cependant, « quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien [9] ».

Bien souvent nous sommes tentés de prendre pour de l'amour ce qui n'est que besoin naturel de dévouement, ou sentiment passionné. L'amour véritable, l'amour de Dieu est *acte spirituel*, rarement senti, toujours volontaire (au sens thomiste du mot). A son dernier terme, il est une réalité si pleine qu'il coïncide avec l'éternité, égal dans la foi, à celui que nous vivrons au ciel : pure référence à Dieu, vie de Dieu qui se dit à Lui-même son propre amour : « Demeurez dans *mon* amour [10] », insistait le Christ Jésus.

Nous comprenons déjà qu'il n'est pas lié à l'œuvre de nos mains ou de notre intelligence, bien qu'il puisse s'y incarner, mais que, tout au contraire, plus notre âme sera libre de ce qui lui est danger d'éparpillement, et recueillie sur son objet, plus elle sera capable, de *demeurer* activement en cet état, et ne sera-ce pas alors la suprême activité, l'acte parfait, parce que divin ?

Ceux qui l'ont pressenti voudront-ils mettre moins que cet amour au service des âmes, moins que cet unique nécessaire, dont le Christ a dit à Marie qu'il ne lui serait jamais ôté ?

Dans un monde où il est bafoué, défiguré sous son propre nom, nous ne pouvons comprendre la valeur réparatrice d'un tel amour, pas plus que sa valeur créatrice, car l'amour est principe de vie. Plus il est spirituel, plus intense est la vie communiquée; or, ici, il s'agit de l'amour à sa source génératrice, toujours en acte et toujours en don.

---

8. Jn., 15, 7.
9. 1 Cor., 13, 3.
10. Jn., 15, 9.

C'est cette « perle d'un grand prix » que les contemplatifs vont chercher dans les déserts et dans les cloîtres. Ils entendent, en aimant davantage, être plus encore apôtres. Mais cette œuvre en eux, et de là en nous, ce n'est pas un langage éthéré, chargé de mystiques effluves, qui nous le décrira. Il nous faut plutôt dire avec le Cantique : « L'amour est dur comme l'enfer... une flamme de Iahveh [11]. » Pour passer, il lui faut tout broyer et purifier, transformer en lui-même. Et c'est parce qu'il se prête à cette purification, que le contemplatif donne l'amour au monde.

3° *De pureté de conscience.*

Quand saint Jean de la Croix dit à ses moniales : « Dieu requiert plus de vous le moindre degré de pureté de conscience, que toutes les œuvres que vous pourriez faire »; quand une âme aspire à offrir à Dieu « un cœur saint, pur de toute souillure actuelle de péché [12] », ces considérations semblent bien éloignées de notre conception moderne de sanctification par l'action, et, partant, de notre foi en de possibles fruits apostoliques. Mais oubliera-t-on à quel prix nos saints ont acquis l'amitié de Dieu, et avec elle l'audience et les grâces dont nous bénéficions ? Oubliera-t-on que ce n'est ni la contemplation ni l'action en soi qui nous sanctifient, mais la grâce de Dieu venant en aide à nos pauvres efforts ? Ceux-ci ne seront-ils que des forces généreusement gaspillées, ou bien par eux, sera-ce de l'amour-propre qui nous quittera, de la volonté qui se soumettra à Dieu ? Oubliera-t-on que ce ne sont pas les hommes qui éclaireront notre esprit, purifieront notre cœur, mais l'amitié de Dieu ?

« Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis [13] », disait Jésus à ses disciples. Or, il leur dit ces choses *après* qu'ayant renoncé à tout ils l'eurent suivi.

Pour celui qui veut être l'ami de Dieu et de là son apôtre, il y a, n'en doutons pas, un grand dépouillement à réaliser; une dure montée à faire. Réalistes, les contemplatifs les entreprennent dès le commencement. Aussi bien, avec saint Paul, la Règle du Carmel ne leurre pas ceux qui font profession de la suivre : « Revêtez-vous, dit-elle, de l'armure de Dieu, prenez le casque du salut, le bouclier de la foi, le glaive de la parole de Dieu. »

---

11. Cant., 8, 6.
12. Livre de l'institution des premiers moines.
13. Jn., 15, 15.

Et cependant, s'il y a dans ces mots l'annonce d'un combat, celui-ci nous apparaît plutôt comme un tournoi, où le chevalier lutte moins *contre* quelqu'un que *pour* quelqu'un qu'il aime et dont il veut gagner l'amour. C'est en effet, si l'on ose dire, au couleurs de Dieu, avec ses armes, qu'il s'engage; et ces armes, il accepte joyeusement qu'elles se tournent contre lui-même pour en chasser tout ce qui met obstacle à l'amour et l'empêche de se communiquer. L'ascèse n'est pas une fin en soi et sainte Thérèse d'Avila disait à ses filles : « Le jour où vos prières, vos disciplines, vos jeûnes ne tendraient pas à la fin dont je viens de parler (le salut de l'Église et des âmes), sachez que vous n'atteignez pas le but pour lequel le Seigneur vous a réunies ici [14]. »

Pour gagner l'amour, le contemplatif va au-devant du combat, et, pour le lui donner, Dieu le broie. Aussi, quand il dit avec le Psalmiste : « Je garderai ma force pour toi [15] », il n'entend pas la ménager, mais la consacrer toute à perdre ce qui n'est pas Dieu, et à sauver par là tout ce que Dieu aime : sa propre âme, et celle de beaucoup d'entre ses frères : Témoignage de foi ardente en la Miséricorde, que seul peut donner celui qui, dépouillé de tout, ne s'appuie plus que sur elle.

4° De confiance.

Il est en effet un hommage dont Dieu est infiniment digne, qu'il mérite infiniment et qui doit lui être rendu : celui d'un abandon total à sa Miséricorde, traduit non seulement par des mots et d'authentiques intentions, mais par le choix d'une vie qui n'a positivement à offrir que sa confiance en la bienveillance de Dieu exercée gratuitement. Témoignage d'une foi qui ose croire que Dieu nous aime assez pour aimer notre amour, et que cette mutuelle complaisance engendre de réciproques générosités. Qui ne sait l'autorité de l'amour, la douce violence qu'il nous fait de consentir à ses demandes, le désintéressement personnel qu'il nous apporte ? (Car, n'est-ce pas assez pour soi que d'aimer ?) Dieu a soif de ce désintéressement et de cet amour assez pur pour que, quelles que soient les apparences, il n'ait nul besoin de preuves, mais sache qu'il en va toujours du bien de tous, et qu'il est exaucé.

En renonçant à toute œuvre, en jouant sur la foi en un amour qui

14. *Chemin de la Perfection*, chap. III.
15. Ps. 58.

ne se nourrit que de lui-même, le contemplatif rend à Dieu cet hommage qui lui est dû. Il ne se libère pas de devoirs plus lourds, croyons-le bien. Il est plus facile de peiner et mourir à la tâche que de vivre jusqu'au bout cette folie : se croire tant aimé, et aimer si divinement que l'amour, se contentant de lui-même, s'épanouisse en libéralités infinies.

Nous ne saurons qu'au ciel la soif qu'a Dieu de se communiquer, de trouver des âmes qui dès ici-bas ne veulent que le recevoir. Or recevoir plus encore que donner, c'est là toute la soif du contemplatif, en ce sens qu'il appartient trop à Dieu pour lui disputer quelque chose. Enfant de la Très Sainte Vierge, celle-ci lui dévoile le secret de l'amabilité infinie que son cœur exerçait sur le cœur de Dieu : il n'était que le temple du « trop grand amour ». Car Dieu s'éprend d'autant plus qu'Il donne, et trouve dans une âme la trace de son amour vivant, la prière toujours renouvelée : *fiat*... Faites, Seigneur !

Ce mot porte un accent de passivité qui déplaît à nos mentalités modernes. Pourtant, que celui qui le prononce ne se prépare pas au farniente, mais à aimer et à souffrir. Car Dieu est un Dieu vivant, et là où il passe il *fait*, c'est-à-dire il crée, il guérit, il ressuscite.

Il y a plus que de l'enthousiasme, il y a un appel pressant, une douce autorité dans ce mot que la Très Sainte Vierge nous a laissé en testament : *fiat*, faites, Seigneur... Et c'est le mot apostolique, qui dépasse toutes les œuvres, car il ébranle, il met en jeu, en s'ouvrant à leur mesure, toutes les puissances et toutes les miséricordes de Dieu.

Mais, pour le dire en vérité, il faut croire et aimer infiniment, ou, encore, éperdument désirer croire et aimer. Alors, comme le *fiat* de la Très Sainte Vierge, le nôtre peut « obtenir autant qu'il espère ». Ce n'est pas hardiesse ni familiarité, mais plutôt, ce qui ne s'apprend pas en un jour, mais s'élabore lentement dans l'âme de l'orant : l'humilité, le sentiment vécu du rien devant Celui qui peut tout et veut nous combler parce qu'il nous aime.

5° *D'humilité.*

L'humilité, c'est en elle que, en dernier lieu, nous verrons l'instrument apostolique du contemplatif.

Quand celui-ci se sent si loin de la perfection désirée, n'est-il pas tenté parfois de se demander ce que vaut sa vie, émiettée en « petits » sacrifices, en luttes sans grandeur ?

Il est vrai que les cloîtres ne sont pas peuplés d'âmes parvenues toutes aux plus hauts degrés de la charité, mais il est vrai aussi qu'ils comptent tous des âmes qui, tendant vers elle dans une générosité

souvent héroïque, selon leur faible mesure, sont par là puissantes sur le cœur de Dieu. L'âme qui ne peut prétendre aux faveurs de l'épouse peut encore prétendre à l'audience toujours assurée à l'enfant, simple et petit. Si elle ne se lasse, ni ne se décourage dans son effort, si elle accepte d'être pauvre et sans mérites, elle donne à Dieu ce qui lui est le plus cher, nous l'avons vu, un cœur à emplir, une soif à étancher. « La sainteté, disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, est une disposition qui nous rend humbles et petits entre les mains de Dieu, conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père. » S'il en est ainsi de la sainteté, n'en est-il pas de même de l'amour ?

Dieu aime les pauvres; il l'a montré sur les routes de Galilée, et il les rencontre en ces âmes qui n'ont pour toute richesse que la grâce qu'il daignera leur accorder. Sans doute la pauvreté et l'humilité ne sont pas l'apanage du seul contemplatif. Ce sont pourtant des vertus bien ignorées du monde actuel. N'est pas humble qui croit l'être, mais qui agit et se laisse modeler en ce sens. Or la vie contemplative en offre par elle-même les moyens. Qui dira ce que l'exercice assidu de l'oraison, pendant lequel l'âme, devant la pureté de Dieu, acquiert la connaissance de son néant et de sa faiblesse radicale; qui dira ce que cet exercice imprime d'humilité en l'âme ? Il y aura plus encore, si Dieu veut bien soulever pour elle le voile qui lui cache l'horreur du péché. Un saint qui avait demandé la grâce de le contempler crut en mourir, tant sa vue est insoutenable.

Et c'est alors, semble-t-il, de ces profondeurs d'humilité où elle est parvenue, que l'âme exerce sur Dieu le plus puissant attrait : quand, sans commettre elle-même le péché, elle s'en reconnaît si profondément solidaire, qu'elle n'est plus qu'une offrande, un abîme ouvert à la miséricorde de Dieu. Il y a là un grand mystère qui confine à celui du Christ nous sauvant par son innocence, la douceur et l'humilité de son cœur. Ainsi peut-être s'achève chez ceux qui se consacrent dans le silence et la solitude au salut de leurs frères, sinon dans leur corps, du moins dans leur âme, « ce qui manque encore à la Passion du Christ[16] ».

---

16. Col., I, 24.

FÉCONDITÉ DE LA VIE CONTEMPLATIVE

Pati divina : pâtir les choses divines. C'est bien là l'accent le plus caractéristique, le plus apostolique aussi de la vie contemplative. Les pâtir, car leur feu est un feu qui « réduit et séduit [17] » tout à la fois; et les pâtir divinement, car le drame humain devenu celui du Christ est bien chose divine. Drame sans cesse proposé à l'adoration et à la compassion du contemplatif. « Que le Christ crucifié vous suffise », disait saint Jean de la Croix. Si on ne dénie pas à l'hostie la plus grande activité sous l'apparence du plus profond anéantissement, qui doutera que la vie cachée et anéantie du contemplatif soit éminemment féconde ?

« Quand on peut aimer et souffrir, on peut le plus qu'on puisse sur la terre », disait Charles de Foucauld. Que de raisons de souffrir et d'aimer le contemplatif ne puise-t-il pas dans l'intimité de Dieu ! N'est-ce pas là que lui est révélé le secret de tout ce qui l'afflige et l'offense, lui, l'Amour ? Et quel déchirement intime de devoir lui présenter ce troupeau ingrat et rebelle !... Cependant : « J'ai cherché quelqu'un qui fît une clôture... et je ne l'ai pas trouvé [18] », disait Iahveh à son serviteur Ezéchiel. Cette clôture, ce filtre qui arrête la justice et attire la miséricorde, ce sont ces hommes qui, tel Moïse, étendent leurs bras au-dessus de la foule en détresse. Nous l'avons dit, le contemplatif est tout entier engagé dans un drame qui n'est pas le sien, un drame aux dimensions de l'humanité et des désirs de Dieu sur elle. Etabli entre le peuple et Dieu, dans son Église, pour mener ce combat de géant, il ne connaît que deux adversaires : Dieu et Satan. Et toute la paix, et tout l'avenir du monde, reposent sans doute actuellement entre les mains de quelques-uns de ces hommes qui combattent avec les armes que le Christ a choisies parce que sans doute les seules efficaces : l'abnégation et l'immolation volontaires.

Nous comprendrons mieux peut-être combien ces âmes, engagées à ce point dans notre drame à tous, sont proches de chacun de nous, de toutes nos détresses, de tous nos besoins, « maternelles » pour tout dire. On s'imagine souvent que le cloître stérilise, dessèche les cœurs. Si l'on savait combien, au contraire, épurées, fortifiées surnaturellement, les tendresses peuvent et doivent y gagner en délica-

---

17. Jér., 20, 7.
18. Ez., 22, 30.

tesse et profondeur ! Ne sont-elles pas abritées dans le cœur de Celui qui s'est dit plus tendre qu'une mère ? Là, pas de clôture ni de barrières, mais l'espace infini où elles peuvent glaner tous ceux qui pleurent et les porter au Maître qui guérit. Leur attention à nos appels, leur dévouement nous est plus assuré que celui de tel ami, car ceux-là savent aimer qui savent ce que c'est que l'amour.

Ils nous aiment, virilement sans doute et pour notre bonheur éternel, mais ils savent aussi partager ce qui fait notre joie et notre peine ici-bas. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est-elle pas célèbre par ses miracles parfois très humbles, dans l'ordre du pain quotidien ? Ils nous aiment surnaturellement et ne jugent pas nos fautes. Ils savent plutôt ce qui est à la base de toutes les détresses de notre humanité, et le cloître est le grand, le vrai service social, le seul efficace peut-être.

« J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair [19]. » Cette volonté de Dieu semble se réaliser en ces âmes peu à peu pétries des nôtres. Un livre récent [20] nous dit combien était déchiré le cœur d'un jeune novice au seul écho lui « apportant des voix d'enfants ». Déchiré, oui, mais élargi, capable d'adopter, en les portant en lui et en souffrant un mystérieux enfantement, les innombrables enfants de Dieu. Laissons l'Écriture nous parler en son langage réaliste. Le merveilleux étonnement qui devait saisir Jérusalem la stérile, ne sera-t-il pas celui de ces âmes qui, épouses et mères tout à la fois, lui engendrent ses enfants ?

> Tu disais en ton cœur : qui m'a enfanté ceux-ci ?
> J'étais privée d'enfants, stérile, bannie et répudiée
> Et ceux-ci, qui me les a élevés ? [21]
> Pousse des cris de joie, stérile, toi qui n'enfantais pas
> ... car les fils de la délaissée seront plus nombreux
> Que les fils de celle qui avait un époux, dit Iahveh [22].

TÉMOIGNAGES

Dé tout temps, l'Église s'est glorifiée de ses enfants séparés du monde, livrée au seul soin de contempler et d'aimer. Elle les a en-

19. Ez., 36, 26.
20. *Le P. Jacques, martyr de la charité*, Desclée de Brouwer.
21. Is., 49, 21.
22. Is., 54, 1.

couragés, sans cesse, à être à son front le flambeau dont la clarté ne vacille pas, en son cœur le brasier qui ne s'éteint pas; le lien qui rattache la terre au ciel et entretient sur la terre quelque chose du ciel [23]. Tâche combien nécessaire dans un temps où le monde a perdu jusqu'au sens de Dieu [24] ». Grâce à leur témoignage, la prééminence d'un ordre spirituel, la souveraineté de Dieu sont affirmées, ainsi que sa miséricorde qui daigne faire de ses serviteurs des amis. L'essentiel, ils nous le rappellent et nous le donnent. C'est, en l'incarnant, l'image de notre vocation à tous qu'ils offrent au monde. « Enfants de lumière », ils le sont, et nous montrent le chemin qui débouche dans cette éternité, où (y pensons-nous assez ?) Dieu sera notre tout.

Si l'univers présente le spectacle d'un ordre où chaque créature accomplit, à sa place, « dans la joie », ce pour quoi elle est faite, l'homme, seul dans cet univers qu'il prétend dominer, ose considérer comme un luxe inutile ce service de louange et d'amour qui devrait être son honneur. Le contemplatif, en vivant l'antique devise : « Dieu premier servi », rétablit l'équilibre, empêche que sombrent dans le chaos l'homme et ce monde dont il ne sait pas être le roi.

Non, certes, il n'est pas indifférent que, à l'heure où tous reposent ou se livrent au plaisir, il y ait une pure louange qui s'élève vers Dieu, le glorifiant d'être ce qu'il est, et que la joie de Dieu suffise à la joie de quelques hommes. Cette joie, en définitive c'est elle qui doit épuiser toute la souffrance humaine, et sans elle le monde serait vide, un flot de misère et de boue, où Dieu lui-même ne saurait trouver d'espérance. Mais l'humanité qui fournit des âmes capables d'entrer dans la joie divine peut espérer être sauvée, car son visage, aux yeux de Dieu, en est transfiguré.

Qu'il nous suffise enfin, pour attester la valeur apostolique de ces vies cachées, de dire que leur union à la Très Sainte Vierge, la Reine des apôtres, le Refuge des pécheurs, nous en est le garant. Comme Jean qui « prit Marie chez lui », le contemplatif la reçoit, l'entoure, voit en elle sa Reine et sa Mère, le grand modèle de la vie contem-

---

23. Dans la constitution apostolique *Umbratilem* (1924), le pape Pie XI s'exprimait ainsi : « On le comprend facilement : ceux dont le zèle assidu se voue à la prière et à la pénitence, bien plus encore que les ouvriers appliqués à cultiver le champ du Seigneur, contribuent au progrès de l'Église et au salut du genre humain; car s'ils ne faisaient point descendre du ciel l'abondance des grâces divines pour arroser ce champ, les ouvriers évangéliques ne tireraient de leur travail que de bien maigres fruits. » Sous la plume du pape des Missions et de l'Action catholique, ces lignes prennent toute leur valeur.

24. Se référer à la lettre pastorale du cardinal Suhard, Carême 1948.

plative. Il la reçoit, et, avec elle, le douloureux fardeau des hommes dont elle est inséparable, qu'elle lui apprend à aimer comme elle les a aimés, dans toute la pureté de son cœur immaculé, le recueillement de son âme silencieuse, l'abnégation de sa vie cachée, la douce et humble audace de son *fiat*.

S'il était possible que l'amour de cette Mère pût rester inopérant dans le cœur ouvert de son enfant, alors, oui, on pourrait douter de la fécondité de la vie contemplative. Mais comment ne léguerait-elle pas à ceux qui parmi nous continuent sa présence maternelle et féconde, un amour semblable au sien ? Et comment dès lors ne porteraient-ils pas au monde son fruit, son unique fruit de grâce et de vérité : Le Christ Jésus, le divin Maître des moissons ?

L.-M. G.

Saint Jérôme et l'Argent

Relisons saint Jérôme. De son temps comme du nôtre, des retournements singuliers de la fortune : « Nous avons pu apprendre par les malheurs présents, disait-il, que beaucoup de riches, malgré leur soie et leurs perles, leur vaisselle d'or et d'argent, ont été pris par la pauvreté, et ont fini comme des mendiants[1]. » Les malheureux, qui disaient : « Peu importe d'où vient l'argent, pourvu que j'aie de l'argent[2] »! Au Ve siècle comme de nos jours, des catastrophes, une misère indicible, et en même temps une avidité brutale. « Le monde s'écroule, et les fronts hautains ne veulent pas s'incliner. Les richesses disparaissent, et l'avarice persiste. On se hâte d'amasser ce qui passera à d'autres. Beaucoup demandent, mais bien peu donnent. Et nous n'avons pas honte, étalant la pauvreté d'un méchant pallium, de couver des richesses à la Crésus, de conserver en nos trésors la faim et la mort de beaucoup, comme ce riche couvert de pourpre... Combien de Lazares jonchent le sol, et combien de richards dont la pourpre est protégée par des vêtements multicolores, qui n'emploient même pas à leur usage ce qu'ils thésaurisent pour ne servir à rien!...[3] Nous nous

1. In Ez., 7, 19. *P. L.*, 25, 71-72.
2. In Os., 12, 7. *P. L.*, 25, 926 C.
3. In Ez., prol. 8. *P. L.*, 25, 231.

préparons une fin terrible : ce que nous thésaurisons, c'est de la colère pour le jour de la colère[4]. »

La rhétorique endiablée de saint Jérôme rappelle peut-être un peu trop la manière d'un Léon Bloy. Mais saint Jérôme n'est pas sans excuse. Il était saturé des prophètes, qui ne lui inspiraient pas un ton modéré[5]. Ses indignations de pamphlétaire contre les clercs cossus et les moines à riche escarcelle sont sans doute grossies par sa verve de satiriste. Saint Jérôme était, pardonnons-lui, un chrétien d'avant-garde, engagé dans la lutte contre lui-même et aussi contre beaucoup d'autres. Il bouillait de voir une bonne part de l'Église s'établir dans un certain confort qui ne cadrait pas avec la croix. Le soldat de première ligne insultait les services de l'arrière.

Les prêtres chrétiens avaient été exonérés de la solidarité fiscale. Leur nombre s'étant accru, des restrictions avaient été apportées à ce privilège. Les moines non prêtres, théoriquement, ne pouvaient bénéficier des avantages pécuniaires réservés au sacerdoce, mais... dans les petits municipes, vers 370-390, le clergé pouvait faire figure de fraudeur de l'impôt. Jérôme écrivait en 398 : « Le Christ, pour nous, a supporté la croix et payé tribut, et nous en son honneur, nous ne payons pas tribut et comme des fils de rois nous sommes exempts d'impôt[6]. » Une constitution impériale du 30 juillet 370 avait interdit aux clercs tout héritage provenant d'une femme ou donation entre vifs. Et Théodose, le 21 juin 390, interdit aux diaconesses de léguer aux clercs ou aux églises des biens immobiliers[7]. « Cette loi, je ne m'en plains pas, disait Jérôme en 394, mais je regrette que

---

4. In Jerem., 7, 19, éd. Reiter, p. 101, 8.

5. Voici par exemple ce que saint Jérôme écrit en marge d'Amos, 8, 4. *P. L.*, 5, 1081 A : « Ces mauvais prêtres pensent que le gain est œuvre pie; assis dans le temple comme les changeurs, ils offrent des colombes, non pas en cages, mais dans leurs chaires, ces maîtres vendeurs des dons de l'Esprit-Saint; ils font la mesure plus ou moins grande, en sorte que les pauvres ont peu ou rien, tandis que les riches, et ceux dont ils cherchent à profiter, ont des discours infinis sur le mode oratoire; et pour de l'argent ils brisent les têtes des pauvres et les foulent aux pieds; ils ne donnent pas le froment du Seigneur qui affermit le cœur de l'homme, mais procurent aux bouches affamées seulement balayures et sale poussière; ils vendent même ce qui n'a aucune valeur, alors que le Seigneur a dit aux apôtres : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

6. In Matth., 17, 25. *P. L.*, 26, 127 B.

7. *Code théodosien*, XVI, 11, 20 et 27, éd. Mommsen-Krueger, I, 2 (1905), pp. 841 et 843, ou éd. J. Godefroy-D. Ritter, VI (1743), pp. 53 et 66.

nous ayons mérité cette loi... Elles étaient prévoyantes, les précautions de cette loi sévère, et cependant elles n'ont pu refréner l'avarice. Par des fidéicommis, on se joue des lois... Nous craignons les lois, nous bafouons l'Évangile [8]. »

L'hyperbole chez Jérôme ne doit pas faire oublier ce que sa doctrine sur la richesse a d'éternel. Les conseils de perfection de l'Évangile n'ont pas changé. Leur explication puissante et dynamique est toujours de saison, et peut toujours servir à chacun pour un examen de conscience fructueux. Commentant le passage de Matthieu où Jésus chasse les vendeurs du temple, Jérôme dit : « Il chasse tout le monde, évêques, prêtres, diacres et laïcs... Tout ce que nous avons dit des églises, que chacun le prenne pour lui-même [9]. »

Si Jérôme s'attaque vigoureusement aux richesses, c'est qu'il a été frappé par Luc, 16, 11-12 : « Si vous n'avez pas été fidèles dans l'injuste argent, qui vous confiera le bien véritable ? et si vous n'avez pas été fidèles pour un objet étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ? [10] » Versets qui s'éclairent par ce passage des Proverbes, 13, 8 : « Redemptio animae viri propriae divitiae », que saint Jérôme rappelle souvent. On ne se rachète qu'avec ce qu'on a. « L'or, l'argent, les richesses, sont chose étrangère à nous. Notre bien est spirituel [11]. » Nos bonnes œuvres (bonnes grâce à Dieu), voilà le seul trésor de nos âmes, le seul bien capable de nous valoir la vie [12]. Nous ne serions certainement pas équitables si nous donnions à Dieu l'extérieur, mais au diable l'intérieur [13].

Comme les richesses risquent de compromettre l'intégrité des vertus, le plus sûr moyen de nous racheter est de sacrifier volontairement l'argent. Volontairement : car si une nécessité extrinsèque nous en privait malgré nous, il serait à craindre que ce dépouillement forcé ne fût sans fruit de salut [14]. En somme, Jérôme ferait volontiers siennes, en les transposant dans le plan mystique chrétien, ces pa-

---

8. Ep. 52, 6, 1-2. Cf. saint Vincent de Paul, éd. Coste, X, p. 557 (en 1658) : Je dis ceci à notre confusion : les prêtres (à Metz)... baillent l'argent à l'intérêt... ils le font faire par quelque autre pour couvrir, en ce faisant, leur avarice. »

9. In Matth., 21, 12-13. *P. L.*, 26, 151 BC.

10. Cf. A. Feuillet, dans *Rech. de Science religieuse*, 34 (1947), pp. 30-54.

11. Ep. 22, 31, 1.

12. Belles illustrations de cette idée dans le *Clément d'Alexandrie* de G. Bardy (« Moralistes chrétiens »), pp. 42-43, 231, 234-235, 279.

13. Ep. 66, 12, 3.

14. In Eph., 1, 18. *P. L.*, 25, 1356 C.

roles que le Lare adresse à Querolus dans une curieuse comédie écrite au début du Ve siècle. Le Lare suggère à Querolus de se dépouiller. « Pourquoi cela ? — Pour que tu sois riche. — Comment cela ? — En perdant tes biens. — Pourquoi les perdre ? — Pour être heureux [15]. »

Vende... da pauperibus. Jérôme rappelle à ses correspondants la parole du Maître [16]. Ce que des philosophes ont fait, *a fortiori* de vrais chrétiens peuvent le faire [17]. Au reste, il y a des degrés dans le détachement : le premier est de tout donner aux pauvres. Le second, encore honorable, est de tout abandonner à sa famille [18]. Cet abandon des biens pouvait être difficile. Mélanie et Pinien, jeune couple désireux d'un divorce complet avec Mammon, en surent quelque chose. Il était bien entendu, en ces débuts du Ve siècle, que leur immense richesse devait servir à la splendeur de leur famille et aux jeux du peuple. Il fallut l'intervention de l'impératrice Serena pour que Mélanie obtînt une liquidation conforme à son idéal évangélique. Le dépouillement de Paulin de Nole, grand scandale pour le patriciat, fut bien mené et utile. Mais la richissime Oympias, à Constantinople, ne sut pas éviter de graves mécomptes. Donner, ce n'est pas gâcher ses biens à plaisir. Imitons le discernement de saint Paule dans ses largesses [19]. « Il ne faut pas donner aux repus, mais aux affamés [20]. » Finalement, nous serons les bénéficiaires : « Il n'

---

15. *Querolus*, 23, éd. L. Havet, 1880, p. 228 (Bibl. Ec. H. Et., 41).

16. Ainsi Ep. 118, 4, 3; Ep. 120, 1, 2 et 1, 12; Ep. 130, 14, 3; Ep. 145, 1; Ep. à Presidius, dans *Bull. anc. litt. archéol. chrét.*, 1913, p. 56, l. 57 (= *P. L.*, t. 30, Ep. 18).

17. Ep. 58, 2, 2; Ep. 118, 5, 1; *C. Iovin*, 2, 9; *P. L.*, 23, 298 C. Les philosophes disaient : « Tout riche est malfaiteur ou héritier d'un malfaiteur. Cf. *Tractatus*, éd. G. Morin (*Anecdota Maredsolana*, III, 2, p. 86, 17); in Abac 3, 7; *P. L.*, 25, 1316 C; Ep. 120, 1; in Jerem., 5, 27, éd. cit., p. 77, 14. La sagesse naturelle discerne dans l'argent un danger spécial pour les grands pour éviter la déchéance en perdant leurs biens, ils se laisseront corrompre facilement : in Dan., 3, 2; *P. L.*, 25, 505-506. La famille (ici Jérôme parle tro en vieux garçon) devient pour les gens mariés source de fâcheux tracas financiers : *C. Helvid.*, 20; *P. L.*, 23, 204 A.

18. Ep. 120, 1, 12. En principe, il ne faut pas barguigner; plus tôt on sera débarrassé de son fardeau, mieux ce sera : Ep. 53, 11, 2 et 3; Ep. 60, 9, Ep. 79, 3, 2; Ep. 145, 4; *Pachomiana Latina*, éd. A. Boon, p. 128, 22. Dieu préfère encore le don de soi aux aumônes les plus larges : Ep. 66, 12, Ep. 71, 4, 1; Ep. 108, 17, 2.

19. Ep. 108, 16, 1-2.

20. In Ez., 18, 5. *P. L.*, 25, 175 B. Cf. Origène, *In Matth., comment. seri* 61. *P. G.*, 13, 1697; Bardy (« Moralistes chrétiens »), pp. 198-199.

faut pas donner à n'importe quels pauvres, mais à ceux qui puissent nous recevoir dans leurs maisons et tabernacles éternels; nous leur donnons peu, mais nous recevons d'eux beaucoup. Nous leur donnons des biens qui ne sont pas à nous, et nous recevons d'eux des biens vraiment nôtres [21]. »

L'important est d'agir pour et par le Christ, non pour soi [22]. Ne quêtons pas la gloriole : « Pour donner un morceau de pain et deux piécettes, il nous faut un héraut, et quand nous allongeons la main, nous regardons de côté et d'autre. S'il n'y a aucun témoin, elle se rétracte. Mettons qu'il y en a un sur mille, qui n'agit pas ainsi [23]. » L'usage s'était introduit de lire à l'église les noms des donateurs, et Jérôme le déplorait : « Vous vous rengorgez aux applaudissements du peuple, alors que votre conscience vous tourmente... [24] Le rachat des péchés est travesti en palmarès [25]. »

Si nous pouvions nous inspirer des exemples offerts à notre admiration ! Tel cet échantillon d'intransigeance monastique : un riche priait le saint ermite palestinien Hilarion d'accepter une forte somme pour la donner aux pauvres. Le moine répond : « Mais non, tu es mieux à même que moi de distribuer tes biens, toi qui vas par les villes et connais les pauvres. Moi qui ai abandonné mes bien, pourquoi rechercherais-je des biens étrangers ? Pour beaucoup, les pauvres sont un prétexte à l'avidité; la vraie miséricorde est sans artifice. Nul ne donne mieux que celui qui ne se réserve rien [26]. »

Jérôme lui-même pouvait parler, car il agissait selon sa doctrine. Son désintéressement était au-dessus de tout soupçon : « De qui ai-je accepté de l'argent ? N'ai-je pas méprisé les cadeaux, petits et grands ? Est-ce qu'un pourboire a sonné dans ma main ? [27] » Aussi

---

21. Ep. 121, 6. Cf. Ep. 66, 7 et 8; Ep. 71, 4; Ep. 79, 4; *Anecd. Mareds.*, III, 2, pp. 256, 16; 290, 18.

22. Non *sui misericordia*, mais *Christi misericordia* (*Anecd. Mareds.*, III, 2, p. 256, 25). Refuser de donner le nécessaire aux ouvriers apostoliques et aux apôtres du Christ, c'est se condamner soi-même à la stérilité : In Tit., 3, 14; *P. L.*, 26, 599 C.

23. *C. Pelag.*, 2, 11. *P. L.*, 23, 546 C.

24. In Ez., 18, 5. *P. L.*, 25, 175 C.

25. In Jerem., 11, 16, éd. citée p. 147.

26. *Hilar.*, 18. *P. L.*, 23, 36 BC.

27. Ep. 45, 2, 2. Évidemment, ceux qui ménagent les pécheurs parce qu'ils ont besoin de leurs largesses seront fort gênés pour les critiquer avec assurance : *C. Pelag.*, 2, 24; *P. L.*, 23, 563 A. « Nous voyons bien des scandales et nous les souffrons; si une pièce d'or brille, nous les appelons œuvres pies » : Ep. 130, 19, 8.

bien, il ne faisait que suivre la leçon du Christ né pauvre dans sa grotte de Bethléem : « Où sont les maisons revêtues par les peines des misérables et le travail des condamnés ? Où sont ces basiliques élevées comme un palais sur les ressources des particuliers pour qu'un homme y puisse promener plus luxueusement sa vile petite personne, et, comme si un rien pouvait être plus orné que le monde, pour qu'un homme puisse contempler ses toits plutôt que la voûte du ciel ? [28] » Généreusement, pour bâtir une hôtellerie pour les pèlerins, Jérôme faisait vendre ses dernières propriétés au pays natal [29]. Il admirait les riches de l'Ancien Testament, ces dispensateurs de Dieu, riches non pour eux, mais pour les autres [30]. Il déclarait : « Nous n'avons pas d'argent, et nous n'en voulons pas [31]. » Il énonçait : « C'est beaucoup mieux de lire les Ecritures que d'aspirer à l'accroissement et à l'accumulation des richesses [32]. » Rien de plus beau que ces derniers mots d'une lettre envoyée à la fin de sa vie : « Notre maison, pour ce qui est des richesses charnelles, est entièrement renversée par les persécutions des hérétiques. Mais, grâce au Christ, elle est pleine de biens spirituels. Mieux vaut mendier son pain que perdre la foi [33]. »

Et autour de Jérôme on était de cette trempe. Ainsi Marcella, veuve encore jeune, pressée de se remarier avec le vieux Cerealis, qui était fort riche, répondit : « Si je voulais le mariage, je chercherais un mari, non un héritage. » Cependant, cette fermeté n'était pas chez elle sans condescendance, et Jérôme ne lui en fait pas un grief : pour complaire à sa mère, elle donna ses bijoux et ses meubles à ses parents, déjà riches, encore qu'elle eût préféré en remettre l'argent aux pauvres [34].

Il fallait quelque force d'âme pour ne pas se laisser aller à l'imitation du mal banal. Ainsi l'odieux Heraclius, comte d'Afrique, dépouillait les réfugiés fuyant les barbares : il n'avait nul égard au dénuement des orphelins, des veuves, des vierges du Christ. Il regardait aux mains, bien plus qu'au visage, ceux qui le suppliaient [35].

---

28. Ep. 46, 11 (de Paula et Eustochium, échos de Jérôme).
29. Ep. 66, 14.
30. *C. Pelag.*, 1, 10; *P. L.*, 23, 503 C.
31. *C. Rufin.*, 1, 32; *P. L.*, 23, 425; cf. prol. *Quaest. in Genes.*, *P. L.*, 23, 936 A.
32. In Eph., prol. 1; *P. L.*, 26, 439 B.
33. Ep. 139. Des manuscrits ont : mieux vaut manger son pain (sec)...
34. Ep 127, 2 et 4. Jérôme freinait la libéralité de Paula. Ep. 108, 15.
35. Ep. 130, 7-8. De même il y en a qui appellent amis seulement ceux dont

Des chrétiens donnaient à leurs filles qu'ils laissaient vierges à peine de quoi vivre : tout l'argent allait aux enfants vivant dans le monde. Un riche prêtre agissait de même pour sa progéniture. Semblablement, des femmes de vie religieuse [36].

Trop de prêtres ne comprenaient pas que vivre de l'autel, ce n'est pas s'enrichir de l'autel [37]. Les ambitions du clergé devraient se borner à la nourriture et au vêtement [38]; mais que dire du prêtre nouveau riche, grâce à son sacerdoce? « La gloire d'un évêque est de pourvoir aux ressources des pauvres, l'ignominie de tous les prêtres est de s'appliquer à leur propre enrichissement. Né dans une pauvre maison, dans une hutte rustique où l'on pouvait à grand'peine emplir son ventre criant famine de millet et de pain noir, on fait le difficile maintenant pour de la fleur de farine et du miel, on connaît les genres et les noms des poissons, on sait sur quelle plage tel coquillage a été recueilli, on discerne à leur saveur les provinces des oiseaux [39]. » Et le moine avare et cupide! Essayons d'imiter le désintéressement de Népotien. « Que d'autres, s'écrie Jérôme, ajoutent sou à sou, emplissent leur bourse, pourchassent par leurs bassesses les richesses des matrones; qu'ils soient plus riches, une fois moines, que jadis dans le siècle; qu'ils possèdent des trésors, sous le Christ pauvre, dont ils étaient dépourvus sous le diable cossu; que l'Église gémisse en voyant riches ceux que le monde tenait jadis pour des mendiants. Notre cher Népotien, lui, marche sur l'or avec mépris, et ne s'attache qu'aux manuscrits [40]. »

Il faut se défier des préjugés, des prétextes spécieux, par exemple ce que nous appellerions le luxe pour Dieu. Le clinquant des idoles, estime saint Jérôme, a séduit les simples, « et cette erreur a passé jusqu'à nous, en sorte que nous mettons la religion dans les riches-

---

ils ont reçu des cadeaux; qui ne considèrent pas dans l'ami le visage, mais la main, et qui canonisent ceux dont ils pompent l'escarcelle de façon exhaustive : in Is., 1, 23; *P. L.*, 24, 39 B.

36. Ep. 130, 6, 6-7. C'est une règle certaine pour Jérôme que tout ce qu'un prêtre acquiert par son sacerdoce doit aller non pas à sa famille, mais aux pauvres, à l'Église : in Ez., 46, 16; *P. L.*, 25, 463 C. Il ne faut pas que les revenus ecclésiastiques passent à l'éducation profane des fils de prêtres : in Eph., 6, 4; *P. L.*, 26, 540 AB.

37. Le simple souci du lendemain est pour Jérôme le désir d'un gain honteux : in Tit., 1, 7; *P. L.*, 26, 567 C.

38. Cf. le beau programme sacerdotal de l'Ep. 52, 5.

39. Ep. 52, 6, 2-3.

40. Ep. 60, 11, 3.

ses [41] ». Le saint Docteur ne réprouve pas ceux qui ornent les église de matières précieuses, mais il préfère ceux qui mettent leur fortun à soulager les pauvres — surtout les pauvres chrétiens [42].

L'argent devrait être sans attrait pour le moine. Son souvenir de vrait lui être importun [43]. Mais à la longue il risque de reprendr quelque ascendant sur l'esprit de l'ascète. Certains, qui avaient théo riquement renoncé au monde, ne changeaient rien, en réalité, à leu vie. « Ils ne peuvent se passer de leur métier et de leur négoce ils n'ont fait que changer leur nom de marchand, et exercent tou jours le même commerce, en vue non pas simplement de la nourri ture et du vêtement, mais de gains plus gros que ceux des gens d monde... Actuellement, le titre de religieux sert à obtenir des gain injustes; l'honneur du nom chrétien exerce la fraude plus qu'il n la subit. J'ai honte de le dire, mais il faut que nous rougissions a moins de notre déshonneur. Nous tendons ostensiblement la main mais nous cachons l'or sous nos hardes; contre l'opinion commun nous en avons de pleins sacs, et nous mourrons riches après avoi vécu en passant pour pauvres [44]. » Des moines, indignes de c nom, achetaient des domaines que vendait la noblesse [45]. « Un vi petit manteau — vil, ou pas vil ! — possède des richesses ci-devan royales [46]. » Ou bien les moines *remnuoth* d'Égypte vendaient plu cher que les gens du monde [47].

Si le profit est « tiré du sang des misérables » — pour reprendre l

---

41. In Jerem., 10, 3, éd. citée, p. 129, 14.

42. Ep. 130, 14, 7-8.

43. *Anecd. Mareds.*, III, 2, p. 123, 22. Les richesses sont recherchées par le hérésiarques, pleins de mépris pour le Christ pauvre (*ibid.*, p. 285, 17).

44. Ep. 125, 16, 3-4; in Ez., 22, 27; *P. L.*, 25, 214 A; in Mich., 3, 12; *P. L.* 25, 1184 C; *Anecd. Mareds.*, III, 2, p. 364, 13. Cf. saint Grégoire le Grand *Epist.*, 12, 6 (en 602) : « Quid est habitus monachi nisi despectus mundi Quomodo ergo mundum despiciunt qui in monasterio positi aurum quae runt ? » Erasme, dans ses *Colloquia*, a un dialogue entre deux « mendiants imposteurs qui est assez bien dans la ligne hiéronymienne. Cf. l'examen d conscience d'Origène, *Hom. in Genes.*, 16, 5 (Sources chrétiennes, p. 256).

45. Ep. 130, 7.

46. In Jerem., 7, 11, éd. citée, p. 97, 13.

47. Ep. 22, 34. Cf. Ep. 125, 16; *Diction. d'Arch. chrétienne et de Liturgi* art. *Commerce*, col. 2387. La Règle de saint Benoît, chapitre 57, veut que le moines vendent meilleur marché que les séculiers. Cf. Jean Moschus, *Pr spirituel*, 115, 130, 152 (Sources chrétiennes, pp. 167, 182, 207).

orte expression de Fénelon dans son *Télémaque* — c'est la honte uprême [48].

Qu'est-ce que saint Jérôme a pensé des effets financiers des pèleriages, des quêtes pour secourir l'étranger ? Il reprochait à son évêque ean de Jérusalem de vivre dans l'abondance aux dépens de la reigion de tout l'univers [49]. Mais il vous tançait de la belle manière Vigilance qui se plaignait de voir la Terre Sainte drainer tout l'or le la Gaule, et il célébrait la générosité d'Exupère de Toulouse : grâce à lui la Garonne arrosait les pays du Nil et du Jourdain qui ouffraient de disette [50]. Ainsi Jérôme bénissait le Pactole quand l inondait son jardin.

Notons en terminant que les déclamations de Jérôme, inspirées par n zèle ardent, contre le clergé enrichi, se rencontrent curieusement vec des boutades du paganisme. Ainsi Pretextatus disait en badinant : « Faites-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien », car l'épiscopat de la Ville paraissait une ferme excellente [51]. Les païens appelaient les chrétiens « trafiquants du Christ [52] ». Zosime disait : « Les moines, sous couleur de donner aux pauvres, font de tous des pauvres [53]. »

La doctrine spirituelle de saint Jérôme est en principe pour ceux ui cherchent la vie parfaite, l'Évangile intégral. Sur l'usage des iens de ce monde, les âmes généreuses aimeront à suivre d'aussi près ue possible les directions sévères du Docteur de Bethléem.

Cependant il n'oublie pas complètement ceux qui ne sont pas des rofessionnels de l'ascétisme, et pour ceux-là son idéal semble bien tre celui du juste intendant de Dieu, économe de la Providence, disensant avec sagesse — et largesse — son superflu aux frères humains moins fortunés. Que ces dons soient cordiaux et affectueux, et a question sociale sera bien adoucie et simplifiée. *Hilarem datorem...* Dieu aime celui qui donne avec le sourire (2 Cor., 9, 7). On regrette n peu que ce thème sympathique ne soit guère orchestré par saint érôme.

PAUL ANTIN, O. S. B.

---

48. In Mal., 1, 14; *P. L.*, 25, 1553 A; in Is., 1, 23; *P. L.*, 24, 39 A; in Jerem., 6, 20, éd. citée, p. 90, 5.

49. *C. Io. Hieros.*, 14; *P. L.*, 23, 366 C.

50. *C. Vigil.*, 13; *P. L.*, 23, 349 C; *in Zach.*, prol., 2; *P. L.*, 25, 1455 A.

51. *C. Io. Hieros.*, 8; *P. L.*, 23, 361 C; Ammien Marcellin, 27, 3, 14-15.

52. Saint Jean Chrysostome, *In I Thess.*, 4, hom. 6, 1; *P. G.*, 62, 430. Cf. *Didachè*, 12, 5.

53. *Hist. nova*, C. S. H. B., éd. Bekker, p. 279.

SAINT MAXIME LE CONFESSEUR

Docteur de la Charité

L'œuvre et la personnalité du grand théologien et spirituel byzantin du VII[e] siècle sont d'une richesse et d'une complexité qui semblent autoriser les jugements les plus divers. Personne, sans doute, après les travaux du P. Disdier et du P. U. von Balthasar, ne lui refuse plus une conception synthétique et puissamment originale où viennent confluer et s'harmoniser les courants divers de la pensée patristique grecque et notamment de la tradition alexandrine et cappadocienne. Mais l'idée directrice et l'intention dernière de son œuvre se laissent moins aisément percevoir. On ne peut cependant manquer, à la parcourir dans son ensemble, d'être frappé de la place qu'y tient le thème de la charité. Non seulement l'un des écrits les plus anciens et les plus célèbres, mais non des plus représentatifs, les *Centuries sur la Charité*, centre autour de cette vertu l'enseignement spirituel traditionnel depuis Evagre le Pontique[1]; mais les opuscules plus originaux : le *Dialogue ascétique*, le *Commentaire du Pater*, la plupart des *Lettres*, y reviennent avec prédilection. C'est bien la charité qui semble avoir constitué le centre organisateur de toute la doctrine spirituelle du Confesseur. D'où l'importance de la longue *Lettre II à Jean le Cubiculaire*, qui lui est explicitement consacrée (*P. G.*, XCI, 392-408). La doctrine en est essentiellement paulinienne, mais développée par un théologien nourri de la pensée platonicienne et stoïcienne; d'où un accent fort différent

1. *La Vie Spirituelle* en a publié naguère des fragments (LXXI, 1944, pp. 37-41, 144-150; nous y renvoyons pour la notice générale). L'ensemble a paru dans *Sources chrétiennes*, 9 (tr. Pégon, 1945).

de celui auquel nous ont accoutumés saint Augustin et ses héritiers médiévaux, cisterciens ou victorins qui puisent de préférence leur inspiration en saint Jean. Pour saint Maxime, la charité est avant tout le retour à l'unité de la nature humaine brisée par le péché et, en conséquence, sa réconciliation avec Dieu dont elle s'était séparée par la désobéissance d'Adam. Saint Maxime a longuement développé ailleurs [2] cette doctrine du péché originel et de ses conséquences pour la vie spirituelle. En le créant, Dieu avait doté l'homme d'une puissance d'aimer qui devait normalement s'orienter vers le Créateur, mais dont la détermination dépendait de la libre volonté de l'homme. A l'amour désintéressé de Dieu, Adam a préféré l'amour égoïste de soi dans le plaisir des sens. Un tel amour égoïste exacerbe tout ce qu'il y a dans l'homme d'individualisme; le sens de la communauté de nature se perd, tous les vices se précipitent et achèvent de briser l'humanité en une multitude d'individus dressés les uns contre les autres. C'est pourquoi l'œuvre rédemptrice du Christ est essentiellement une restauration de l'unité. En soumettant, par libre décision, la nature déchue à la volonté du Père, en acceptant pour son amour les souffrances et la mort, fruits du péché, en supportant patiemment les injures des méchants excités par Satan, le père de l'amour égoïste, le Christ restaure la nature humaine en son unité première, il rend aux hommes le sens de leur parenté et leur apprend à se comporter comme les membres d'un même corps. Mais ce n'est là qu'une première étape, préliminaire dans le plan divin. De même que le Christ unit dans une seule personne les deux natures humaine et divine, il procure à l'humanité réconciliée la déification par la communauté du vouloir de l'homme et de celui de Dieu. Saint Maxime, qui a longuement développé dans ses diverses œuvres cette doctrine de la déification, la chante ici magnifiquement en la comparant à une communication des idiomes dans laquelle l'homme et Dieu échangent ce qu'ils possèdent de plus intime : l'homme participe à la gloire divine mais Dieu pour sa part se comporte comme un homme à l'égard de l'homme qu'il traite en ami. Dans le plus parfait respect de l'intégrité et de la spécificité des natures s'opère une « union sans confusion », selon l'expression du concile de Chalcédoine, où le Créateur et la créature s'unissent en une charité qui ignore toute différence.

Le style de saint Maxime est volontiers redondant et diffus, encombré de termes techniques; sa pensée se cherche difficilement dans

---

2. *Quest. ad Thalassium*, XXI.

une expression laborieuse; défauts extérieurs qui voilent une doctrine singulièrement ferme et riche, tout évangélique sous son lourd apparat byzantin.

★

LETTRE A JEAN LE CUBICULAIRE SUR LA CHARITE

Quand j'apprends votre attachement, frères gardés de Dieu, pour la sainte charité, ce don de la grâce, et votre sollicitude à vous conduire comme il convient; que, déjà lorsque j'étais présent, et non moins en mon absence, si ce n'est davantage qu'en ma présence, vous éprouvez ce qu'on dit être et ce qu'est en propre la divine charité, au point d'avoir ce don divin d'une vertu infinie et sans limite, qui non seulement fait du bien à ceux qui sont présents, mais qui se tend avec ardeur vers ceux qui sont absents et que la distance des lieux tient bien éloignés; quand je suis informé aussi chaque jour par ceux qui viennent ici de son accroissement et que vos précieuses lettres me le confirment comme un miroir qui reflète l'harmonieuse forme en vous de la grâce divine, j'ai bien raison d'être rempli de joie et de plaisir. Aussi je rends pour vous grâces à Dieu source de tout bien, et avec le saint Apôtre je crie sans cesse : « Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous a béni de toute bénédiction spirituelle dans les cieux » (Eph., I, 3). Bien assuré et sachant que, par la charité, votre sainte âme est attachée indissolublement en esprit à la mienne misérable, avec pour lien d'amitié la loi de grâce qui m'unit indivisiblement à vous, m'associe à votre éclat joyeux et, par la communication de vos propres biens, ôte la honte de mon péché. Car il n'y a en vérité rien de plus déiforme que la divine charité, rien de plus mystérieux, rien qui élève davantage les hommes à la déification; elle porte, rassemblés en elle, tous les biens que la parole de vérité met au nombre des vertus, et elle est absolument éloignée de tout ce qui a apparence de mal, car elle est plénitude de la loi et des prophètes. Après ceux-ci vient le mystère de la charité qui d'hommes nous fait dieux, qui résume en une idée universelle ce qu'ont de partiel les commandements que le bon plaisir de Dieu rassemble en elle selon un type unique et que sa Providence distribue à partir d'elle de multiples manières.

Quelle espèce de bien existe-t-il en effet que ne possède la charité ? Sera-ce la foi, fondement premier de ce qui a rapport à la piété, qui donne à celui qui la possède la certitude joyeuse de l'existence de Dieu et des réalités divines, autant et plus que l'œil fixé sur les manifestations sensibles permet à ceux qui les regardent de s'en faire une opinion ? Sera-ce l'espérance qui fait subsister en elle le bien vraiment subsistant, et qui l'enserre mieux qu'une main ne fait pour la matière la plus dense qui tombe sous le toucher ? Ne donne-t-elle pas la jouissance de ce qui est cru et espéré, elle qui de par sa constitution tient comme présentes les réalités à venir ? Sera-ce l'humilité, fondement premier des vertus, par laquelle nous pouvons nous connaître nous-mêmes et chasser la vaine enflure de l'orgueil ? Sera-ce la douceur par laquelle nous soufflétons les blâmes et les louanges et rejetons les importunités des mots diamétralement opposés, j'entends de la gloire et du mépris ? Sera-ce la mansuétude qui, même lorsque nous sommes en butte aux coups, fait que nous ne changeons rien à notre attitude envers ceux qui nous les portent et ne concevons pour eux aucune malveillance ? Sera-ce la pitié par laquelle nous faisons nôtre par la volonté ce qui atteint autrui et qui ne nous permet pas d'ignorer celui qui est de notre parenté et de notre race ? Sera-ce la tempérance, la patience, la longanimité, la bonté, la paix, la joie qui apaisent doucement l'irascible et le concupiscible, leur bouillonnement brûlant et leur inflammation ? Et simplement, pour dire bref, la charité est le terme de tous les biens, elle qui conduit et mène à Dieu, bien suprême et source de tout bien, ceux qui marchent en elle, elle qui est fidèle, qui ne défaille pas et qui demeure.

La foi en effet, qui établit fermement la vérité, est le fondement de ce qui vient après elle, je veux dire de l'espérance et de la charité. L'espérance donne force aux extrêmes, je veux dire à la charité et à la foi, laissant entrevoir en elle ce que l'une et l'autre doivent croire et aimer et enseignant à y courir par elle. Quant à la Charité elle est leur achèvement, elle embrasse tout entière le suprême désirable tout entier, elle donne son terme à leur mouvement vers lui; à la foi en son existence et à l'espoir de sa présence elle substitue la jouissance de sa présence. Elle seule, pour dire vrai, fait voir que l'homme est à l'image du Créateur en soumettant sagement à la raison notre libre arbitre sans incliner vers celui-ci la raison elle-même; persuadant à la volonté de marcher conformément à la nature, sans se mettre jamais en rébellion contre la raison de la nature, raison par laquelle, de même que nous n'avons tous qu'une seule nature, nous pouvons aussi n'avoir qu'un seul sentiment et une seule volonté à l'égard de Dieu et les uns pour les autres, sans que rien vienne nous

éloigner de Dieu ou les uns des autres, si nous choisissons pour règle la loi de grâce par laquelle nous rendons volontairement sa nouveauté à la loi de nature. Il est en effet impossible d'accorder nos sentiments les uns avec les autres si nous ne sommes d'abord unis à Dieu par un accord profond de volonté.

Quand, au commencement, le diable séducteur, par une ruse que lui inspirait méchamment son égoïsme, trompa l'homme par la séduction du plaisir, il sépara notre volonté de Dieu et des autres. En détruisant la rectitude de notre volonté il a, de cette manière, divisé la nature et l'a déchirée en une multitude d'opinions et d'imaginations; il a, au cours du temps, constitué en loi la recherche et la découverte de toute sorte de mal, assisté pour cela de nos puissances et pour que le mal demeure en tous les hommes, il l'appuie en eux sur cette opposition irréconciliable de la volonté qui lui avait permis de persuader insidieusement l'homme de se détourner une fois du mouvement de sa nature, de dévier son désir de ce qui lui était permis pour le porter vers ce qui lui était défendu, et d'établir en lui les trois maux les plus grands et les plus fondamentaux et, pour dire bref, auteurs du vice, je veux dire l'ignorance, l'amour égoïste de soi et la tyrannie qui dépendent l'un de l'autre et se fortifient l'un l'autre. Car de l'ignorance de Dieu naît l'amour égoïste de soi, et de celui-ci la tyrannie sur le prochain, la chose est indubitable; et ils se fortifient par l'usage désordonné de nos propres puissances : raison, irascible, concupiscible. Il fallait que la raison, au lieu de l'ignorer, portât son mouvement vers Dieu par la recherche exclusive de la science, que le concupiscible, pur de l'affection d'amour égoïste, dirigeât son désir vers Dieu seul, que l'irascible, vide de tyrannie, entreprît de combattre pour Dieu seul et que fût créée la divine et bienheureuse charité qui se forme d'eux et par qui ils sont, elle qui unit à Dieu et fait apparaître dieu celui qui aime Dieu. Mais puisque cela a tourné à mal par la volonté propre de l'homme et la tromperie du diable à son égard, Dieu, qui est l'auteur de la nature et qui la guérit avec sagesse quand elle est affaiblie par le vice, par charité envers nous « s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave », forme qu'il s'est unie à lui-même sans changement et selon l'hypostase, se faisant pour nous, de nous et par nous intégralement homme, au point qu'il parut aux incrédules ne pas être Dieu (et cependant, comme l'atteste aux croyants l'ineffable et véridique parole de foi, il était Dieu), afin de détruire les œuvres du diable et, en restituant aux forces de la nature leur pureté, de rénover, pour nous unir à Dieu et aux hommes la puissance de la charité, adversaire de l'amour égoïste de soi dont on sait qu'il est à l'origine du premier péché, du premier rejeton du

diable et des passions qui s'ensuivent. En le faisant disparaître par la charité, celui qui se montre digne de Dieu fait disparaître en même temps la foule des vices qui n'a pas après lui d'autre fondement ni d'autre cause pour subsister. Car un tel homme ne connaît plus l'orgueil, signe caractéristique de l'arrogance impie, vice complexe et étrange; il ignore la fragile gloriole qui fait tomber avec elle ceux qu'elle enfle; il laisse se flétrir l'envie qui flétrit la première, à juste titre, ceux qu'elle étreint, en se rapprochant par une bienveillance volontaire de ceux dont il partage le sang; il supprime jusqu'à la racine le bouillonnement, l'esprit de meurtre, la colère, la ruse, l'hypocrisie, la moquerie, le ressentiment, l'avarice et tout ce qui divise l'homme. Car lorsque l'amour égoïste, principe et source des vices, comme je l'ai dit, est arraché, tout ce qui vient après lui et de lui se trouve du même coup arraché, puisque, là où il n'est plus, aucune apparence ou trace de vice ne peut plus en aucune manière subsister. Par contre se trouvent introduites toutes les formes de vertu que renferme la puissance de charité qui rassemble ce qui était divisé, crée à nouveau l'homme en l'unité de pensée et d'action, égalise et aplanit toute inégalité et différence de sentiment. C'est elle, par contre, qui mène harmonieusement à cette louable inégalité par laquelle chacun attire à lui délibérément le prochain et le préfère à soi-même, autant qu'il était auparavant empressé à l'éloigner et à se placer en avant. Par elle chacun se défait délibérément de soi-même en se séparant des notions et des particularités que chacun concevait à part en son esprit, et va se rassembler en une seule simplicité et identité par laquelle personne ne possède plus rien qui le distingue de ce qui est commun, mais où chacun est un pour chacun, tous pour tous et pour Dieu plus que les uns pour les autres, mettant en pleine lumière la très parfaite unité du principe d'être qui est leur, tant pour la nature que pour la volonté, et Dieu qui est saisi en ce principe. Car c'est en Dieu que doit être considéré et vers lui que doit être reporté, comme vers la cause et l'auteur, le principe d'être des créatures qui demeure très vigilemment gardé en nous, pur et immaculé, purifié des passions qui se rebellent contre lui par notre ardeur réfléchie pour les vertus et pour les labeurs qui les accompagnent.

C'est peut-être pour y être parvenu et pour s'être restauré selon le principe d'être de la nature, ou pour l'avoir restauré en lui, s'être ainsi livré à Dieu et avoir reçu Dieu (car on peut dire l'un et l'autre, puisque l'un et l'autre se trouve vrai), que le grand Abraham mérite de voir Dieu sous forme humaine et de le recevoir comme son hôte, car son amour des hommes réalisait la perfection de la nature. Il fut élevé jusqu'à Lui en abandonnant la particularisation de ce qui est

divisé et peut être divisé, en ne tenant plus aucun homme pour autre que lui mais en considérant l'un comme tous et tous comme un, fixant le principe très unique, non de la volonté en laquelle il y a trouble et division aussi longtemps qu'elle ne s'accorde pas avec la nature, mais de la nature en laquelle se trouve la similitude en qui nous savons que Dieu se manifeste parfaitement et par qui il consent à se révéler comme bon en faisant siennes ses propres créatures, puisque, par elle-même, la créature ne peut pas connaître ce qu'est Dieu en lui-même. Il ne convenait pas en effet que fût rassemblé en celui qui est simple et identique ce qui n'est pas devenu identique à soi-même et simple, mais par la volonté est encore déchiré à l'égard de la nature en de multiples parties, si d'abord par l'amour des hommes il ne rapproche la volonté de la nature et ne montre que les deux n'ont qu'une raison unique, pacifique et sans trouble qui ne se laisse entraîner délibérément vers absolument rien de ce qui vient après Dieu; par elle la nature demeure sans division ni séparation en ceux qui reçoivent ce charisme, sans être partagée par une multitude de sentiments divers. Car ils ne divisent plus la nature en celui-ci et celui-là, comme s'ils étaient autre et autre, mais ils demeurent les mêmes à l'égard de ceux qui sont les mêmes, sans regarder à ce qu'il y a de propre en chacun selon la volonté qui sépare ce qui est séparé, mais à ce qu'il y a de commun et d'indivisé selon la nature qui rassemble ce qui est divisé sans introduire en lui aucune division. Oui, en ceux qui le possèdent Dieu se manifeste par l'amour des hommes, prenant la forme particulière que réclame la vertu de chacun, et consent à être nommé d'après son nom. En effet l'œuvre la plus parfaite de la Charité et le sommet de son activité est de parvenir, par une attribution réciproque, à ce que les propriétés de ceux qu'elle unit passent des uns aux autres ainsi que leurs appellations, qu'elle rende Dieu homme et fasse que l'homme paraisse Dieu et le possède par une seule et invariable décision et motion de la volonté de l'un et de l'autre, comme on le voit en Abraham et dans les autres saints. Et c'est peut-être ce qui fait dire de la personne de Dieu : « Dans les mains des prophètes je me suis rendu semblable » (Os., 12, 10), pour exprimer comment Dieu, par la pratique unitive de la vertu, se conforme à chacun par grand amour des hommes. Car la main de tout juste est son activité vertueuse en laquelle et par laquelle Dieu reçoit la ressemblance de l'homme.

La Charité est donc un grand bien, le premier des biens, le bien suprême, elle qui par elle-même unit Dieu et l'homme en celui qui la possède, elle qui tend à faire paraître un homme comme le créateur des hommes par l'exacte ressemblance dans le bien avec Dieu, autant

qu'il est possible à un homme, de celui qui est déifié; ressemblance qu'opère, si je comprends bien, la dilection du Seigneur Dieu, de tout son cœur âme et puissance, et du prochain comme soi-même. C'est-à-dire, pour embrasser cela en une définition, qu'elle est une disposition intérieure universelle à l'égard du premier bien, avec la providence universelle pour la race entière en sa nature. Après quoi il n'y a plus pour l'homme qui aime Dieu à monter plus haut, car il a traversé tous les modes de la piété. Cette disposition, nous la connaissons pour la Charité et la nommons ainsi, sans la partager et la diviser en autre et autre, à l'égard de Dieu et du prochain, mais tout entière même et unique, due à Dieu mais unissant les hommes les uns aux autres. Car l'acte et la claire démonstration de la parfaite charité pour Dieu est une généreuse attitude de bienveillance volontaire à l'égard du prochain, « car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, dit le divin apôtre Jean, ne peut aimer Dieu qu'il n'a pas vu ». C'est là la route de vérité que le Verbe de Dieu a dit être lui-même, qui conduit ceux qui marchent en elle à Dieu le Père, purifiés de toute espèce de passion. Elle est la porte et celui qui entre par elle pénètre dans le saint des saints et devient tel qu'il peut contempler l'inaccessible beauté de la sainte et royale Trinité. Elle est la vraie vigne et celui qui est solidement enraciné en elle mérite d'obtenir par participation une qualité divine. Par elle existe et se transmet tout enseignement de la loi, des prophètes et de l'Évangile pour que, remplis du désir des biens ineffables, nous prouvions notre désir par notre conduite, honorant, par amour du Créateur, sa créature autant qu'il plaît au Créateur et que l'exige l'idée de la nature qui prescrit un honneur égal et exclut de la nature toute inégalité que l'esprit mettrait à l'égard de tel ou tel, car elle les inclut tous en soi au seul titre d'identité.

Par elle l'auteur même de la nature, chose vraiment effrayante à voir et à entendre, a revêtu notre nature et, sans changer, se l'est hypostatiquement unie pour arrêter son déportement et la ramener à lui, rassemblée en elle-même et n'ayant plus à son égard ou en elle-même de différence pour ce qui est du sentiment. Il a mis en pleine lumière la très glorieuse route de la Charité, qui est vraiment divine et divinisante puisqu'elle mène à Dieu, et l'on dit même que Dieu est Charité. Cette route qu'au commencement les chardons de l'amour égoïste avaient cachée, par ses souffrances pour nous il nous en a donné en lui-même une première image et l'a gracieusement rendue pour tous libre d'obstacles; par ses disciples il a enlevé les pierres qui s'y trouvaient, comme il l'avait annoncé auparavant par les prophètes en disant : « Enlevez aussi les pierres de la route » (Is., 62, 10); il nous

a persuadé comme il convenait de supporter pour lui et les uns pour les autres ce dont il avait le premier donné l'exemple en supportant de souffrir pour nous. Pour elle, tous les saints ont jusqu'au bout résisté au péché, ne faisant aucun cas de la vie présente ils ont surmonté les formes multiples de la mort afin d'être rassemblés du monde en eux-mêmes et en Dieu et de réunir en eux les parties déchirées de la nature. Elle est la divine sagesse des fidèles vraie et immaculée, dont la fin est le bien et la vérité, pour autant qu'il est bien d'aimer les hommes et vrai d'aimer Dieu en la foi, ce qui constitue les signes caractéristiques de la Charité qui unit les hommes à Dieu et entre eux et porte ainsi la permanence des biens les plus sûrs.

Amants les plus nobles de cette route divine et bienheureuse, vous l'êtes devenus vous aussi en vérité, bénis; combattez le bon combat pour arriver au terme en maintenant fermement ce qui vous permet de parvenir jusqu'à ses frontières, j'entends l'amour des hommes, des frères, des hôtes, des pauvres, la compassion, l'aumône, l'humilité, la douceur, l'affabilité, la patience, la tranquillité d'âme, la longanimité, la constance, la bienfaisance, la résignation, la concorde, la paix avec tous. D'elles et par elles est formée la grâce de la Charité qui conduit, déifié, vers Dieu l'homme qu'il a créé. Car la Charité, dit le divin Apôtre, ou plutôt le Christ qui parle ici par sa bouche, « est longanime, bienfaisante, sans jalousie, elle ne manque point de tact, ne s'enfle pas, n'a pas de mauvais procédés, ne cherche pas ce qui lui revient, elle n'a pas d'aigreur, ne fait pas fond sur le mal, ne se réjouit pas de l'injustice, mais avec la vérité; elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La Charité ne tombe jamais », elle qui possède Dieu qui seul ne tombe ni ne change, et elle rend tel l'homme qui vit en elle, comme le montrent les paroles du prophète Jérémie : « Je vous le dis, telle est la voie de mes commandements et la loi qui subsiste pour l'éternité; reçois-la, mon fils, et marche à sa lumière vers la splendeur; ne donne pas ta gloire à un autre et ce qui t'est avantageux à une nation étrangère. Bienheureux es-tu, car ce qui plaît à ton Dieu t'est connu et tu as appris où est la prudence, où la force, où l'intelligence, où une longue existence et la vie, où est la lumière des yeux et la paix. Tu es venu sur la route et je te suis apparu de loin. » C'est pourquoi « je t'aimerai d'une dilection éternelle, j'aurai compassion de toi en ma miséricorde, je te bâtirai et tu seras bâti; tu sortiras avec l'assemblée de ceux qui sont dans la joie, car tu te tiendras sur les routes et tu comprendras, tu aimeras les chemins éternels du Seigneur et tu sauras où est la bonne route, tu y marcheras et ton âme trouvera la sanctification » (Bar., 4, 14; 3, 14; Jér., 31, 4; 6, 16). Et encore en Isaïe : « Je suis le Seigneur ton Dieu;

e t'ai donné de trouver la voie de la justice, tu y marcheras et tu as entendu mes commandements. C'est pourquoi ta paix est devenue comme un fleuve et ta justice comme le flot de la mer » (Is., 48, 17-18). Et moi aussi, que vos biens remplissent de joie, j'ose dire avec Dieu, en reprenant les paroles du grand Jérémie : bienheureux es-tu, « car j'ôterai la robe d'affliction de ton deuil (c'est-à-dire le vieil homme qui se corrompt dans les désirs trompeurs), et je te revêtirai de l'éclat de la gloire qui est auprès de Dieu éternellement (je veux dire de l'homme nouveau créé spirituellement selon le Christ à l'image de son créateur) et tu t'envelopperas du double manteau de la justice qui est d'auprès de Dieu, et je poserai sur ta tête une mitre de gloire éternelle » (Bar., 6, 1 sq.), en t'ornant d'une conduite vertueuse solidement affermie et d'un sens sans défaut de la sagesse. « Ainsi Dieu manifestera-t-il son éclat à tout ce qui est sous le ciel, et tu seras nommé paix de justice et gloire de piété » (*ibid.*).

Je n'ajouterai rien à ces paroles pour manifester les secrets de la conduite spirituelle, car je n'ai rien qui soit digne de vos perfections à offrir à Dieu et à vous, sinon vous admirer autant que je le puis, agréer vos belles actions et me réjouir de ce que par vos bonnes œuvres vous rendiez Dieu propice, louer par vous la vertu et chanter Dieu par la vertu qui vous unit à Dieu. Car ce me semble être une seule et même chose de vous louer, vous et la vertu, et de louer Dieu qui vous gratifie de l'éclat de la vertu qui, par grâce, vous déifie en Dieu en faisant disparaître les marques propres de l'homme, en même temps qu'elle rend en vous Dieu homme par condescendance en vous donnant d'assumer, autant qu'il est possible à l'homme, les propriétés divines.

(Introd., trad. I.-H. Dalmais.)

LA SIGNIFICATION DE LA SOUFFRANCE THÉRÉSIENNE

Après son *Introduction à la Spiritualité de sainte Thérèse d l'Enfant-Jésus* (2e édition, 1947) et avant l'ouvrage qu'il pré pare, dans le recueillement de Lisieux, sur la doctrine dan son ensemble, M. l'abbé André Combes nous offre un che d'œuvre de psychologie spirituelle dans *Sainte Thérèse de l'En fant-Jésus et la souffrance* (Vrin, 1948). Jusqu'à maintenant, les étu des consacrées à ce problème, malgré leurs mérites respectifs, ont é irréelles. Se défendant contre le vertige de logique abstraite (p. 45 l'auteur, rompu à la rigueur des méthodes historiques, reprend question à la racine, et, dans une conception génétique de la sou france, définit la position thérésienne. Maîtrise absolue du sujet, con naissance exhaustive des textes, sympathie compréhensive, autant d qualités qui rendent ce livre captivant et même éblouissant. M. Com bes a le souci constant d'écarter, avec force et délicatesse, les interpr tations minimistes et inexactes, et de dégager, dans sa vérité total l'originalité de ce génie religieux. Cet itinéraire spirituel, selon le intentions de cet historien, n'est pas reconstruit à coup de probabil tés (p. 104).

Nous suivrons cette évolution, telle que la dessine M. Combes. Nou réfléchirons sur certains problèmes qu'il pose et nous en discuteron l'interprétation.

LA DESCRIPTION DE L'ÉVOLUTION

Dans cette genèse, quatre périodes sont à distinguer : du bercea à la première communion, de la première communion à la grâce

Noël 1886, de la grâce de Noël à la maternité spirituelle, de la maternité spirituelle à la mort d'amour.

1. *Du berceau à la première communion*

Le 28 août 1877, Thérèse perd sa mère, ce qui provoque un certain ébranlement de sa sensibilité, qualifié de déséquilibre, disparu subitement le 25 décembre 1886. M. l'abbé Combes, s'il retient le terme, pense que ce déséquilibre provient d'une « rupture par le haut » : invasion, en cette âme, de sentiments profonds, aspiration vers le ciel. Pendant la maladie, qui dure du 25 mars au 13 mai 1883, la raison de l'enfant ne subit aucune atteinte. Cette longue période de 1877 à 1886 n'est pas homogène : plusieurs historiens, par une étude superficielle des textes et une simplification excessive, se sont lourdement trompés. L'auteur, qui se situe toujours par rapport à ses prédécesseurs, s'emploie à projeter de vives lumières sur ce sujet.

2. *De la première communion à la grâce de Noël 1886*

La première communion du 8 mai 1884 — Thérèse a onze ans — ouvre une nouvelle phase dans cette évolution. Grâce de fusion : « Par instinct surnaturel, cette âme géniale retrouve la fruition médiévale et mystique » (p. 78). Dans une communion, qui a suivi de près la première et qu'il est difficile de dater, le désir de souffrir, étrange à cet âge, s'empare d'elle : « Jusqu'alors, j'avais souffert sans aimer la souffrance; depuis ce jour, je sentis pour elle un véritable amour » (cité pp. 74 et 82). Dans un tel climat de générosité, ose-t-on prononcer le mot redoutable de déséquilibre ? M. Combes diagnostique une « hypertrophie des puissances spirituelles » (p. 76). Les épreuves ne sont pas ménagées à celle qui a choisi la souffrance : isolement du cœur à l'abbaye, crises de scrupules, départ de Marie pour le Carmel, où elle rejoint Pauline entrée le 2 octobre 1882. A Noël 1886, Thérèse récupère la force perdue en 1877 : « C'est la substitution de l'ordre mystique à l'ordre ascétique, le passage de l'échec au succès » (p. 84). Elle manifeste cette vaillance, en rentrant à la maison, où surgit un incident qu'il est inutile de rappeler. Elle est portée par la grâce du Christ : « Thérèse n'était plus la même. Jésus avait changé son cœur » (*Histoire d'une Ame*, chap. v, p. 75). Une seconde fois, son progrès dans l'intelligence de la souffrance est lié à des grâces eucharistiques.

3. *De la grâce de Noël à la maternité spirituelle*

Thérèse n'est pas au bout de sa course, ni de ce devenir mystérieux qu'est la sainteté. Elle a quatorze ans. En un dimanche de juillet 1887, elle est bouleversée — vrai choc mystique — par la vision d'une image du Crucifié : le sang de Jésus coule, il répète : « J'ai soif », et personne ne le recueille : « En sept mois, voici la petite convertie de Noël portée au Calvaire » (p. 101). Revêtue de la force du Christ, elle peut être configurée à sa mort et entrer activement dans ce drame qui commence le vendredi saint, se prolonge à travers l'histoire. « Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde », Thérèse ne dormira pas pendant ce temps-là. Que Thérèse a donc bien une âme pascalienne ! Elle analysera plus tard l'état d'âme qui était le sien, à l'instant où elle reçut le charisme de la Passion et répondit à une vocation « quasi sacerdotale » (p. 103). « Oh ! je ne veux pas laisser perdre le sang précieux ! Je passerai ma vie à le recueillir pour les âmes » (*Novissima Verba*, p. 107).

M. Combes décrit longuement — ne dramatise-t-il pas ? — la désillusion qui suit l'audience du 20 novembre 1887. Léon XIII ne tranche pas le cas de son entrée au Carmel : « Je n'ai plus que le bon Dieu » (p. 121).

Le 9 avril 1888, Thérèse franchit le seuil du cloître, elle s'enfonce dans le détachement le plus absolu et le plus universel. Elle ne cherche plus le bonheur sur la terre, elle boit à la vraie source, « la souffrance connue de Jésus seul » (p. 131). Le 1er janvier 1889, au jour même de sa prise d'habit, elle ajoute, dans sa signature, au nom primitivement choisi, « la Sainte Face ». En juillet 1887, elle était élue et sacrée comme « distributrice du Sang divin »; en 1889, elle est identifiée au Rédempteur. L'âme mystique d'Israël recherchait passionnément la Face de Dieu (Ps. 30, 21; 12, 1; 23, 6; 26, 8; 30, 17; 41, 31; 83, 10; 101, 3; 131, 10). La Sainte Face, que, par avance, contemplait Isaïe, dans cette fresque grandiose qui constitue une théologie anticipée de la Rédemption-Substitution (chap. LIII), devient la « patrie » de Thérèse. (On lira les pages si suggestives sur la dévotion à la Sainte Face, pp. 133-136.)

4. *Du sanctuaire des âmes à la mort d'amour*

Il semble que nous soyons parvenus au sommet de cette ascension. M. Combes note encore deux étapes : le désir de la souffrance se transforme en abandon et la mort d'amour.

L'abandon. Le 20 février 1893, Pauline devient prieure. Thérèse se voit confier la direction des novices. L'inspiration poétique jaillit à ce moment. (Mysticisme et lyrisme poétique ont des affinités. Quand étudiera-t-on la causalité réciproque de ces deux expériences ?) Thérèse risque un pas décisif : « Je ne désire plus la souffrance ni la mort, et cependant, je les chéris toutes deux. » « C'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole » (*Histoire d'une Ame*, chap. VIII, p. 145). L'amour n'exclut pas la souffrance, mais ne l'appelle plus, rien n'est préférable à l'accomplissement intégral de la Volonté divine. Le 9 juin 1895, se consomme l'offrande à l'amour miséricordieux dont l'auteur dégage la spécificité et la plus haute signification en des formules que l'on se doit de reproduire littéralement.

« L'holocauste n'est pas l'incinération, nécessairement douloureuse et annihilante, de l'être humain qui s'offre en victime, mais la destruction complète, dans cet être humain, de tout ce qui s'y opposerait à la libre expansion de l'amour miséricordieux » (p. 152).

« Thérèse est devenue disponibilité pure » (p. 157).

« L'offrande à la miséricorde n'est pas l'offrande à la justice, l'offrande à l'amour n'inclut pas le désir de la souffrance » (p. 162).

La dernière attitude en face de la souffrance est donc l'abandon, « un abandon radical et inconditionné à la toute-puissante liberté du Père » (p. 166). Dès avril 1896, avalanche de souffrances physiques, morales et spirituelles, vrai martyre magistralement évoqué par le P. Petitot. Thérèse commence une neuvaine à Théophane Vénard pour implorer sa guérison. La réponse du ciel se traduit par une aggravation de son état. Elle a compris.

La mort d'amour. Thérèse n'a jamais eu qu'un rêve, le martyre : « Jésus, que pour vous, je meure martyre; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah ! plutôt donnez-les-moi tous les deux » (*Histoire d'une Ame*, chap. VIII, p. 134). Ce désir exprimé, lors de son pèlerinage à Rome, dans le cadre du Colisée, renouvelé au jour de sa profession, concrétisé dans son oblation d'holocauste, sera exaucé. Sa mort s'inscrit sous le signe du martyre. Elle meurt, non pas dans les transports, comme Thérèse d'Avila, mais, comme le Christ, dans l'angoisse. Elle donne un sens maximum à sa mort, elle en fait « la suprême attestation que l'Amour est toujours, infailliblement, infiniment miséricordieux ».

LA SIGNIFICATION DE L'ÉVOLUTION

M. l'abbé Combes ne se contente pas de décrire, avec une finesse qui frise la subtilité et une pénétration qui atteint une étonnante profondeur, les étapes que, dans son évolution rapide, a parcourues ce géant de la perfection, cette héroïne de la souffrance; dans la lumière de la théologie mystique, il interprète la signification de ce devenir. Captivé par la Sainte, il salue en elle « un génie créateur » (pp. 166-186), qui dépasse les plus grands; il met en un relief puissant son irréductible originalité : « Elle n'est redevable aux théologiens que du fait que la vie religieuse est un martyre » (p. 172). C'est peu. Sa réaction personnelle face à la croix serait unique : « Devant l'Homme-Dieu qui verse son sang pour le salut des pécheurs, cette enfant étonnamment sensible aux sollicitations de la grâce se met à souffrir non seulement comme elle n'a jamais souffert, mais comme il est bien possible que personne n'ait jamais souffert avant cette rencontre, car il s'en faut de beaucoup que la réaction de Thérèse devant le Crucifié soit réductible à l'une quelconque des attitudes que l'on observe d'ordinaire chez les âmes les plus généreuses en présence de la Croix » (p. 100). Il paraît délicat de dresser un palmarès dans la participation au mystère de la croix et de décerner des prix. Sommes-nous « devant le dialogue le plus pathétique en sa simplicité que l'histoire des âmes ait enregistré depuis le livre de Job ? » Qui le dira ? Depuis Job, saint Paul, saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, saint Jean de la Croix, saint Paul de la Croix... Dans sa mort, Thérèse serait incommensurable avec tous les mystiques. M. Combes signale « la signification historique de l'intervention thérésienne dans l'histoire de l'humanité » (p. 175). « D'origine évangélique et eucharistique, sa réaction devant la mort est si parfaite qu'on ne peut se défendre de l'admirer comme la plus belle fleur de la théologie » (p. 184). Thérèse eut-elle, à proprement parler, « une doctrine mariale » ? (P. 167.)

On ne peut que se réjouir de voir un maître de l'histoire de la spiritualité exalter à ce point et classer, dans l'ordre de la sainteté, à pareille hauteur, la petite Thérèse, et nous ne le chicanerons pas sur le degré de génie qu'il lui attribue et sur le rôle exceptionnel qu'il lui reconnaît dans le développement des doctrines. Cependant, la lecture attentive de cet ouvrage nous a incité à réfléchir sur trois problèmes que retient l'auteur et sur trois interprétations qu'il propose : il prend à partie le P. Petitot pour son « ascétisme de petitesse », et le P. Chardon, dont la conception est stigmatisée de

« dolorisme »; enfin, il institue une comparaison entre Thérèse et Jean de la Croix.

L' « ASCÉTISME DE PETITESSE »

Dans cet ouvrage et dans ses études précédentes, M. Combes ne manque pas une occasion de rendre un hommage fervent à l'un des plus grands spécialistes de la spiritualité thérésienne, le P. Petitot. Mais il n'accepte pas et même rejette l'expression employée par le savant dominicain, « ascétisme de petitesse », pour spécifier la qualité des sacrifices de la moniale. Ce serait « une formule regrettable dont le moindre défaut est de suggérer, sinon d'imposer l'idée d'une diminution dans la valeur de cet ascétisme; le plus grand, d'utiliser pratiquement le jeu de concepts qui caractérise la thèse à laquelle il s'agit de s'opposer » (p. 127). L'auteur s'émeut, craint « une catastrophe » (p. 126, note 1), et déclare ladite expression « impropre à qualifier une doctrine de divinisation » (p. 185). L'ascétisme de Thérèse est un ascétisme de grandeur, de la « grandeur pure », de l'héroïsme totalitaire.

Le P. Petitot eût été très étonné de ces critiques et inconsolable d'avoir, par des formules malheureuses, permis des équivoques si préjudiciables. En réalité, faut-il s'émouvoir à ce point ? Les termes ont une importance relative, ils sont des signes. Que l'on saisisse exactement les réalités que ces vocables traduisent ! Le P. Petitot, en recourant à cette expression que, jusqu'à ce jour, on avait jugée excellente et qui n'avait trompé personne, se proposait de distinguer deux registres de moyens, sacrifices spectaculaires et sacrifices cachés, en accordant incontestablement la supériorité aux seconds, et non pas de comparer deux ordres de sainteté. Avant M. Combes, au P. Petitot revient le mérite d'avoir exalté la grandeur thérésienne, en un ouvrage qui fut, et reste, révélateur. S'il faut chercher des responsables dans le jeu d'un lexique dangereux, remontons jusqu'à Thérèse, dont le langage, matériellement puéril, a voilé la richesse doctrinale : « Ce sont les petites croix qui sont toute notre joie : elles sont plus ordinaires que les grandes et préparent le cœur à les recevoir quand c'est la volonté de notre bon maître » (p. 141). Aucun vocable ne nous paraît plus équivoque et source d'équivoques que celui de grandeur, dans le domaine de la sainteté. Thérèse le rejetterait certainement. Emportée « dans un ouragan de gloire », elle demeurera « la petite Thérèse ». Tout en comprenant le point de vue de M. Combes, ne se débat-on pas dans une querelle purement terminologique ?

LE « DOLORISME » CHARDONIEN

Le dernier mot de la souffrance est l'abandon au bon plaisir divin. La conception de Lisieux est comparée à la spiritualité staurocentrique (σταυρός, croix) de Louis Chardon [1]. Cet écrivain n'établit-il pas « une relation immédiate et nécessaire entre le progrès dans la grâce et le penchant à la croix » ? (P. 153.) Plus loin, nous lisons : « La doctrine de L. Chardon tend à infléchir la vie parfaite vers un dolorisme de principe qui limite la liberté divine et réduit de façon excessive la participation de l'âme au Christ glorifié » (p. 159).

Abandon thérésien et dolorisme chardonien. Nous n'acceptons ni cette signification de *La Croix de Jésus*, ni cette opposition. L'affinité entre la grâce et la croix découle de la nature même de la grâce sanctifiante, qui, par le baptême, cause notre insertion dans la Passion du Christ : « Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, id est, si in nobis assumamus similitudinem mortis ejus, ut ei incorporemur sicut ramus qui inseritur plantae : *ut nos quasi in ipsa passione Christi inseramur* [2]. » Progrès dans la grâce, progrès dans l'amour, progrès dans la ressemblance avec le Christ crucifié. Et l'expérience des âmes apporte une éclatante confirmation à ces principes du plus authentique paulinisme et du thomisme le plus riche : plus on participe à la grâce, plus on participe à la croix, et, la réciprocité jouant absolument, une deuxième loi de l'économie providentielle peut être énoncée : plus on participe à la croix, plus on participe à la grâce. Où est le « dolorisme » ? La souffrance n'est pas considérée ni recherchée comme un but en soi avec complaisance morbide (ce qui définit adéquatement le dolorisme), mais elle est envisagée comme un moyen et un moyen d'union. Et le « troisième entretien » est entièrement consacré par Chardon à expliquer que « les croix spirituelles sont plus unissantes à Dieu que séparantes et qu'elles sont des moyens d'union plus propres pour la perfection des âmes saintes que les consolations. » Cet amour de la souffrance, purificatrice et identificatrice à Jésus, ne dégénère jamais en obsession : « Les consolations peuvent être recherchées et demandées » (pp. 437-438). L'abandon n'est aucunement exclu : « Heureuse l'âme qui a donné les clefs de sa maison à l'amour saint, par un abandon général à ses généreuses

---

1. L. Chardon, *La Croix de Jésus*, nouvelle édition, introduction par le R. P. Florand. Éditions du Cerf, 1937.

2. Saint Thomas d'Aquin, *Commentaire de l'Épître aux Romains*, 6, 4-5.

dispositions et par un très ample pouvoir de faire tout ce qui est nécessaire pour sa perfection [3]. » Et, dans un texte décisif, est posé et résolu le problème, dans un équilibre admirable des données, texte que retient le P. Florand dans son introduction (p. CXXIX) : « Quel miracle de la grâce de voir une âme plus disposée... aux désolations qu'aux consolations..., sans pourtant rien diminuer de sa soumission au bon plaisir de Dieu, ni que cette résignation amoindrisse ou la vigueur de sa pente ou l'extrémité de sa peine. » Chardon n'a-t-il pas été accusé de quiétisme, déformation, par excès, de l'abandon, et n'appartient-il pas à une école qui nous a donné le P. Piny, théoricien séduisant de l'abandon ? Thérèse de Lisieux n'a pas inventé l'abandon, elle est un anneau d'une longue chaîne, un témoin, peut-être exceptionnel, d'une importante tradition.

MORT THÉOPHANIQUE OU MORT VICTIMALE

Les données du problème

M. l'abbé Combes compare enfin la mort angoissée qu'a voulue et vécue Thérèse de Lisieux à la mort d'amour, suave, glorieuse et triomphale, telle que, dans « des descriptions flamboyantes » (p. 180), nous l'a dépeinte Jean de la Croix : « Le triple martyre de Thérèse, poursuit-il, est la négation même des descriptions théophaniques déployées par le plus sûr docteur du Carmel » (p. 162). Et, dans une note qui termine l'ouvrage, il conclut : « Quelles que puissent être les mises au point, il paraît d'ores et déjà assuré que les mystiques de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne peuvent coïncider en la phase ultime du progrès spirituel en ce monde, à moins de virtuosités exégétiques dont on ne voit pas que rien puisse les justifier (p. 191, note 3).

Il est indispensable d'avoir présente à la mémoire cette page de *La Vive Flamme d'Amour* [4].

> Si les autres meurent par suite d'une maladie ou de la vieillesse, ceux dont nous parlons pourront également paraître succomber à la maladie ou à la vieillesse. Mais ce qui sépare leur âme de leur corps est uniquement un élan ou un transport d'amour beaucoup plus élevé, beaucoup

3. *La Croix de Jésus*, 2e entretien, p. 361.
4. Édition P. Grégoire de Saint-Joseph, p. 32.

plus fort et plus puissant que les précédents, puisqu'il a réussi à rompre la toile et à emporter avec lui le joyau de l'âme. Aussi la mort de ces personnes est très douce et très suave, elle l'est beaucoup plus que ne l'a été toute la durée de leur vie spirituelle; car elles meurent dans des élans et des transports de l'amour le plus élevé et le plus suave, comme le cygne dont le chant est plus mélodieux quand il se meurt. Voilà pourquoi David a dit (Ps. 115, 15) : « La mort des saints est précieuse devant Dieu. » C'est ici que viennent se concentrer toutes les richesses de l'âme; c'est là que vont se perdre dans l'océan divin les fleuves d'amour de l'âme qui sont eux-mêmes si vastes et si majestueux qu'ils semblent déjà des mers; c'est là que viennent se rejoindre le premier et le dernier de ses trésors, ils vont accompagner cette âme qui part pour son royaume, tandis que de tous les confins de la terre retentissent des chants de louanges qui, comme dit Isaïe, proclament la gloire du Juste (24, 16).

A cette mort d'amour de *La Vive Flamme*, la victime préfère, bien qu'elle soit totalement abandonnée (pourquoi la permanence des préférences dans le climat de l'abandon ?), l'imitation de la mort du Christ : « Son modèle est le Christ en croix » (p. 180).

Notre-Seigneur est mort sur la croix dans les angoisses, et voilà pourtant la plus belle mort d'amour qu'on n'ait jamais vécue ! Mourir d'amour, ce n'est pas mourir dans les transports... Je vous l'avoue franchement, il me semble que c'est ce que j'éprouve [5].

Les différences sont appréciables.

Mort d'amour

Dans la *Vive Flamme*	Dans les *Novissima Verba*
— dans les transports;	— dans l'angoisse;
— n'a pas de « contenu mystique » (p. 182).	— est une offrande à l'amour;
— n'a qu'une valeur de passage.	— a la valeur d'un suprême témoignage.

Telles sont les données du problème.

Vers une solution

Le problème présente un intérêt réel; nous en connaissons les données; essayons, sinon de le résoudre, du moins de l'éclairer. Nous nous refusons à enregistrer une opposition.

---

5. *Novissima Verba*, 4 juillet 1897, p. 45.

1° *Quelle valeur accorder à la mort d'amour décrite dans* La Vive Flamme *? Serait-elle le type de la mort de tous les saints qui ont atteint l'union transformante ?* Qui imposerait une telle uniformité, tendrait à supprimer la personnalité unique de chaque saint ? *Une étoile diffère en éclat d'une autre étoile* (1 Cor., 15, 41). En écrivant, à genoux, en 1584, la plus belle page de toute son œuvre, saint Jean de la Croix ne se remémorait-il pas, dans la ferveur filiale et l'admiration éperdue, la mort même de sainte Thérèse d'Avila, survenue le 4 octobre 1582, mort très douce, très suave de la séraphique Mère, qui, après avoir traversé toutes les demeures du château intérieur, « partait pour son royaume » ? Quelques pages plus loin, nous trouvons une autre description, celle d'une blessure mystique, qui pourrait évoquer la transverbération du cœur de sainte Thérèse. Rapprochons le texte de saint Jean de la Croix et le récit qu'en fit la sainte elle-même, dans son autobiographie :

Quand l'âme est embrasée de l'amour de Dieu, sans l'être cependant au degré dont nous venons de parler, bien qu'il convienne qu'elle le soit fortement pour éprouver ce que je vais exposer, il arrive qu'elle se sent attaquée intérieurement par un séraphin. Cet esprit céleste, armé d'une flèche ou d'*un dard tout embrasé du feu de l'amour*, transperce l'âme qui est déjà toute en feu comme un charbon rouge, ou plutôt *qui n'est plus qu'une flamme* : il *la brûle* d'une manière sublime : en même temps il la transperce de son dard, et alors la flamme de l'âme s'agite et monte aussitôt avec force, comme celle d'une fournaise embrâsée lorsqu'on y attise le feu. Aussi, quand l'âme est blessée par ce dard enflammé, elle sent *une plaie de délices inexprimables*. Elle est tout entière remplie *de suavité* quand elle reçoit le coup impétueux du séraphin [6].

Je voyais donc l'ange qui tenait à la main *un long dard en or, dont l'extrémité en fer portait*, je crois, *un peu de feu*. Il me semblait qu'il la plongeait parfois au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. En le retirant, on aurait dit que ce fer les emportait avec lui et me laissait tout entière embrasée d'*un immense amour de Dieu*. La douleur était si vive qu'elle me faisait pousser ces gémissements dont j'ai parlé. Mais *la suavité* causée par ce *tourment incomparable* est si excessive que l'âme ne peut en désirer la fin, ni se contenter de rien en dehors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle; elle est spirituelle. Le corps cependant ne laisse pas d'y participer quelque peu, et même beaucoup. C'est un échange d'amour si suave entre Dieu et l'âme [7].

6. *Vive Flamme*, II, pp. 45-46.

7. *Vie écrite par elle-même*, 2e partie, chap. XXIX, pp. 93-94. Édition de *La Vie Spirituelle*.

Le rapprochement rend frappantes les concordances et permet de conclure à une identité d'expérience. C'est un séraphin, chez saint Jean de la Croix, qui blesse l'âme, sainte Thérèse croit que c'est un chérubin, elle n'est pas fixée, elle écrit candidement : « Ce sont apparemment ceux qu'on appelle chérubins, car ils ne disent pas leurs noms. » Le manuscrit de la sainte porte, en marge, la réflexion de Bañez : « Il me semble plutôt qu'il est de ceux qu'on appelle séraphins. »

En deux passages, Jean de la Croix se réfère explicitement aux expériences et à la doctrine de la réformatrice : *Montée du Carmel*, livre II, chapitre XI, page 167 (édition Cyprien, Desclée), et *Cantique spirituel*, strophe 12, page 103 (édition Dom Chevallier).

Quelle est la solidité de notre hypothèse ? Nous la jugeons fondée : la mort d'amour de *La Vive Flamme* est la description de la mort de sainte Thérèse d'Avila, modèle des âmes contemplatives; rien, dans le texte, n'indique qu'elle ait une valeur normative universelle.

2° *S'il est une mort qui a une valeur absolument normative*, c'est, pour le Docteur mystique, *la mort du Christ* [8]. Le chrétien, dans toute sa vie, doit imiter son Maître; dans ses agonies spirituelles, qu'il fixe le Christ « à l'instant de sa mort, anéanti en l'âme, sans aucune consolation ni soulagement » (*Montée du Carmel*, II, chap. VII, pp. 148-150). Nous ne souscririons pas à cette affirmation de M. Combes : « La transformation sanjuaniste est exclusive de la souffrance... elle marque un au-delà de l'épreuve » (M. Combes, p. 156). N'entendons-nous pas saint Jean de la Croix — n'oublions pas son nom : « Si vous possédez Jésus-Christ, ne le cherchez jamais sans la croix » ? (Lettre XX.) La sagesse suprême n'est réservée qu'à celui qui s'enfonce dans l'épaisseur de la souffrance (*Cantique spirituel*, str. 35).

3° *Dans l'ordre chronologique et axiologique, les expériences ont la priorité sur les doctrines* [9]. Celles-ci ne sont que la traduction approximative, l'expression toujours déficiente des premières. Que, dans cette

---

8. Nous nous permettons de renvoyer à notre article : « Le Christ Jésus dans la Spiritualité de saint Jean de la Croix » (*La Vie Spirituelle*, mars 1946, tome LXXII, n° 2, pp. 131-142).

9. Quand nous parlons de priorité de l'expérience sur la doctrine, nous envisageons exclusivement le domaine de la théologie mystique, et, strictement, sous son aspect phénoménologique.

perspective, on relise les introductions des *Cantiques spirituels* et de *La Vive Flamme* : « Il demeure bien entendu que tout ce que je dirai sera aussi éloigné de la réalité qu'une peinture l'est de l'objet vivant qu'elle représente » (*Vive Flamme*, p. 4). D'ailleurs, si Thérèse, à l'instar de la Réformatrice, se raconte inlassablement, se livrant à une introspection minutieuse, Jean de la Croix est d'une discrétion déconcertante.

Comparons les morts des deux saints. Jean meurt, dans une extrême déréliction, en proférant cette plainte émouvante : « Je suis rassasié de souffrir », mais en demandant qu'on lui lise *le Cantique des cantiques*. Sa mort est, selon sa doctrine d'identification christique, une image de la mort du Christ en croix. L'expérience rejoint l'enseignement. De son côté, Thérèse, dont la mort est un martyre, a, cependant, avant de nous quitter, dans une exaltation spirituelle remarquée de l'entourage (comme elle est mieux entourée que Jean !), « un de ces élans et de ces transports de l'amour le plus élevé et le plus suave ».

Celui qui tenterait une étude phénoménologique de la mort des saints, comportant description et signification, au terme d'une enquête objective, constaterait que la mort a une double face, une face agonistique et une face théophanique : une face agonistique, le saint assiste à l'effondrement de son être extérieur, dans cette expérience bouleversante de disparition, il subit la tentation et le vertige du néant, il est soumis à d'ultimes purifications ou à de suprêmes réparations, c'est la face de la justice, c'est la révélation de son néant; une face théophanique, la filiation adoptive va atteindre sa plénitude, l'expérience béatifique se substituer à l'expérience mystique, Dieu se montrer dans quelques minutes : *nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que, au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est* (1 Jean, 3, 2). C'est la face de l'amour, la révélation de la grandeur de l'homme.

La mort des saints nous apparaît agonistique et théophanique, elle donne la plénitude de sens à toute leur vie : à Ubéda, l'abyssal dénuement de Jean de la Croix, et, à Lisieux, la consommation du martyre de la sœur de Jeanne d'Arc.

***

A l'heure où les philosophies existentialistes rendent à la mort son poids ontologique (être, c'est être destiné à la mort : *sein zum Tode*,

telle est la formule heideggérienne) [10] et invitent l'homme, que ronge le néant, à prendre devant elle une position de liberté (*Freiheit zum Tode*), lui ouvrant, par ce dépassement, une voie d'accès à une transcendance, il est urgent que les historiens de la spiritualité, se penchant sur les saints, au dernier instant de leur devenir spirituel, leur arrachent leur secret. Nous aurons, à une nouvelle profondeur, une métaphysique des saints. Dans son livre étincelant, si excitant pour l'esprit et si bienfaisant pour l'âme, M. l'abbé Combes a eu le mérite de s'attaquer à ce problème et de nous fournir, dans une clarté inégalable, la réponse thérésienne. Il nous a découvert des horizons illimités.

Lyon, 24 avril 1948.

Abbé Pierre Blanchard.

---

10. Dans son ouvrage, *Les Doctrines existentialistes, de Kierkegaard à J.-P. Sartre* (Éditions de Fontenelle, Abbaye Saint-Wandrille, 1948), M. le chanoine R. Jolivet a dénoncé l'équivoque de la formule « *être pour la mort* ». La préposition « pour » désigne-t-elle un *terme*, la mort est le terme nécessaire de l'existence humaine, ou un *but*, la mort serait la raison adéquate de la vie ?

A travers les revues

« MÊME LES PÉCHÉS »

On sait comment saint Augustin a commenté cette phrase qu'il lisait dans saint Paul : *Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu* [1] — *Etiam peccata*, a-t-il ajouté, « même les péchés ». C'est à quoi l'on ne peut éviter de songer en lisant ce que M. Albert Béguin écrit dans UNE SEMAINE DANS LE MONDE (10 juillet 1948) au sujet de Georges Bernanos, qui vient de mourir en grand chrétien :

> Par une expérience qui n'est pas très éloignée de celle de Dostoïewski, Bernanos en était venu à penser que la seule menace de perdition totale était dans l'inertie spirituelle, non point dans les grands risques du péché. Parmi ses personnages, il n'en est guère dont on puisse penser qu'ils soient assurément sauvés, mais cela ne fait point de doute pour ceux qui se sont lancés à l'aventure, partant sur les routes de l'inconnu d'un pas qui souvent fait songer à celui de Rimbaud. Ils sont sans prudence, sans avarice d'eux-mêmes, donnés à la vie, à la tentation, à tous les appels. Et ils foncent droit devant eux, déchirant dans les ténèbres des brèches qui « ouvrent toutes sur le ciel ».
>
> Car tel est bien le sens commun à l'œuvre entière de Bernanos : tout risque couru est un risque surnaturel, et même en s'ouvrant à l'avidité de Satan, la créature a plus de chance d'être happée par l'avidité de Dieu que si elle s'était protégée de toutes parts. Dans l'univers bernanosien, il n'est qu'un trésor désirable, et ce sont les âmes. Satan les désire, mais Dieu aussi a « ce désir pensif, sévère, cette âpreté, cette

---

1. Rom., 8, 28, selon la Vulgate. Il faut comprendre d'après le grec : « Nous savons qu'en toutes choses Dieu collabore au bien de ceux qui l'aiment, de ceux-là qui sont ses élus de par libre dessein » (trad. Osty).

avidité de la créature ». Il suffit d'un instant où la créature se livre sans défense à la pauvreté, à l'amour, à la compassion pour que Dieu s'empare d'elle; et même si c'est à Satan qu'elle croit se livrer, il y a toute chance pour que Dieu soit le plus prompt à fondre sur la proie offerte.

Cela est vrai. Mais cela n'est vrai que pour les âmes nobles, pour les chercheurs infatigables de l'Absolu, disons plus exactement, en citant saint Paul en ce même verset, que cela n'est vrai que pour « ceux qui sont appelés » selon l'éternelle sagesse de Dieu : pour les « élus ». Ajoutons que, même pour eux, le péché demeure un risque redoutable, avec lequel il ne faut pas jouer : il est d'autres moyens d'éviter l'inertie spirituelle.

Appelé lui-même (pour autant qu'on en puisse juger, mais sa mort en donne la certitude morale), Bernanos n'a fait que chercher à rencontrer ou à éveiller, dans sa vie comme dans son œuvre, tous les appelés ses frères. De là vient l'importance du prêtre dans son œuvre, en son rôle de prophète et d'exorciste. Le prêtre qui l'a assisté au cours de sa dernière maladie écrit de lui, dans la Semaine religieuse de Paris (10 juillet 1948) :

Ce prophète a l'obsession du prêtre.

Cette attitude dès l'abord qualifie son prophétisme. Il tonne et fracasse. Ce n'est ni désinvolture, ni révolte, ni blasphème. C'est l'impatience de l'ordre au contraire, la passion de l'Église telle qu'elle apparaîtra dans l'eschatologique *visio pacis*. Bref, Bernanos sait que le catholicisme ne s'équilibre que dans le sacerdotal. Cette robustesse essentielle nous permet de juger la pauvre figure des petits anticléricalismes sans lucidité ni profondeur qui pullulent autour de nous. L'Église, a écrit Bernanos, « c'est d'elle que je tiens tout, rien ne peut m'atteindre que par elle ». Tout ce qui la blesse le meurtrit lui aussi « à la racine de l'espérance ».

. . . . . .

Bernanos ne s'approche pas du prêtre en vain : ce qu'on peut dire de chacun des êtres qu'il aborde est ici plus vrai que jamais. Bernanos a l'angoisse du prêtre, il l'envie; il contacte notre état et essaie de prendre, presque de voler un peu de ce que nous sommes.

. . . . . .

Ce mouvement est si dénué d'artifice que nous trouvons chez Bernanos une déconcertante intuition de spiritualité sacerdotale. Son appropriation, si l'on peut dire, va jusque-là. Il nous poursuit jusque dans nos dépassements.

D'après lui, notre caractéristique est d'avoir « accepté » de manière singulière, « une fois pour toutes, l'effrayante présence du divin à chaque instant de notre pauvre vie ». Cette vision de foi commande son comportement à notre égard. Nous ne jouons pas « nos chances » comme les

autres « au milieu du siècle ». Nous sommes d'une « simplicité tragique ». Voilà le maître-mot lâché : à lui seul il montre à quel point Bernanos tourne le dos à l'analyste ou, si l'on préfère,, à quel point le romancier se moque du roman. Comment le dogme s'affirme en nous, par nous et parfois malgré nous, telle est son inquiétude. Ses notations n'ont d'intérêt et même de sens qu'au regard de sa foi. C'est sa foi qui crée les prêtres; il ne cherche pas ses hommes.

Impossible d'être avec Dieu sans être pris à partie par Satan. La simplicité du prêtre s'exerce donc dans un univers tragique. Mais le Tricheur peut être démasqué. Pour Bernanos, Satan est essentiellement supercherie. Le prêtre devient donc entre tous celui dont l'œil n'est pas dupe. Il est l'exorciste, et voilà qu'au sein du monde comme au fond des cœurs il démasque le vrai.

CHARITÉ FRATERNELLE

On se plaignait naguère, dans cette revue (*Apostolus* d'octobre 1945), du peu de place que tient dans notre enseignement et notre vie la charité fraternelle.

Il en est sans doute ainsi de tous les points de notre foi qui n'ont pas encore suscité d'hérésie et donné par là à l'Église l'occasion de préciser le contenu de son dépôt. *Oportet haereses esse*, dit saint Paul (1 Cor., 11, 19) : la vérité y trouve un regain de manifestation et de précision.

Nous faut-il donc souhaiter de voir surgir quelque hérésie à propos de l'amour du prochain pour que la théologie s'occupe enfin sérieusement de ce que le Christ a appelé « son » commandement ? Souhaitons du moins que les équivoques ou les erreurs qui se font jour actuellement à son sujet nous valent rapidement un bel effort théologique sur ce si beau précepte du Seigneur.

Parmi les articles parus récemment, nous ne ferons d'abord que signaler en passant une réponse que donne *L'Ami du Clergé* (18 août 1948) aux difficultés que soulève l'apparente charité des milieux communistes et populaires.

Réponse exacte, mais qui mériterait d'être développée en une longue étude. L'auteur aurait avantage, nous semble-t-il, à rejeter de son vocabulaire l'expression « charité naturelle » : violemment associée à un tel adjectif, l'agapè johannique et paulinienne perd toute signification. Qu'on parle plutôt d'amour, de philanthropie, de camaraderie ou de fraternité, et qu'on laisse à la charité son sens sacré : elle n'en peut avoir d'autre.

Dans un long et solide article, le R. P. de Puybaudet se demande, dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* (avril-juin 1948) si « tous ceux qui n'ont pas la foi et l'espérance chrétienne n'auraient pas la charité » et, par là, pourraient être sauvés.

En montrant combien la charité est essentiellement théologale et combien elle « est d'ordre mystique », l'auteur nous donne, appuyé sur l'Écriture et la théologie (spécialement celle du P. de Montcheuil) le principe certain de solution. Avouons cependant que nous restons sur notre appétit, et nous serions heureux que l'auteur, après un si beau départ, abordât en son point précis le problème qu'il se posait au début. Il est bien évident en effet que ceux qui n'ont pas une foi et une espérance théologales ne peuvent avoir une charité théologale. La véritable question est de savoir si ceux qui, par suite d'obstacles « invincibles » à leurs forces, ne sont pas consciemment chrétiens, pouvaient être néanmoins sauvés, à raison de leur pitié, de leur respect, de leur amour pour leurs frères, poussé jusqu'au don total d'eux-mêmes ? Se pourrait-il trouver des hommes qui, ne connaissant pas l'Évangile, semblent pourtant accomplir les œuvres de la foi vive dans le domaine de la charité fraternelle ? Mais faut-il parler ici de charité ? Quelle est la nature exacte de cet amour fraternel qui tiendrait lieu à ces hommes d'œuvres de salut et de perfection ? Quel est exactement l'objet qu'atteint, dans le prochain, un tel amour ? S'il atteint l'homme profondément, y touche-t-il Dieu, ou du moins n'est-il pas sur la voie qui y conduit ?

Quelque réponse qu'on donne à ces difficiles questions, il restera que cet amour ne sera véritable charité fraternelle, et donc salutaire, que s'il implique une référence au Dieu sauveur. Mais nos attitudes sont souvent plus riches que la conscience que nous en avons, et il arrive que certains comportements contiennent une densité spirituelle qui s'ignore.

On discerne sans peine tout le profit que pourraient tirer de ces réponses — apportées dans le respect du mystère — nos techniques apostoliques et surtout notre entrée dans le mystère de la charité.

A. P.

Les Livres

SPIRITUALITE

Spiritualita Cateriniana. Libreria editrice Fiora Fiorentina. Collect. « Vita cristiana », 158 pp., 12-25, 1947.

Le volume publié à l'occasion du sixième centenaire de la naissance de sainte Catherine de Sienne contient neuf études sur la spiritualité catherinienne. On regrette toutefois qu'elles nous soient offertes comme une mosaïque qui ne manque pas de charme mais qui aurait gagné à être ordonnée selon un plan même élémentaire et matériel : la vie, les écrits, la doctrine. Nous suivrons ce plan pour la commodité du lecteur.

La vie. L'historicité des phénomènes mystiques et extatiques dans la vie de sainte Cathèrine de Sienne fait l'objet de l'étude du P. Centi, O. P. Il met en parallèle le cas actuel de Thérèse Neumann et celui de sainte Catherine : ce qui est possible actuellement l'a été au XIVe siècle; tandis que M. Pietro Chiminelli compare sainte Brigitte de Suède et sainte Catherine pour conclure à l'identité de mission encore que marquée par un comportement spirituel différent.

Le P. Pucetti, O. P., s'applique à démontrer, en s'aidant de la Somme Théologique, la mort mystique de Catherine et sa contemplation de l'essence divine; il conclut par l'affirmative.

Les écrits. Savoir lire et apprécier les écrits de sainte Catherine n'est pas une chose aussi facile et aussi simple. Rosa Borghini nous en fait l'aveu émouvant. Lisons-les lentement, à petite dose, ayons-les sur notre table à portée de notre main, nous apercevrons rapidement que nous ne pouvons plus nous en passer.

Catherine a le sens de la mesure dans son style et dans ses conseils, elle représente un type d'humanisme viril et équilibré, le P. Pera, O. P., nous en fournit une preuve très personnelle dans son article.

Le professeur Emilio Piovesan a relevé toutes les citations scripturaires contenues dans le *Dialogue* et il nous en présente un certain nombre qu'il fait suivre du commentaire catherinien dont il souligne l'à-propos théologique et doctrinal. C'est une initiative très éclairante pour connaître la pensée de sainte Catherine; il est souhaitable qu'on fît une étude analogue pour dégager les éléments assimilés par sainte Catherine : cela permettrait de la situer plus sûrement dans le courant spirituel de son temps et serait du plus haut intérêt pour fixer la spiritualité proprement catherinienne.

La doctrine. Trois autres études abordent vraiment un aspect doctrinal de la spiritualité de la mystique siennoise. Nous apprécions tout spéciale-

ment celle du P. Deman, O. P., car elle met en valeur ce qui nous semble être le thème majeur de cette spiritualité : « La part du prochain dans la vie spirituelle d'après le *Dialogue* ». Il a utilisé exclusivement les chap. VI, VII, VIII, mais on pourrait continuer l'exploration et fournir un abrégé substantiel de ce qui fait le fond et la trame de la doctrine catherinienne. Nous caractériserions volontiers cette spiritualité à base de miséricorde : une spiritualité apostolique. On comprend alors la prédilection de notre sainte pour l'Apôtre par excellence saint Paul dont elle a fait — comme d'ailleurs saint Dominique — son maître spirituel.

Le P. Paolo Pession, O. P., par un autre biais, retrouve la même veine dans son article « Oraison et action dans la vie et la doctrine de sainte Catherine ». L'action née de l'amour sous sa forme de « misericordia » s'en nourrit et le cas de Catherine est particulièrement éminent. Le P. Aurelio Floris, O. P., en donne une technique : méthode catherinienne d'oraison qu'il fait coïncider avec celle proposée par sainte Thérèse. Il nous semble toutefois que si l'on arrive à l'union à Dieu par les deux méthodes, l'optique et l'esprit sont bien différents; or les spiritualités ne se diversifient-elles point par là-même ? Nous serions moins affirmatifs pour maintenir la concordance qu'il établit dans sa conclusion, laquelle ne nous a pas pleinement convaincu.

Comme on peut en juger, ce sont là plutôt des études fragmentaires, le titre nous faisait espérer une véritable petite Somme, nous souhaitons qu'un théologien spirituel l'entreprenne, car le sujet bien que très ardu, en vaut la peine.

fr. H.-D. BERGER.

ERIK PETERSON : *Les témoins de la vérité*. Traduction de Robert LAHAYE, aux Éditions du Seuil, Paris. Coll. « La Sphère et la Croix ».

Nous nous laissons peut-être trop facilement aller à considérer le martyr comme un saint particulièrement admirable, certes, pour son courage héroïque, mais enfin comme un saint parmi les autres, chez qui telle vertu distinctive, en l'espèce la force, se voit portée à un point de sublimité exceptionnel. Le petit livre de Peterson a le mérite de souligner comment le martyr est en réalité « la catégorie qui doit servir de modèle à ce qui est un saint au sens catholique du mot ». Le texte est de lecture assez difficile, il est parfois même déroutant par certaines des thèses secondaires qu'il avance, notamment dans le chapitre qui étudie l'annonce des persécutions dans l'Apocalypse. Mais partout il fourmille d'indications infiniment suggestives. « Le martyr fait partie de l'idée d'Église » parce que le témoignage rendu à la Vérité — auquel la persécution même donne une sorte de publicité — vient nécessairement confondre un monde mauvais. Le soldat du Christ paraîtra toujours braver un pouvoir politique qui prétendrait aux prérogatives du pouvoir religieux. Bien plus, la *militia Christi* mène, en la personne des martyrs, une lutte pour la puissance impériale qu'elle revendique en faveur du Christ — même si cette lutte ne se comprend « qu'à partir du caractère eschatologique de la prédiction chrétienne ».

R. P. MARIE-EUGÈNE DE L'ENFANT-JÉSUS, O.C.D. : *Les oraisons des débutants*. Lethielleux, 1946, 1 vol. in-8 couronne de 128 pp., 4o fr.

C'est le paradoxe de la vie d'oraison de n'être qu'un commerce d'amitié avec une Personne invisible, insaisissable à nos facultés naturelles. La foi seule nous met en contact avec Dieu, la foi seule nous certifie que nous sommes aimés de lui et que nous pouvons par conséquent nous entretenir avec lui, comme un ami le fait avec son ami. Mais cette certitude de foi n'entraîne pas nécessairement une expérience de ce contact spirituel et surnaturel, ni de l'enrichissement

qu'il apporte à notre vie intérieure. D'où les difficultés qu'éprouvent les débutants à s'adonner à l'oraison, à y persévérer malgré distractions et sécheresses, à y faire des progrès. Remarques banales, qui n'apprendront rien à qui sait son catéchisme et s'est exercé à prier.

Ce qu'on dit peut-être moins, c'est que le paradoxe même de l'oraison contient la solution du problème de psychologie religieuse qu'il pose. Puisque la foi seule permet ce commerce avec Dieu, le remède essentiel à ses difficultés réside dans la culture de la foi et de l'esprit de foi. Le P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus le montre bien dans cet excellent petit livre sur les oraisons des débutants, qui résume partiellement quinze années de conférences spirituelles à des auditoires variés. L'auteur ne prétend d'ailleurs qu'à reproduire, transposer ou expliquer l'enseignement de sainte Thérèse; il le confirme aussi et l'illustre par son expérience personnelle. Son ouvrage sera précieux pour les novices en matière d'oraison; mais, en ce métier, l'apprentissage peut durer de longues années, et les contemplatifs eux-mêmes ne liront certainement pas sans profit ces pages solides.

J. GAILLARD.

A. GELIN : *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament*. Coll. « Lectio divina », 2. Éd. du Cerf, Paris, 1948, 85 pp., 110 fr.

Une mince plaquette d'une densité extraordinaire et cependant largement accessible aux non-spécialistes. Nous manquions en France d'une théologie de l'Ancien Testament. Cette première tentative est une réussite qui dépasse les espérances. Trois chapitres : la Révélation de Dieu; le Dessein de Dieu dans l'humanité; le Salut personnel, dégagent les lignes maîtresses de la Révélation faite à Israël pour toute l'humanité et les perspectives qui, par des cheminements imprévus, vont confluer vers le Christ, accomplissement de la loi et des prophètes. La netteté du trait et la sobriété de l'expression dont la concision n'est jamais obscure dégagent admirablement les grandes étapes de la pédagogie divine. On ne saurait trop souhaiter que tous les prêtres lisent et relisent ces pages pour y puiser les thèmes d'une prédication nourrie de la Parole de Dieu. Et pour les âmes religieuses comme pour tous les chrétiens soucieux d'alimenter leur foi aux sources de la Révélation, elles seront un guide précieux, d'autant qu'une bibliographie choisie leur permettra de pousser plus loin leur étude. « Lectio divina » se donne pour objet de rendre au peuple de Dieu le goût d'une lecture savoureuse de l'Écriture; les pages de M. Gelin y aideront grandement.

I.-H. D.

P.-S. — Puisque tout le monde s'accorde sur l'excellence du livre de M. Gelin, nous ne négligerons pas d'apporter ici une critique de détail que nous communique un professeur d'exégèse :

« L'auteur n'a pas négligé de retracer le chemin qu'a parcouru la doctrine de la rétribution. A juste titre, il fait remarquer que la pensée biblique est partie d'une « vérité fort imparfaite » (p. 54) et a procédé à des approximations successives. Mais il aurait dû dégager plus explicitement ce qu'il y avait de vérité positive et permanent dans chacune des étapes.

« La rétribution temporelle collective ne satisfait sans doute pas à toutes les exigences du sens moral qui proclame la responsabilité individuelle. Mais elle n'est pas une représentation naïvement simpliste de la justice divine, déduite de la croyance primitive à la solidarité sociale. Elle a pour elle le témoignage des événements. Si l'on néglige le sort des individus, c'est un fait d'expérience obvie que la destinée d'un groupe restreint, famille ou tribu, est fonction de sa valeur morale, et par suite

de son attitude religieuse. Et c'est justement au temps où les tribus d'Israël ne sont pas réunies en une formation politique centralisée que le livre des *Juges* est allé demander la démonstration la plus évidente de la rétribution collective. Les choses deviennent moins faciles à discerner à mesure que le groupe croît en complexité. Les conséquences des actes peuvent se faire attendre plus longtemps et on peut hésiter sur les causes lointaines qui ont déterminé les catastrophes présentes. C'est ce que montre la discussion entre Jérémie, champion de Iahveh, et les femmes de Juda, dévotes de la Reine du ciel (Jer., 44). Le principe des sanctions collectives était compatible avec des délais (cf. Hab., 2, 3), et il n'était pas aisé de lui découvrir un démenti manifeste dans les faits : la mort de Josias à la bataille de Megiddo n'en fut pas un, car cet engagement avec les armées égyptiennes, où périt un roi juste et pieux, victime de sa témérité, ne tourna pas au désastre national. Et les crimes accumulés sous le règne de Manassé, aïeul de Josias, suffirent largement, aux yeux des écrivains inspirés, à expliquer les difficultés où se débattirent et sombrèrent les deux derniers représentants de la monarchie judéenne (2 Rois, 21, 11-15; 24, 4).

« Quant à la théorie de la rétribution individuelle terrestre (pp. 59-61), il aurait fallu distinguer entre la forme rigide que lui donnent les amis de Job et que Iahveh condamne sévèrement, et la forme plus souple, plus conforme à l'expérience qu'elle revêt dans la pensée des auteurs bibliques eux-mêmes. Les sages qui ont rédigé le livre des Proverbes et Ben-Sirah, leur héritier, ne cachent nullement que la souffrance peut atteindre le juste qui craint Dieu. Les psalmistes tendent de plus en plus à mettre le bonheur qu'ils promettent au croyant fervent non dans la prospérité matérielle, mais dans l'intimité confiante avec Iahveh. Jérémie reporte expressément à un avenir meilleur, à l'ère d'une nouvelle alliance, le démenti donné par Dieu au dicton railleur des esprits forts : « Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils en sont agacées » (Jér., 31, 30).

« Même une fois apportées ces précisions, il reste, et on le reconnaîtra volontiers avec M. Gelin, que les sanctions terrestres, soit collectives, soit individuelles, ne pouvaient pas répondre adéquatement à l'attente des fidèles en un juste jugement divin. Seule l'espérance de la résurrection et de la vue de Dieu après la mort pouvait lever tous les scandales.

« L'enseignement de Jésus, en ouvrant plus largement encore que le livre de la Sagesse ou Daniel les perspectives de la vie éternelle, n'a pas dévalorisé les éléments de vérité contenus dans les anciennes théories : on ne peut dire qu'il « a rejeté le vieux tandem péché-malheur » (p. 71). Sans doute, le Maître repousse l'idée que toute disgrâce individuelle soit le signe indubitable d'une faute individuelle. Mais il voit dans un accident aussi fortuit que l'écroulement d'une tour le prodrome d'une catastrophe générale que seule la pénitence pourrait prévenir, et qui est donc à ses yeux un châtiment (Luc, 13, 1-5).

A.-M. DUBARLE.

Les plus belles homéliες de saint Augustin sur les Psaumes, choisies et traduites par le chanoine G. HUMEAU. In-16 de XXX-586 pp., Paris, Beauchesne, 1947.

Le chanoine Humeau nous avait jadis donné *Les plus beaux Sermons de saint Augustin* (trois volumes, Bonne Presse, 1932-1934). Ce sont encore des Sermons que les *Enarrationes in Psalmos*, bien que toutes n'aient pas été prêchées. Si ces homélies, souvent un peu longues, n'ont pas toujours la vivante spontanéité des *Sermones*, on y retrouve le meilleur Augustin, la verve du prédicateur, l'ingéniosité de l'exégète, les intuitions du mystique. Assurément,

le prédicteur a souci de la lettre du texte sacré, souci qui est parfois même un scrupule de littéralité, — l'introduction le montre bien, à laquelle il manque quelques renseignements sur les circonstances de la composition et de la publication des *Enarrationes*. Toutefois, ce n'est pas un commentaire littéral qu'il faut chercher ici, mais une copieuse et intarrissable exégèse « christologique » du Psautier. Il y a continuité parfaite entre le Psaume et l'Évangile; il faut tout ramener au Christ et au Christ total, il faut tout comprendre *in Christum et in Ecclesiam*. C'est ici qu'il faut chercher les plus beaux développements de saint Augustin sur le Corps mystique, c'est ici qu'on sent en lui cette passion pour le Christ et l'Église, ce désir de la Jérusalem céleste, cette faim et cette soif de la béatitude, de Dieu lui-même. On se rappelle le commentaire du Psaume 41, *Quemadmodum cervum*, dont *La Vie Spirituelle* a eu la primeur (mai 1946, pp. 641-656). Ces homélies ont autrefois enthousiasmé les chrétiens de Carthage ou d'Hippone ; grâce à la traduction de M. Humeau, elles nourriront encore les chrétiens d'aujourd'hui... Mais pourquoi ce volume ne comporte-t-il pas d'index ?

P.-Th. Camelot.

Dom R. THIBAUT : *L'idée maîtresse de la doctrine de Dom Marmion*. Éditions de Maredsous, 1947, 224 pp.

En poursuivant avec piété filiale son œuvre de diffusion de la doctrine columbanienne, Dom Thibaut a été amené à dégager la pensée directrice qui lui donne tout son sens, explique la grandeur et sa fécondité spirituelle. C'est dans l'Épître aux Éphésiens que Dom Marmion a trouvé le thème fondamental de son enseignement : *Dieu nous a prédestinés à devenir ses fils adoptifs par Jésus-Christ*. Il s'était placé d'instinct au cœur même du christianisme, et ce dogme avait pénétré au fond sa vie intérieure, avant de devenir le leitmotiv de sa prédication et de sa direction.

Dom Gaspar LEFEBVRE, O.S.B. : *Les magnificences du Précieux Sang*. Mont-Laurier (Canada), 1946, Paris, Soc. Lit., 57, rue de Rennes, 560 pp.

L'auteur du *Missel quotidien* nous offre en ce volume une anthologie de témoignages à la louange du Sang rédempteur, extraits des Saintes Écritures, des Pères et Docteurs de l'Église, du Missel et du Bréviaire, des meilleurs auteurs ecclésiastiques. Le culte liturgique, qui se concentre dans l'immolation sacramentelle de la messe, étant le moyen par excellence d'honorer le Sang du Sauveur, c'est dans le cadre de l'année liturgique que nous sont présentées ces lectures, au nombre de cinq cent trente-six. Elles aideront les fidèles à méditer le dogme chrétien et la vie des saints dans la lumière du mystère de la Rédemption. On y trouvera, chemin faisant, d'utiles précisions sur la dévotion au Précieux Sang, et on y apprendra aussi à connaître l'institut religieux à la demande duquel le livre a été composé, celui des Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, fondé au Canada en 1861 par la Mère Catherine-Aurélie.

J. Gaillard.

Charles JOURNET : *Introduction à la théologie*. Collection « Questions disputées », Desclée de Brouwer, 1947, 331 pp.

Ce nouvel ouvrage de Mgr Journet place la théologie ou sagesse de la foi au-dessous de la sagesse de l'amour et au-dessus de la sagesse de la raison. Au courant des dernières précisions de la pensée théologique, l'auteur nous montre la théologie doctrinale comme la science divino-humaine de l'ordonnance interne, ontologique du révélé. Dans l'autre partie de son livre, aussi étendue que la première, l'auteur établit les statuts de la théologie historique, « science divino-humaine du développement historique du révélé et plus généralement du royaume de Dieu » ; il propose comme tâche à cette partie de la théologie de refaire la *Cité de*

Dieu à l'usage de notre époque, et il évoque les thèmes essentiels à reprendre. Ces pages lucides éclairent beaucoup l'organisme de la connaissance chrétienne et donnent du mouvement pour aller plus loin.

HENRI BARBEAU : *Efficacité chrétienne*. Castermann, 1948, 83 pp.

Ces conférences, données à la Radio vaticane pendant le carême 1947, marquent avec netteté et force la part indispensable que les chrétiens doivent prendre à la conquête du monde au Christ. Témoins de la liberté, les chrétiens sont aussi les organisateurs du monde dans la distinction et la sauvegarde du spirituel et du temporel; les moyens à employer doivent être des moyens purifiés.

M.-E. VAUCELLE : *Ozanam*. Collection « La Noble France ». Bonne Presse, Paris, 1948, 205 pp.

Après une courte introduction, ce livre laisse parler Ozanam, car il est un recueil de morceaux très bien choisis de ses œuvres.

Dr DENYS GORCE : *Pour comprendre la théologie*. Bibliothèque d'Éducation scientifique, Gaston Doin, 1947, 227 pp.

Ces neuf leçons, puisées aux meilleures sources, sont bien faites pour réveiller un large public du pire des sommeils qu'est le sommeil dogmatique. Bien des laïcs pourraient apprendre, par ce livre, à ne plus considérer la théologie comme devant rester étrangère à leur vie spirituelle et réservée aux seuls clercs.

PAUL CHANSON : *L'œuvre de chair*. Éditions Familiales de France, 86, rue de Gergovie, Paris-14e, 61 pp.

Paul Chanson essaie une spiritualité de l'œuvre de chair dans le mariage chrétien. Ce livre rendra grand service à ceux au moins chez lesquels le péché originel semble avoir laissé des blessures moins profondes que chez les autres.

Collection « Le Témoignage chrétien ». Éditions Xavier Mappus, Le Puy.

Diverses brochures d'une trentaine de pages chacune mettent à la portée d'un vaste public des questions concernant la pensée et la vie chrétienne. Ainsi, entre autres, le P. BONSIRVEN, S. J., nous introduit à la Bible sous le titre de : *La parole de Dieu* ; le P. Gaston SALET, S. J., commente ces mots de saint Paul : *La vie, pour moi, c'est le Christ* ; le P. DURAND, S. J., présente *Le problème théologique des missions*; le P. DE LUBAC évoque *La vocation de la France*. D'autres brochures, riches de théologie positive et pratique, traitent de divers autres sujets à la lumière du Christ et de la philosophie chrétienne.

S. Exc. Mgr GARRONE : *Invitation à la prière*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948, 156 pp.

Il s'agit d'une série de méditations sur l'Évangile écrites en un langage dépouillé et profond. Les âmes intérieures y apprendront à mieux prier, c'est-à-dire à trouver auprès de Dieu, par l'intermédiaire de son Écriture et de l'Esprit-Saint, une lumière vivante qui oriente notre volonté et l'unisse à la volonté de Dieu. Et c'est parce qu'on se sent profondément engagé en Dieu en lisant ces pages que cette *Invitation* prend vite la fermeté d'un commandement plein d'autorité.

AUGUSTE VALENSIN : *Autour de ma foi. Dialogues avec moi-même*. Paris, Aubier, 1948, 123 pp.

Ces pages incisives groupent une série d'annotations fragmentaires concernant la croyance et la foi, l'enfer et l'éternisation du vouloir, le péché contre le Saint-Esprit, l'identité personnelle, etc.

fr. A. JOURNET.

Abbé ANDRÉ GOUBELY : *Mon vrai missel*. Ill. de R. BRISTET. Éd. Droguet et Ardant, Limoges. Un vol.,

100 pp. Cartonné, impression deux couleurs.

Typographie claire et aérée : les prières, la messe, la confession, la communion, le chemin de la croix, la dévotion à la Sainte Vierge.

Le choix s'augmente tous les jours des livres de messe pour les petits. Celui-là est un des meilleurs, peut-être le meilleur dans son genre : agrément de la lecture, justesse du style, adaptations sans mièvrerie. Moins élémentaire que le *Missel des petits amis de Jésus*, il peut permettre aux sept-huit ans d'attendre le don d'un vraiment vrai missel.

M. Fargues.

Mère Marguerite DUFRAISSE : *Première formation morale et religieuse de l'enfant. Éd. du Cénacle*, 64 pp., 40 fr.

Les dons pédagogiques de Mère Marguerite Dufraisse seront difficilement remplacés par ce livre qui, cependant, pourra rendre des services.

A.-M. H.

HOMMES DE DIEU

P. GLORIEUX : *Un homme providentiel : l'abbé Godin* (1906-1944). Bonne Presse, 1946, 336 pp., deux hors-texte, 120 fr.

La biographie de l'abbé Henri Godin a déjà eu trop de lecteurs enthousiastes pour qu'il soit besoin de louer ici le travail de M. le chanoine Glorieux. Tout en renonçant à tracer le portrait d'une âme si mouvementée et si riche, pour se contenter d'ordonner les souvenirs et les témoignages de ceux qui ont approché de près l'abbé Godin et l'ont tant aimé, l'auteur a parfaitement réussi à faire revivre son héros sous les yeux des lecteurs qui ne l'ont point connu. Il a même analysé très finement les contrastes de sa physionomie, les antinomies de ses qualités humaines ou celles de ses vertus chrétiennes. Nous n'insisterons pas non plus sur la thèse limpide de cette biographie : l'abbé Godin a eu une mission providentielle qui l'a conduit, par des détours imprévus et souvent douloureux, vers le sacerdoce d'abord, puis vers l'apostolat de pleine masse ouvrière, lequel trouva finalement son expression concrète dans l'œuvre qu'il lui fut donné seulement de mettre en route, la *Mission de Paris*.

Mais *La Vie Spirituelle* se doit d'insister sur la vie intérieure de cet actif, sur la source profonde de son dynamisme et de son rayonnement. Or il semble bien qu'on soit en droit de souligner dans sa physionomie spirituelle, un trait essentiel. La vie de l'abbé Godin n'a eu qu'un but : *sauver beaucoup d'âmes*. Ce prêtre fut avant tout un missionnaire, préoccupé de rendre les masses ouvrières à Dieu, sans arracher à leur milieu les âmes conquises, mais au contraire en mettant *le levain dans la pâte*, en s'efforçant d'incarner l'Évangile dans toutes les communautés humaines.

Et c'est dans cet apostolat même qu'il a su trouver la règle et les moyens de sa propre sanctification. « La sainteté du prêtre, a-t-il écrit, c'est de se rendre un parfait instrument de son apostolat, ce qui exige une grande vertu et une grande vie intérieure. » Il a compris à fond cette exigence, il s'y est livré loyalement et jusqu'au bout, mais en même temps il a trouvé dans son activité apostolique elle-même les moyens d'y satisfaire.

Chez lui, pas ombre d'égocentrisme. Travailler à sa propre perfection, même avec la pensée de donner aux autres de son abondance, cela lui fait horreur. Il préfère voir directement les âmes, ne voir qu'elles et le Christ qui les attend. « En se donnant aux autres, on se décentre de soi »... et l'on rencontre Dieu. Une prière où

se reflète toute l'âme de l'abbé commençait par cette action de grâces :

« Pour tant de frères et de sœurs et de petits enfants, vos filles et vos fils,

« Que vous m'aviez confiés, Seigneur, et qui avaient des âmes belles et grandes,

« Et pour cette connaissance que j'ai eue de vous à travers elles, Seigneur, je vous remercie et vous loue. »

Les âmes à sauver lui ont fait connaître Dieu. Elles lui ont appris aussi à l'aimer du grand amour, l'amour vécu qui se prouve par des sacrifices, cette ardente charité qui, dès le séminaire, lui faisait ambitionner une vie très remplie et complètement sacrifiée, une vie mangée. S'il a poussé si loin l'héroïsme de la pauvreté (« Il a vécu plus pauvrement que n'importe lequel d'entre nous », a témoigné un ménage ouvrier), c'était avant tout par souci de rester en contact avec la masse, car, disait-il, si la pauvreté affective suffit à ne pas nous empêcher d'aimer Dieu, l'amour du prochain exige qu'on se mette à sa place, qu'on voie le Christ qui souffre en lui... Sa vocation missionnaire l'a maintenu dans la plus exquise humilité, afin qu'il fût un pur instrument aux mains du Seigneur. Elle lui a gardé une âme d'enfant, de « petit gosse du bon Dieu », selon son expression familière, dans la simplicité et la confiance totale en la Providence, parce que le Christ demande cet esprit d'enfance spirituelle à ceux qu'il envoie prêcher l'Évangile, mais plus encore parce que le peuple a naturellement une âme d'enfant et que c'est à ce peuple, aux petits, que l'abbé Godin était envoyé.

Sa préoccupation constante de sauver les âmes en agissant sur leur milieu naturel lui a fait utiliser au maximum toutes les ressources humaines, y compris les siennes propres, qu'il croyait sincèrement si faibles, mais qui rayonnaient malgré lui, sa puissante culture sociologique et théologique, et jusqu'à son tempérament un peu tumultueux. Peu soucieux de la tenue extérieure, comme de l'orthographe ou de sa santé, impatient des disciplines « bourgeoises », ennemi juré de tout conformisme : ces dispositions, qui peuvent être chez d'autres un obstacle au progrès spirituel, préparèrent chez lui le cheminement triomphal de la grâce.

Il avait compris qu'il sauverait les âmes non en proportion de son action extérieure et de ses fatigues, mais en proportion de sa prière à Dieu. En fondant la Mission de Paris, il disait : « Veillez à ce que tous les missionnaires qui consacrent leur vie à la christianisation du monde ouvrier soient d'abord des contemplatifs. » Pour lui-même, bien que les tendances de sa nature le portassent à l'action plus qu'à la vie contemplative, il avait sauvegardé soigneusement dans l'organisation de son temps les moments de recueillement, de prière et de louange. La logique même de sa mission en fit un homme intérieur.

Il n'est pas jusqu'à sa dévotion à Nore-Dame qui n'ait bénéficié de son ministère. Il avait toujours eu une tendresse d'enfant pour celle qu'il appelait « ma Vierge, ma Reine, Maman... » A Lourdes, il s'était consacré à elle, pour appartenir plus parfaitement au Christ. Mais à la fin de sa vie, la nécessité d'éduquer les jeunes, de préparer les uns au mariage, de donner aux autres le sens de la virginité chrétienne, de proposer à tous un idéal entraînant, l'obligea à affiner encore, tout en l'intensifiant, son culte pour *la toute belle*, *la toute immaculée*.

Ainsi rapproché sans cesse de Dieu par ceux mêmes qu'il s'efforçait de lui conquérir, l'abbé Godin apparaissait de plus en plus comme « un prêtre authentique, vraiment corédempteur... l'homme totalement prêtre ». Cela se voyait surtout dans sa messe dont la ferveur, qui n'excluait pas de menues distractions, impressionnait vivement les assistants. Il comprenait mal qu'un prêtre pût avoir une autre dévotion que l'Eucharistie, et il insistait beaucoup, auprès des aumôniers

jocistes, sur la continuation de la Passion du Christ dans la vie du prêtre. C'est qu'en effet « la route qui monte de l'humain au divin passe par le Calvaire ». Il a gravi lui-même ce chemin et l'acte suprême de sa mission ici-bas fut sans doute l'acceptation de la mort au moment précis où son œuvre naissait. Car il semble avoir eu le pressentiment de sa disparition et en avoir offert le sacrifice : « Tout est en pleine marche, déclarait-il à Lisieux quelques jours avant, je puis disparaître. »

Remercions M. le chanoine Glorieux d'avoir étendu et intensifié par son beau livre le rayonnement de cette âme sacerdotale.

J. GAILLARD.

Mgr DE LLOBET : *Monseigneur Gerbet*. Coll. « La Noble France », Paris, Bonne Presse, 1946, 176 pp.

« Un grand esprit, une grande bonté... un homme de travail et de prière... », philosophe, théologien, polémiste, poète, historien, archéologue, mais avant tout prêtre, tel fut l'évêque de Perpignan, tel il nous est peint dans l'introduction écrite par Mgr de Llobet. Le corps du livre est formé par une centaine de pages empruntées aux diverses œuvres de Gerbet; il était difficile d'y faire un choix et de donner une idée exacte d'un génie abondant en des directions si diverses, mais nous aurions préféré trouver ici quelques pages caractéristiques plutôt qu'un recueil de pensées, intéressantes certes et bien « frappées », mais fatiguant l'attention par leur nombre et renseignant davantage sur le style de l'écrivain que sur la marche de sa pensée.

Chanoine L. CRISTIANI : *Une grande mystique lyonnaise. Jeanne de Matel, fondatrice de l'Ordre du Verbe-Incarné et du Saint-Sacrement* (1596-1670). Emmanuel Vitte, Lyon, 1947, 80 pp., 80 fr.

Courte biographie, écrite d'après les archives de l'Ordre du Verbe-Incarné, pour faire connaître au grand public une mystique dont Bremond a si spirituellement parlé dans son *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France*. L'auteur nous dit son désir de hâter ainsi la glorification, par l'Église, de Jeanne de Matel, et montre que la spiritualité de la servante de Dieu, éminemment liturgique, théologique et biblique, aiderait à rechristianiser notre temps.

ROBERT BARROUX : *Saint Remi et la Mission de Reims*. Paris, Éd. de l'Arc, 1947, 190 pp., 120 fr. Coll. « Grandeurs et gloires de l'ancienne France ».

Spécialiste de l'histoire mérovingienne, l'auteur nous révèle un saint que la plupart d'entre nous ne connaissent guère en dehors de l'épisode du baptême de Clovis. Son rôle national fut de première importance à une époque où se posaient de bien graves problèmes : celui de la légitimité du pouvoir, celui de l'alliance du temporel et du spirituel. Orateur et écrivain de premier plan, choisi très jeune pour occuper le siège métropolitain de la deuxième Belgique, évêque pendant plus de soixante-dix ans, il vit à une époque où, l'unité de la Gaule étant rompue, le pays risque de sombrer dans l'hérésie arienne; son action sur Clovis et en faveur de Clovis va rétablir l'équilibre. Remi fut avant tout un prélat politique, mais il fut aussi un saint, et, dans une seconde partie de son ouvrage, l'auteur étudie les légendes qui se formèrent autour de son tombeau, et le culte qu'on lui rendit. Il ne faut pas oublier enfin que Reims fut la ville du couronnement de nos rois et que ce fut là sa « mission » dans l'histoire de la France. Cette mission, l'auteur souhaiterait la voir se continuer de nos jours par une nouvelle alliance du spirituel et du temporel. Tous ne partageront pas ce vœu, mais reconnaîtront la valeur documentaire et la clarté de ce petit livre.

H. CONDOU : *Saint Michel Garicoïts*.

Abbé ALPHONSE DAVID : *Saint Louis-*

Marie de Montfort. Coll. « Les Saints de France », Bonne Presse, Paris, 1947.

Dans sa collection populaire dont nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler ici, la maison de la Bonne Presse nous offre la biographie de deux saints canonisés en 1947. Le prédicateur populaire de la Vendée, — thaumaturge et original souvent plus admirable qu'imitable, qui va partout, chantant les louanges de Notre-Dame, — et l'humble Basque, fondateur de collèges, dont la piété se centre sur l'*Ecce venio* du Christ, sont des exemples de l'infinie variété des grâces dans l'Église de Dieu. Ces deux brochures nous disent l'essentiel, et le disent bien, sur leur vie, les Sociétés religieuses qu'ils fondèrent, les exemples qu'ils nous proposent; elles sont destinées à un grand public qui demande des ouvrages de vulgarisation.

M.-L. T.

R. P. Eugène DE SAINTE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, O.C.D., *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Bruxelles, Édition universelle, S. A., 164 pp.

Ces pages simples et pratiques, écrites sans prétention, avec la documentation commune mais utilisée par une âme vraiment carmélitaine, permettent de suivre dans leurs grandes lignes les exemples de la sainte de Lisieux et de découvrir en elle un merveilleux modèle rendant la sainteté accessible à tous.

M. P.

Chanoine C. CHAMBOST : *Le Vénérable Antoine Chevrier, fondateur de la Providence du Prado*. Emmanuel Vitte, 632 pp.

Si cette sérieuse et solide étude ne se présente pas sous une forme très assimilable à un goût contemporain, elle offre une mine à exploiter. A travers des citations copieuses, des faits abondants, on y découvre la physionomie d'un de ceux qui ont le plus affectueusement contemplé et reproduit le visage évangélique du Christ. On peut y trouver aussi, et cet exemple est précieux de nos jours, l'évolution d'une œuvre qui, consacrée à la jeunesse souffrante, a su discerner les adaptations nécessaires sans rien sacrifier de son but essentiel.

M. D.

Entretiens mystiques : Sainte Marguerite-Marie Alacoque. Introd. de J. et J. Tharaud. Éd. Spes, 155 pp.

Une importante relation des événements qui, dans la vie de la sainte, et après sa mort, ont concouru à la révélation du Sacré-Cœur et à la diffusion de son culte, précède cette remarquable et jusqu'ici introuvable autobiographie. On y découvre une âme poussée malgré elle vers des voies et une mission d'exception.

Son récit est vif, alerte, empreint d'une sincérité émouvante.

L.-M. G.

G. BERNOVILLE : *Sainte Angèle Mérici*. Les Ursulines de France et l'Union Romaine, Paris, B. Grasset, 1947, 267 pp. Coll. « Les Grands Ordres monastiques et Instituts religieux ».

Consacré à sainte Angèle Mérici et à son œuvre, ce livre fait une large part à la pédagogie des Ursulines. Évolution et adaptation aux nouveaux modes de vie de la jeune fille moderne, tels sont les soucis de ces éducatrices qui désirent avant tout former des chrétiennes armées pour la vie.

B. de T.

G. Gaetano DI SALES : *Sœur Catherine*. Rome, editori E. L. M., 1947, 111 pp.

La vie de sainte Catherine Labouré n'y est qu'esquissée à grands traits au profit du récit des apparitions que l'auteur commente minutieusement. Il insiste sur ce point peu souligné jusqu'ici en montrant la médiation universelle de Marie révélée par les paroles de la Vierge.

B. de T.

J. VILLENEUVE : *L'abbé Pierre Arnaud* (1899-1944). Préface de S. Exc. Mgr Cazaux, évêque de Luçon, 325 pp., 3e édition. Luçon, Imprimerie S. Pacteau, 1947.

Professeur de philosophie à l'Institution Richelieu, de La Roche-sur-Yon, arrêté par la Gestapo, déporté en Allemagne, mort à Husum des mauvais traitements héroïquement supportés.

Rare intimité avec le Christ; il ne le quitte pas; il entre dans la société des Prêtres du Sacré-Cœur pour lui donner davantage par la profession des trois vœux de religion; la marque du Crucifié est imprimée sur son être et sur sa vie; il se livre aux plus dures pénitences corporelles ; mène contre lui-même une lutte acharnée pour acquérir plus à fond l'humilité, la bonté, la parfaite charité. Il vit dépouillé, pauvre volontaire, d'une délicatesse exquise de pureté, obéissant comme un enfant. Il se réfugie souvent, au milieu des occupations les plus variées, les plus absorbantes, en de profonds recueillements, à la Trappe parfois, ou dans les exercices prolongés de trois semaines, un mois entier, de retraite. Il se trouvera ainsi toujours sur le qui-vive, prêt au don total de sa vie, dans les geôles cruelles de la Gestapo, et l'immolation suprême du déporté. « Ce dynamique, écrit Mgr Cazaux, ce grand « impatient » (au sens étymologique du mot), n'était pas fait pour les situations de tout repos. » « Pour rien au monde, nous assure-t-on, il n'aurait voulu vivre à une époque tranquille... » Ses notes intimes le révèlent étrangement altéré du martyre : « Que je vous aime, ô Jésus, non avec des mots, mais avec des actes, du travail, de la pauvreté, des opprobres, du sang, du sang de martyr! » Le Christ l'a pris au mot.

fr. V. Hermel.

SEMINAIRE ET VIE RELIGIEUSE

Mgr BEAUPIN : *Votre séminaire*. Bloud et Gay, 1947, in-8 couronne, 308 pp.

Mgr Beaupin, replié pendant l'occupation allemande au petit séminaire de Gourdon, s'y est occupé de la formation spirituelle des élèves. En ce livre, écrit pour les aînés des petits séminaires, il résume son enseignement et ses expériences d'alors. L'ouvrage a en réalité deux parties.

La première traite des thèmes ordinaires des retraites de rentrée et des récollections : le devoir de se conquérir, le décalogue, le ciel et l'enfer, l'état de grâce, la religion ; Jésus-Christ médiateur, le prêtre, la règle des mœurs. A partir de la loi de la transmission de la vie, Mgr Beaupin insiste fortement sur l'obligation où est le séminariste de choisir d'une façon réfléchie et libre entre la fondation d'un foyer et le célibat.

La seconde partie, après avoir rappelé la grandeur de la loi du travail, montre la valeur formatrice des études secondaires (langues, sciences, histoire, religion) et donne des conseils pour en tirer profit.

Un second volume sera consacré à la discipline et à la piété.

Cet exposé, aux ambitions modestes, est didactique, clair, simple, judicieux. L'auteur y évite le ton doctoral et se tient de plain-pied avec ses jeunes lecteurs.

J. P.

F.-X. RONSIN, S. J. : *Pour mieux gouverner*. Préface de S. Exc. Mgr Richaud. Spes, 1947, 574 pp.

Divisé en quatre parties (connaître ses sujets, les comprendre, les former, les aimer), cet ouvrage apportera aux supérieures de judicieux conseils, tirés non seulement de l'expérience personnelle de l'auteur, mais aussi de tous les grands chefs de l'histoire religieuse et profane, de sainte Thérèse

d'Avila à Louis XIV, de saint Ignace à Napoléon.

On aurait pu souhaiter que ces conseils fussent plus éclairés qu'ils ne le sont par un enseignement scripturaire et théologique des grands principes de la vie religieuse et du gouvernement. Mais nous aurions mauvaise grâce de le reprocher à l'auteur, pour qui cet ouvrage, nous dit-il (pp. 405-408), n'est qu'un « essai partiel ». Nous souhaitons avec lui (cf. p. 517) qu'une collection entière soit lancée qui permette de traiter, en faisant appel à toutes les disciplines, de tous les problèmes que pose actuellement aux supérieures le gouvernement de leurs communautés.

A. Plé.

DIVERS

Georges GRANDMESNIL : *Action catholique et S. T. O.* Tome I : Bavière, Wurtemberg, Autriche; tome II : Poméranie, Silésie, Dantzig, Kœnisberg. Paris, Les Éditions Ouvrières, 1947; 2 vol. de 96 et 104 pp., 60 fr. chacun.

Le 13 février 1943, Radio-Vatican déclarait : « L'Église n'accepte pas les régimes bâtis sur le travail forcé ni sur le déracinement des populations, ni sur les déportations collectives ou individuelles, sur l'expropriation des peuples, sur la dispersion des familles. La liberté corporelle est sacrée. La malédiction de Dieu tombera immanquablement sur la société qui oublie ces prérogatives et ces droits. » A cette époque, nombre de jeunes chrétiens subissaient la contrainte du travail sans lui donner une adhésion intérieure et s'efforçaient de rendre témoignage au Christ au sein d'un milieu hostile et immoral, dans des conditions physiques effrayantes. Malgré les interdictions portées par les autorités allemandes, les jocistes songèrent dès le début à réorganiser leurs groupements, à étendre leur apostolat. Les rapports de nombreux militants sont très simplement réunis dans ces deux petits livres (un troisième est en préparation). Ils en disent long sur l'aide matérielle et morale apportée aux travailleurs et aux prisonniers par les chrétiens dont plusieurs payèrent leur charité de leur vie. Tel cet Edmond Beaudau : « A la fin de son instruction, la Gestapo avait demandé à Edmond : Est-ce que vous acceptez de souffrir pour les autres ? Sans trop savoir à quoi il s'engageait, il avait généreusement répondu « oui ». Le lendemain, les vingt-quatre militants arrêtés avec lui ont été libérés! Et il a été envoyé à Dachau... »

Tous les prêtres qui, de près ou de loin, sont en contact avec des jocistes devraient lire ces pages qui montrent quelle flamme animait ces jeunes, quel travail profond ils ont réalisé. Les membres de l'Action catholique, les scouts, les jeunes travailleurs s'y reporteront comme à de précieux souvenirs de famille, source de générosité et d'amour fraternel.

M.-L. T.

M.-Th. LE MOIGRE-KLIPFFEL : *Les Filles de la Sagesse*. Coll. « Les grands Ordres monastiques ». Grasset, 265 pp.

Mme Le Moigre-Klipffel est un écrivain déjà connu par ses articles de critique littéraire et par ses autres œuvres biographiques (*Saint Vincent Ferrier, Saint Dominique, Saint Yves*). Son art est de dissimuler un travail des plus sérieux de documentation aux sources sous un récit coulant, concret et vivant, qui dégage la ligne essentielle, tout en retenant les détails suggestifs et pittoresques.

On regrette de-ci de-là qu'une atmosphère de sereine contemplation finisse par imposer un respect un peu de tout, même de ce qui pourrait

être l'occasion pour l'écrivain d'un engagement plus personnel. Qu'on ne croie pas cependant que Mme Le Moigre-Klipffel ne sache pas sourire. D'ailleurs le but de l'ouvrage était de nous communiquer l'idée et la ferveur de deux grandes vies : saint Louis-Marie Grignon de Montfort et Mère Marie-Louise de Jésus. Il est atteint pleinement.

HECTOR LAISNÉ : *Sonnets platoniciens et chrétiens.* Éd. Orphée, Paris, 1947, 200 pp.

L'auteur de ce recueil exprime avec délicatesse le thème de l'amour humain considéré comme un appel au dépassement de soi, dans la mesure où l'amour nous met en contact avec Dieu dont la créature est l'image.

PIERRE BAYART : *Que savez-vous du marxisme ?* Éditions sociales du Nord, 1948, 103 pp.

Un exposé très objectif du marxisme est suivi d'une critique faite à la lumière de Dieu. Il apparaît alors évident que, « s'il n'y a pas de Dieu, l'histoire n'a pas de sens et la vie humaine est absurde », suivant les expressions du cardinal Saliège dans son admirable lettre de carême de cette année.

Ce qui n'empêche pas l'auteur de reconnaître que tout n'est pas faux dans le marxisme, mais que tout y est faussé.

fr. A. JOURNET.

JEAN DERVALLIÈRE : *Trois enfants au pays merveilleux.* Un vol., 112 pp. ill., J. de Gigord, Paris.

J'hésiterais avant de donner ce livre à des enfants jeunes, de crainte qu'ils ne sachent y démêler le vrai du faux. N'est-ce pas abuser de leur confiance que de leur présenter comme histoires « vraies » (c'est ainsi que l'auteur qualifie deux d'entre elles), des légendes, des diableries, des enchantements, parmi lesquels on voit passer aussi le Seigneur et ses saints ? Cette réserve faite, il faut louer ces contes pour leur charme, leur poésie, leur entrain, et aussi leur portée morale et chrétienne.

M. FARGUES.

RENÉE FOATELLI : *Les danses religieuses dans le christianisme.* Spes, 150 fr., 112 pp., avec illustrations et une préface du R. P. DE PARVILLEZ.

La danse est un mode d'expression si humain et si instinctif, tellement lié aussi dans ses origines au fait religieux, qu'il serait bien étonnant qu'elle n'ait pas fait son apparition dans le christianisme. Suivre soigneusement la place qu'elle y a prise et ses fortunes diverses : tel est le propos de l'auteur.

Précieux en soi, à ce titre, il le sera aussi par comparaison avec telle ou telle histoire générale de la danse où les à-peu près abondent dès que l'on frôle le domaine religieux. On sera bien aise de s'en remettre sur ce point au jugement éclairé et sage de Mlle R. Foatelli.

Quant au problème posé par ce petit livre : la place de la danse dans le christianisme, tout se résume en ces lignes : « Il n'y eut jamais de danses liturgiques, mais seulement des danses d'église ayant un rapport plus ou moins lointain avec le culte » (p. 102).

Un seul regret : par modestie sans doute, l'auteur ne signale pas les efforts accomplis par elle et sa sœur pour une danse religieuse chrétienne. Il nous semble que le titre de son ouvrage l'y autorisait en toute objectivité.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

R. GOBILLOT : *Chartres.* Coll. « Les hauts cieux de la chrétienté ». Casterman, 1947, 220 pp., 165 fr.

M. René Gobillot, conservateur du musée de Chartres, nous présente ici l'histoire, l'architecture, la sculpture, les vitraux et le rayonnement spirituel de Chartres. Puis il met sous nos yeux les plus belles pages que la cathédrale inspira aux écrivains les plus divers : Émile Mâle, Claudel,

Péguy, Camille Mayran, etc. Présentation soignée.

A.-M. H.

DAN WICKENDENE : *Les errants.* Paris, La Table Ronde, 1947. Trad. de l'anglais par Line Allary, 352 pp.

Ce roman, qui nous conte la lutte d'une famille américaine errant à la recherche de la paix et de la lumière perdues avec la mort de la mère, n'est pas dénué d'intérêt ni de psychologie.

B. de T.

Jean DERVALLIÈRE : *Les mémoires de l'Oiseau bleu.* Un vol., 92 pp., J. de Gigord, Paris.

Un joli conte de fées, ce qui n'est pas fréquent, pour les six-neuf ans. L'illustration, au trait, ne vaut pas le texte.

M. Fargues.

Y BEKER : *Puisque voici la joie.* Éditions du Seuil, Paris, 1948.

Un recueil de poèmes, vite parcouru (il n'a que 70 pages), mais lentement, très lentement savouré. Chaque poème marque une étape d'un cheminement spirituel déjà particulièrement riche et d'une rare densité.

J. D.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

S. M. Albert : *St. Albert the Great.* Blackfriars, Oxford, 1948, 144 pp. 7/6.

Archivum Fratrum Praedicatorum, volumen XVIII, 1948. Instituto storico domenicano S. Sabina, Roma, 440 pp.

S. Augustine : *The Lord's sermon on the mount,* traduit par J. J. Jepson. The Newman Press, Westminster, Maryland, U.S.A., 1948.

St. Axters : *La spiritualité des Pays-Bas.* J. Vrin, Paris, 184 pp., 65 fr.

G. Belorgey : *La pratique de l'oraison mentale,* t. I : *Oraisons ordinaires,* 2e éd. Éditions du Cerf, Paris, 1948, 256 pp., 250 fr.

A. Bach : *Les cinquante-deux jours du Seigneur.* Bloud et Gay, Paris, 1948, 208 pp.

G. Bardy : *La question des langues dans l'Église ancienne,* t. I. Beauchesne, Paris, 1948, 296 pp.

F. Barral : *Les questions sociales, qu'en pense l'Église ? Voici...* Bonne Presse, Paris, 1948, 104 pp., 60 fr.

A. Berge : *L'éducation sexuelle et affective.* Éd. du Scarabée, Paris, 1948, 174 pp., 192 fr.

A. Bernard : *En lisant saint Paul.* Éd. Siloë, place Saint-Sulpice, Paris, 1948, 256 pp., 270 fr.

A. Bessières : *Jacques de Baudus.* Bonne Presse, Paris, 1948, 220 pp.

La Sainte Bible : Évangile selon saint Marc, 87 pp., 135 fr.; *Aggée, Zacharie, Malachie,* 78 pp., 115 fr. Éditions du Cerf, Paris, 1948.

P. Bohler : *Une petite fleur du pays basque, Marie-Louise Aguerre.* Lethielleux, Paris, 1948, 96 pp., 100 fr.

Analecta Bollandiana, t. LXV. Société des Bollandistes, 24, boulevard Saint-Michel, Bruxelles, 1947, 340 pp.

M. Brion : *Le cardinal François Ximénès.* Éd. Franciscaines, Paris, 1947, 137 pp., 80 fr.

Les Cahiers Eudistes : La grande famille d'un grand saint, saint Jean Eudes et sa descendance spirituelle. Notre Vie, 1, rue Jean-Dolent, Paris, 1948, 136 pp.

L. Cerfaux : *La Théologie de l'Église suivant saint Paul.* Éditions du Cerf, 1948, 336 pp.

H. Chéry : *Les attitudes des fidèles pendant la messe.* Droguet et Ardant, Limoges, 1948, 38 pp.

V. M. Crawford : *Frederic Ozanam, Catholic and democrat. Catholic social Guild.* Oxford, 144 pp., 2/6.

M. de Crisenoy : *Bienheureuse Jeanne de Maillé.* Éd. Franciscaines, 1948, 108 pp., 80 fr.

A. Desbuquoit : *Les harmonies de la souffrance.* Casterman, Paris, 1947. 188 pp., 150 fr.

M. Daffara : *De Deo Creatore.* Domus editorialis Marietti, via Legnano, 23, Torino, 1927, 264 pp.

Y. Daniel : *Celui qui cherche : Lucien Croci.* Bonne Presse, Paris, 1948, 128 pp., 100 fr.

J. Daniélou : *Dialogues.* Le Portulan, 140, boulevard Saint-Germain, Paris, 1948, 194 pp.

H. Dary : *Au seuil de l'adolescence.* Albin Michel, Paris, 1948, 192 pp., 105 fr.

L. David : *L'abbaye Saint-Wandrille de Fontenelle.* Éd. de Fontenelle, Abbaye de Saint-Wandrille (S.-I.), 1948, 134 pp.

C. Dawson : *The Spirit of the Oxford Movement.* Sheed et Ward, 110/111 Fleet St, London E. C. 4, 1945, 126 pp.

G. Dubal : *Psychanalyse et connaissance.* Éd. du Mont-Blanc, 37, rue de Lausanne, Genève, 1947, 148 pp.

Études de pastorale. N° 2 : *Contacts entre prêtres et foyer populaire.* E. Nauwelaerts, 2, place Cardinal-Mercier, Louvain, 1948, 144 pp.

Études théologiques et religieuses : De la Bible au monde moderne. Faculté théologique protestante de Montpellier, 26, boulevard Berthelot, 1948, 154 pp.

Fêtes et Saisons : Le Curé d'Ars. Éditions du Cerf, Paris, 1948, 25 fr.

A. Goodier : *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Spes, Paris, 1948, 208 pp., 180 fr.

D. Gorce : *Pour comprendre la Théologie.* Gaston Doin et Cie, Paris, 1948, 228 pp., 195 fr.

L. Grandjean : *La biologie et l'histoire influencent-elles l'ascèse corporelle ?* La Pensée Catholique, 50, rue de Fétinne, Liége, 1948, 24 pp., 6 fr.

Mgr Grente : *Le baptême.* Bonne Presse, Paris, 1948, 32 pp.

H. Guillet : *La perfection sacerdotale.* Procure générale du Clergé, 1, rue de Mézières, Paris, 1948, 76 pp., 95 fr.

M. M. d'Hendecourt : *Une catéchiste laïque : Élisabeth Wauters de Bestefeld.* Casterman, Paris, 1947, 116 pp., 144 fr.

Histoire illustrée de l'Église, fascicules XVII, XVIII, XIX, XX. Éditions du Cerf, Paris, 1948.

Catholicisme, fascicule IV. Letouzey et Ané, Paris, 1948.

R. Jolivet : *Les doctrines existentialistes de Kierkegaard à J.-P. Sartre.* Éd. de Fontenelle, Abbaye Saint-Wandrille (S.-I.), 1948, 376 pp.

E. Julia : *Le moine sans clôture : Charles de Foucauld.* Bonne Presse, Paris, 1948, 175 pp., 120 fr.

G. S. Kaftal : *St. Dominic in Early Tuscan Painting.* Blackfriars, Oxford, 1948, 94 pp. 7/6.

R. Kothen : *Christianisme et société.* E. M. Warny, 2, rue Vésale, Louvain, 1948, 260 pp., 50 fr.

M. Le Bas : *Conseils spirituels aux institutrices libres.* Bonne Presse, Paris, 1948, 180 pp., 125 fr.

M. Le Bas : *Pierre de Porcaro, prêtre-ouvrier mort à Dachau.* Lethielleux, Paris, 1948, 176 pp., 200 fr.

G. Lemesle : *Si tu étais prêtre ?* Lethielleux, Paris, 1948, 228 pp., 220 fr.

L. Levaux : *Le Père Lebbe, apôtre de la Chine moderne.* Éditions Universitaires, 22, rue Paul-Barruel, Paris, 1948, 472 pp.

L. Liagre : *Le vénérable Père Libermann.* Alsatia, Paris, 1948, 240 pp.

E. Maire : *La vie secrète de Jeanne d'Arc.* Éd. du Vieux-Colombier, 5, rue Rousselet, Paris, 1948, 128 pp., 128 fr.

L.-E. Marcel : *Face à l'Hostie*, 6e série, IV : Autres entretiens pour la retraite... et toute retraite. Chez l'auteur, à Prauthoy (Haute-Marne), 1948, 232 pp.

R. Maritain : *Les grandes amitiés.* Nouvelle édition, Desclée de Brouwer, Paris, 524 pp.

R. Meili : *Psychologie de l'orientation professionnelle.* Éd. du Mont-Blanc, 37, rue de Lausanne, Genève, 128 pp.

Miscellanea Comillas IX. Universidad Pontificia, Comillas (Sandander), Espagne, 512 pp., 55 pesetas.

Cardinal Newman : *Apologia pro vita sua.* Sheed and Ward, 110/111 Fleet St. London E. C., 4, 236 pp. 7/6.

M.-J. Nicolas : *Plaidoyer pour saint Thomas.* Couvent des Dominicains, 3, rue Espinasse, Toulouse, 1948, 16 pp., 20 fr.

E. Osty : *Les évangiles synoptiques.* Éd. Siloë, Paris, 1948, 320 pp., 320 fr.

P. Paris : *L'initiation chrétienne.* Beauchesne, Paris, 1948, 168 pp.

H. Perroy : *Miettes de pain*, t. II. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948, 256 pp., 130 fr.

R. Philippe : *Gagner son temps : les sources de l'action.* Éd. du Mont-Blanc, 37, rue de Lausanne, Genève, 1948, 196 pp.

G. Poujet et J. Guitton : *Le Cantique des cantiques.* Nouvelle édition, Gabalda, Paris, 1948, 188 pp.

H. Pradel : *Du plaisant au sérieux.* Éd. Siloë, Paris, 1948, 166 pp., 150 fr.

Prosector : *Technique moderne de la sainteté.* Éd. Siloë, Paris, 1948, 166 pp., 150 fr.

G. Ranson : *En marche vers l'autel.* Lethielleux, Paris, 1948, 236 pp., 250 fr.

C. Roffat : *A l'école de saint François de Sales.* Éd. Spes, Paris, 1948, 450 pp., 375 fr.

P. Stanislas : *Médiatrice.* X. Mappus, Le Puy, 2e éd., 1946, 110 pp.

P. Stanislas du Chambon-Feugerolles : *Dans l'enfer... damnés !* X. Mappus, Le Puy, 1945, 48 pp., 12 fr.

M. Savigny-Vesco : *Sainte Thérèse.* Bonne Presse, Paris, 1948, 48 pp.

A. Schraner : *Welt ohne Glauben.* Verlangsanstalt Buchdruckerei Konkordia Winterthur, 1948, 268 pp.

Spiritualité carmélitaine : la petite voie. 46, avenue de la Toison-d'Or, Bruxelles, 112 pp., 45 fr.

J. Steinmann : *David, roi d'Israël.* Éditions du Cerf, 1948, 188 pp., 150 fr.

F. Valentine : *Reading between the lines.* Blackfriars, Oxford, 1948, 162 pp. 6.

J. Varraud : *La famille divine.* Fascicule I : *Le mystère divin.* Lethielleux, Paris, 1948, 224 pp., 210 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Mubourg, Paris-7e.

Imprimerie Aubin. — Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trim. 48. — Impr., no 373.